BnF Gallica

Les amies de nos amis... /

Richard O'Monroy

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

O'Monroy, Richard (1849-1916). Auteur du texte. Les amies de nos amis... / Richard O'Monroy. 1901.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

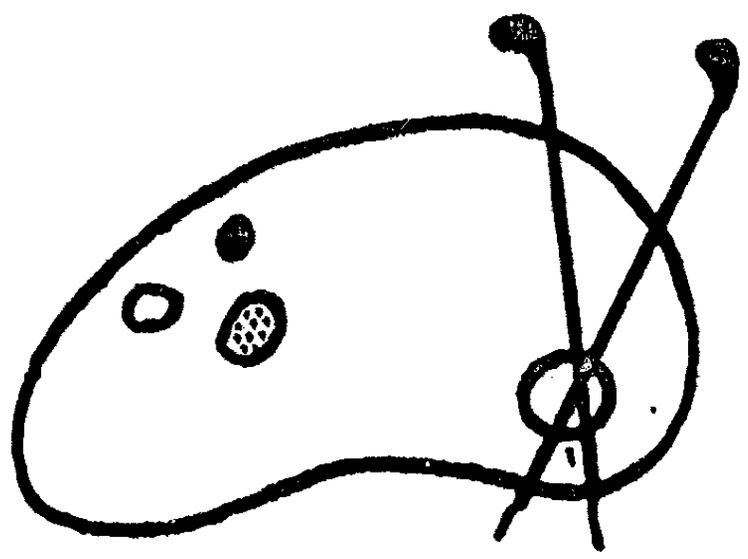
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.



Début d'une série de documents
en couleur

(TYPOGRAPHIE)

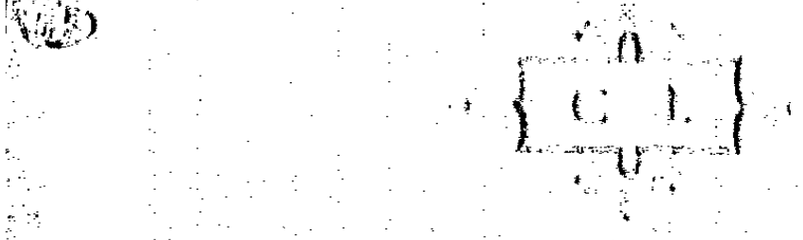
Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

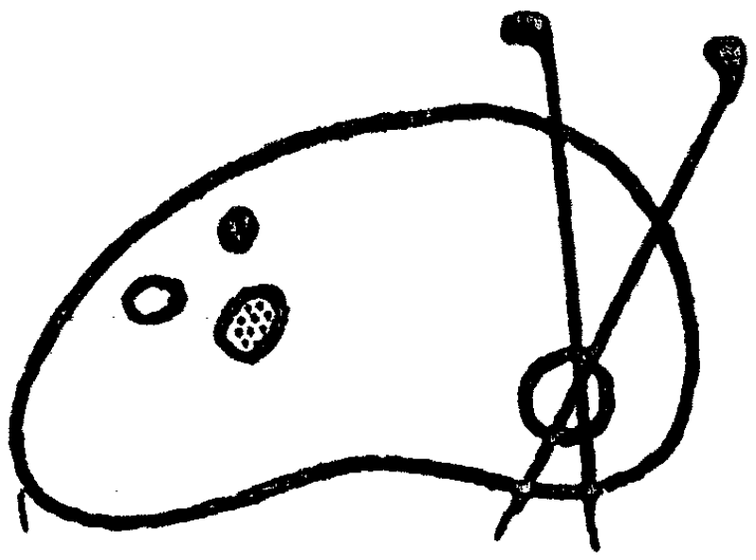
RICHARD O'MONROY

LYCEUM DE WOLLSTEIN

Les Anges

de nos Amours





Fin d'une série de documents
en couleur

(TYPOGRAPHIE)

LES AMIES

DE NOS AMIS...

8°Y2
2027

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18.

A GRANDES GUIDES, 7e édition	1	vol.
A LA HUSSARDE ! 17e édition	1	—
AMOURS MARTIALES, 4e édition	1	—
BROCHETTE DE CŒURS, 5e édition	1	—
LA BRUNE ET LA BLONDE, 5e édition	1	—
LE CAPITAINE PARAMÈRE, 16e édition	1	—
LE CHIC ET LE CHÈQUE, 6e édition	1	—
LE CLUB DES BRACONNIERS, 5e édition	1	—
COCARDES ET DENTELLES, 5e édition	1	—
COUPS DE SOLEIL, 6e édition	1	—
LES DÉBUTANTES, 5e édition	1	—
DIX MINUTES D'ARRÊT ! 5e édition	1	—
LES FEMMES DES AUTRES, 24e édition	1	—
FEUX DE PAILLE, 6e édition	1	—
LA FOIRE AUX CAPRICES, 8e édition	1	—
GRAINE D'ÉTOILE, 6e édition	1	—
LA GRANDE FÊTE, 6e édition	1	—
HISTOIRES CRANES, 6e édition	1	—
HISTOIRES TENDRES, 6e édition	1	—
MADAME MANCHABALLE, 9e édition	1	—
MARCHEURS ET MARCHEUSES, 5e édition	1	—
MONSIEUR MARS ET MADAME VÉNUS, 24e édit.	1	—
LE PÉCHÉ CAPITAL, 6e édition	1	—
LES PETITES MANCHABALLE, 8e édition	1	—
PLACE AU THÉATRE ! 6e édition	1	—
LES PROPOS DE MADAME MANCHABALLE, 7e éd.	1	—
QUAND J'ÉTAIS CAPITAINE, 6e édition	1	—
SANS M'SIEUR LE MAIRE, 6e édition	1	—
SERVICES DE NUIT, 6e édition	1	—
SOYONS GAIS ! 5e édition	1	—
TAMBOUR BATTANT, 7e édition	1	—
TUTUR ET TOTO, 5e édition	1	—
UN PEU ! BEAUCOUP ! ! PASSIONNÉMENT ! 5e édit.	1	—

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays y compris la Suède, la Norvège et la Hollande.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS.— 12200-6-00.— (Encre Lorilleux)

RICHARD O'MONROY

(VICOMTE DE SAINT-GENIÈS)

Les Amies de nos Amis...

R.F.

C·L

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

3, RUE AUBER, 3

DÉPOT LÉGAL
Seine
N° 3880
1901

LES AMIES DE NOS AMIS...

LE TROTTOIR ROULANT

Vermandoys avait été fort beau, et quand il avait épousé, il y a une dizaine d'années, la richissime mademoiselle Pierrette Corenson (*Molesquine Corenson*, la seule qui épaissit en vieillissant), on n'avait pas trouvé qu'il y eût une trop grande différence d'âge entre les deux époux, tant la prestance du mari était fière, tant les cheveux gris étaient abondants et tant la moustache se retroussait avec le pli des grands vainqueurs.

Pierrette, elle, était une mignonne poupée toute blanche, toute rose, toute frisée, avec une

taille qui lui eût permis de gagner sa vie comme mannequin, et comme autre chose encore, si elle n'avait pas eu deux cent mille livres de rente, et une petite cervelle qui lui permettait juste d'admettre qu'elle était née et mise au monde pour s'amuser le plus possible.

Au commencement, le ménage marcha assez bien. Cela flattait Pierrette d'être comtesse de Vermandoys, et le comte, de son côté, avait retrouvé une indéniable fringance au contact de cette radieuse jeunesse. Quand les camarades, au cercle, risquaient d'un ton goguenard quelque fine plaisanterie sur ce délicat sujet, Vermandoys pouvait, sans fatuité exagérée, répondre, comme dans la *Femme à papa* :

Mes petits choux,
Informez-vous...

Bref, Pierrette ne se plaignait pas de sa part de confiture, et le service auprès de sa petite personne était très convenablement fait. Cependant Vermandoys comprenait qu'il tirait ses dernières cartouches et il en prenait philoso-

phiquement son parti. Les jambes devenaient plus raides, quand il descendait de voiture, il était quelques minutes avant de reprendre le jeu de ses articulations et, en dépit des massages au gant de crin et à l'eau de Cologne, les reins n'avaient plus leur belle souplesse de jadis. Parfois, en relisant les prospectus de la maison Corenson et Cie, il protestait, avec un sourire, car la molesquine n'était pas seule, hélas, à épaissir en vieillissant.

Pourtant, ce n'étaient pas encore les adieux de Fontainebleau; encore moins Waterloo; c'était la campagne de France, avec de-ci, de-là un vaillant succès lestement remporté : Champaubert, Montmirail, qui pouvait donner l'illusion que petit bonhomme vivait encore. Pierrette recevait ces suprêmes hommages avec une nuance d'étonnement, mais elle sentait que l'heure du coadjuteur, *in partibus infidelium* allait bientôt sonner; et à tout hasard, elle avait commencé à admettre dans son intimité le capitaine La Briolle, un gentil dragon, aux épaules carrées, aux cheveux drus

et à l'œil aussi brillant que ses bottes Chantilly. Elle ne lui avait pas encore accordé ça, « pas ça, pas ça », mais en femme prudente et avisée qui prévoit l'avenir, elle avait commencé par en faire le meilleur ami de son mari, ce qui avait été facile, celui-ci, depuis un an, ayant été pris d'une tendresse toute particulière pour les militaires. — Vive l'armée! — puis, elle avait plié le capitaine à ses habitudes, le laissant deviner ses goûts, ses manies, même ses petits vices intimes et préférés, de manière à ce que l'éducation se trouvât toute faite lorsque sonnerait l'heure du berger.

Précisément, ce joli printemps ensoleillé et coquet avait donné à Vermandoys comme un renouveau, et ce matin-là, il avait encore servi à Pierrette un réveil en musique, comme aux premiers temps de leur mariage. Et ma foi après la douche froide, et la friction de l'épine dorsale avec le rude massage au poil de chameau, il ne s'était pas trop mal trouvé de cette petite gaillardise. Aussi accueillit-il avec une

excellente humeur La Briolle venant proposer une visite à l'Exposition. Il faisait très beau ; des drapeaux pavoisaient les fenêtres; une foule bariolée descendait en pleine lumière les rues de Paris qui semblait en fête.

— C'est entendu, cher ami, je vais faire atteler la victoria, et, à onze heures, nous partons tous les trois, car j'espère que madame de Vermandoys, malgré l'heure matinale, consentira à nous accompagner.

— Oh! elle viendra, j'en suis sûr.

Le comte ne se demanda pas d'où pouvait provenir cette belle certitude du capitaine, qui se trouva d'ailleurs absolument justifiée par les événements, Pierrette ayant accepté la partie projetée avec enthousiasme.

A l'heure dite, elle était prête, devant le perron, avec sa petite veste en drap blanc, col et revers de guipure de Venise, sa ceinture en turquoises enserrant la chemisette de linon, et sa toque de paille torsadée, garnie d'un nœud de dentelle traversé par une boucle. Ce qu'elle était gentille ainsi, toute rose, dans la frai-

chœur d'avril, avec quelque chose de décidé et d'alerte, rappelant les vers du bon La Fontaine :

Ayant mis, ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon simple et soulier plat,

Vermandoys suivait, lourdement, mais avec une jambe qui, quoi qu'il en eût, traînait un peu; mais le torse bombait toujours sous la redingote grise fleurie au revers, et l'impeccable chapeau aux huit reflets, était campé sur la tête dans l'axe de crânerie voulue. Quant à La Briolle, il était venu du quartier, tel qu'il était, en petite tunique du matin, botté, éperonné, en képi, avec le stick sous le bras, et il se tenait à quatre pour ne pas sauter de joie, comme un jeune chien qu'on emmène à la promenade; il avait une envie folle de franchir à pieds joints la victoria, et de faire de la voltige sur les deux double-cobs de l'attelage.

Enfin, l'on partit tous les trois, sous un beau rayon de soleil, qui piquait des étincelles sur les cuivres des harnais, sur l'acier des chaînettes, sur les glaces bizeautées des lanternes; le comte et la comtesse de Vermandoys étaient assis

majestueusement dans le fond de la voiture, le capitaine ayant tenu absolument à s'asseoir en lapin, sur le petit strapontin du devant. Je ne dirai pas que les bottes Chantilly ne frôlaient pas un peu plus que de raison les petites bottines mordorées, mais c'était la situation qui voulait ça.

On descendit au grand trot l'avenue d'Antin, le pont des Invalides, et l'on arriva à la porte de l'Exposition. La Briolle sauta à terre, offrit sa main à Pierrette qui bondit à son tour, tandis que le comte, plus calme, donnait ses ordres au cocher. On franchit les guichets, et l'on monta l'escalier qui mène au trottoir roulant; le capitaine et la comtesse déambulant, en avant, côte à côte, tandis que Vermandoys suivait d'un pas décidément ankylosé par l'immobilité dans la voiture. Bah! une centaine de mètres en marchant, et l'allure reprendrait toute son élasticité.

On arriva sur le quai d'embarquement, devant le premier trottoir, celui qui roule à une allure modérée. Suivant les indications du capitaine, Pierrette saisit une des tiges de fer,

se pencha un peu en avant et sauta légèrement sur la plate-forme, suivie de près par La Briolle, dans un bond de jeune chat. Vermandoys, un peu inquiet, faillit tomber, en laissant un pied immobile sur le quai, tandis que l'autre roulait; mais, enfin, il s'en tira à peu près à son honneur, et les trois amis se trouvèrent emportés de compagnie le long des rives de la Seine.

— Ouf! Ça va bien! dit le comte en poussant un soupir de soulagement.

— Oh! mais ça n'est que la moitié de la besogne faite, répliqua le capitaine; ce trottoir-là va beaucoup trop doucement, et ce n'est qu'un simple intermédiaire. Maintenant, il faut gagner l'autre. Allons, houp! Qui m'aime me suive!

Et il bondit sur le second trottoir qui roulait vite, suivi de près par Pierrette, qui répétait en riant :

— Allons, houp! Les voyageurs pour le tour du monde, en voiture!

Vermandoys les contemplait, ahuri, sans pouvoir se décider à les imiter. Un moment, il

essaya de compenser la différence de vitesse des deux trottoirs, en marchant sur celui animé d'un mouvement de rotation moins rapide, mais malgré ses efforts, la distance s'accentuait entre ses compagnons de route.

— C'est curieux, murmura-t-il, j'ai beau marcher... je perds quand même du terrain.

— Oui, lui cria cruellement Pierrette, vous marchez, mon pauvre ami, c'est possible... mais vous ne marchez pas assez pour moi.

Et sur cette phrase, qui était tout un symbole ironique, Pierrette et La Briolle disparurent dans la direction du Champ-de-Mars, debout, l'un contre l'autre, en un groupe gracieux, tandis que, sur son petit trottoir, Vermandoys, essoufflé, continuait la lutte, contre toute espérance, et se répétait anxieusement :

— Je perds du terrain. Je sens que je perds du terrain.

LE REPROCHE D'ARLETTE

Ça n'avait pas été sans un petit crève-cœur qu'Arlette avait découvert que Germaine, sa meilleure et plus intime amie, était devenue la maîtresse de son mari.

Un certain lundi, à l'Opéra, alors qu'ils formaient dans la loge d'entre-colonnes le trio légendaire, Robert tout épanoui entre la brune et la blonde, entre la légitime et l'illégitime, Arlette avait senti son éventail placé sur ses genoux, glisser sur sa jupe de soie. Elle s'était brusquement baissée pour le ramasser et, là, elle avait vu, de ses yeux vu, le petit pied de

Germaine amoureusement posé sur la bottine vernie de Robert.

De ce jour, elle avait observé, et mille petits symptômes imperceptibles, qui jusqu'alors lui avaient échappé, clignements d'yeux, serrements de mains prolongés, frôlements aguicheurs, lui avaient prouvé que la trahison était absolument certaine. Une certaine agence Tricoche, soudoyée à cet effet — renseignements discrets sur les familles... et autres — apporta bientôt l'adresse du nid où avaient lieu les rendez-vous, 18, rue du Mont-Thabor, rez-de-chaussée à droite, petite porte avant le concierge.

Armée de tous ces documents, rien n'eût été plus facile à Arlette que de faire un scandale, aboutissant à une séparation ou à un divorce; mais elle réfléchit. Après six ans de mariage, combien y a-t-il de maris strictement fidèles? Le temps, qui fortifie les amitiés, affaiblit l'amour; c'est désolant, mais qu'y faire? Et si l'on pardonne une infidélité à son mari, c'est qu'une rupture apprendrait à tout le monde

ce qu'on préfère être seule à savoir. Et elle se rappelait un amusant paradoxe qu'elle avait entendu un jour, développé dans un salon, par le docteur de Rocqueville.

« — Vous êtes mariée. Ou vous aimez votre mari, ou vous ne l'aimez pas.

» Si vous l'aimez, vous éprouverez une grande douleur à le perdre. Donc, vous ne devez pas divorcer.

» Si vous ne l'aimez pas, vous voudrez vous venger de toutes les petites misères que vous avez souffertes par lui, et vous pourrez lui être beaucoup plus facilement désagréable en restant avec lui.

» Donc, vous ne devez pas divorcer. »

Cela admis, ne valait-il pas mieux que Germaine fût la maîtresse : Germaine veuve, indépendante, bien posée, riche, et qui, par conséquent, ne dilapiderait pas la fortune du ménage; de plus, un tempérament assez calme. Ce n'est pas elle qui détruirait la santé du robuste Robert. Elle avait suffisamment de principes religieux pour se refuser

à certaines fantaisies qu'elle trouvait immorales; et jadis elle avait, un jour, expliqué ses théories sur ce sujet à Arlette, lui disant qu'elle comprenait, à la rigueur, qu'on se donnât à un homme qu'on aimait, même sans grand plaisir personnel, puisque les mâles avaient absolument besoin de cette petite secousse pour croire à la sincérité d'une affection, mais ce qu'elle n'admettrait jamais, c'est qu'on fût obligée de devenir une fille. En somme, Robert restait frais, dispos et, peut-être, par un remords de conscience, plus aimable et plus tendre que jamais. Il lui semblait que, depuis qu'il la trahissait, il l'aimait davantage.

Bref, cette liaison n'apportait aucune perturbation dans ses habitudes, lui laissant autant Robert qu'avant, Robert qui passait toutes ses soirées entre elles deux, n'avait aucune envie de courir ailleurs, et ne diminuait même pas le menu du repas amoureux auquel elle avait droit, au point de vue social et hygiénique. Elle prit donc le sage parti de fermer les yeux philosophiquement, et l'épouse de la main

droite ignora ce que faisait l'épouse de la main gauche.

Cela marchait ainsi depuis deux ans, pour le mieux, dans le meilleur des mondes, lorsque Robert, donnant je ne sais quel prétexte, faussa plusieurs fois compagnie à ses deux amies. De plus, ses étreintes étaient moins convaincues, plus molles, plus distraites... Germaine restait toujours souriante, en femme que ces détails préoccupent peu, mais Arlette commença à s'assombrir. Y aurait-il du nouveau? Ça, par exemple, ce serait plus grave. On appela à la rescousse l'agence Tricoche — renseignements discrets sur les familles... et autres — et le rapport, fourni au bout de huit jours de filature, fut lamentable.

Robert, l'inconstant Robert, avait pris pour maîtresse une petite cantatrice qui représentait « le tapis roulant » dans une petite revue de la Gaieté-Rochechouart, pris jusqu'aux moelles par la manière géniale avec laquelle la jeune enfant prononçait les quelques paroles qui constituaient son rôle :

« —Moi, monsieur, je suis le tapis roulant de l'Exposition de 1900. Je n'ai pas une minute à moi. On me grimpe dessus toute la journée. »

Et le compère ajoutait avec finesse : « En effet, c'est roulant. »

Germaine, elle, ne voulait pas être roulée. Des personnes à sentiments étroits et à logique impeccable diront peut-être : du moment qu'elle admettait que Robert la trompât, qu'est-ce que ça pouvait lui faire qu'il eût une, deux, cinq maîtresses? Mais le cœur a des raisons que la raison ne comprend pas. Et puis, cette nouvelle venue allait apporter une perturbation complète dans les habitudes du monde et de l'alcôve, prendre du temps, et sans doute aussi de l'argent, puisque pour ces demoiselles le temps c'est de l'argent. Robert allait compromettre non seulement son repos, non seulement sa bourse, mais peut-être aussi sa santé, car si vigoureux qu'on soit sur les questions d'amour, trois maîtresses à la fois c'est beaucoup; et un grand docteur l'a proclamé: L'excès... c'est le changement!

Elle voulut en avoir le cœur net; et, la figure dissimulée sous une épaisse voilette, blottie dans un fiacre, elle alla se poster plusieurs jours de suite à une dizaine de mètres du numéro 12 de la rue du Mont-Thabor, car Robert, dans sa veulerie égoïste, n'avait même pas eu la délicatesse de changer de nid, et la même « garçonnière » abritait les amours de la femme du monde et de la figurante. Pendant deux jours, elle ne vit rien, et déjà, elle se prenait à espérer que l'agence eût commis quelque erreur; mais le troisième jour, elle aperçut Robert qui, le plus naturellement du monde, arrivait à pied, la cigarette aux lèvres, fermait du dehors les persiennes du rez-de-chaussée, en homme qui ne craint pas d'affirmer sa situation de propriétaire, dans une rue relativement déserte, et pénétrait sous la voûte. Quelques secondes après, une lueur rose, sans doute, tamisée par quelque abat-jour fanfreluché, filtrait à travers les carreaux.

Une voiture s'arrêta, et il en sortit une petite blondinette, drôle, genre Gavroche, les

cheveux d'or tout frisottés sous une capeline de faille mauve voilée de mousseline de soie, le torse jeune et souple, moulé dans une veste droite blousée, en serge grise croisée sur un plastron de piqué blanc. Elle disparut à son tour et longtemps Arlette resta les yeux fixés sur la lumière où s'estompaient parfois des ombres. Il est bien triste de regarder une persienne derrière laquelle il se passe quelque chose.

Vers les sept heures, Robert reparut un peu pâle, et remit en voiture la petite blondinette très rouge et très décoiffée; puis il reprit, d'un pas traînant, et toujours la cigarette aux lèvres, le chemin du domicile conjugal.

Arlette était fixée; elle donna à son cocher l'ordre de repartir au grand trot et rentra exaspérée chez elle, où, précisément, Germaine l'attendait pour dîner, car on devait aller tous les trois, le soir, dans quelque boîte à musique. Elle trouva son amie très calme, lisant le journal, au coin du feu, et celle-ci levant les yeux, dit en souriant :

— Comme tu rentres tard.

— Parbleu ! J'arrive de la rue du Mont-Thabor.

Germaine se leva, éperdue, balbutiant, voulant nier, mais Arlette l'interrompit :

— Oh, tu n'as pas à craindre de scène; si j'avais voulu me fâcher avec toi, il y a longtemps que ce serait fait, car il y a longtemps que je sais, depuis certain soir où nous étions ensemble à l'Opéra, et où l'on jouait *Roméo*, tu te rappelles, mon éventail avait glissé...

— Mais Arlette, je te jure...

— Ne jure rien, c'est inutile. Depuis deux ans, tu vois, je précise, tu es la maîtresse de Robert, mais franchement, ma chère, du moment que tu a pris mon mari, tu devrais au moins l'empêcher de faire de nouvelles sottises. Or, — et c'est ça qui m'exaspère — tu ne parais même pas te douter que, depuis quinze jours, il *nous* trompe abominablement.

PAR PEUR DU SCANDALE

Il était minuit, pas plus, lorsqu'un imperceptible bruit se fit entendre dans le couloir du premier étage à l'hôtel Masséna. Figurez-vous, si vous avez de l'imagination, une souris qui ouvrirait une porte ; et miss Hellen, la jeune fille dont la beauté fait une telle sensation à Nice depuis le commencement de la saison apparut, étouffant ses pas, marchant avec des précautions infinies.

Sur son peignoir paille imprimé de roses, garni d'un large entre-deux de guipure et bordé de fleurs roses, si diaphane et si léger qu'il la laissait presque nue, elle avait jeté un

long mantelet découpé comme un calice de fleurs en trois longues dents contournées. Un haut volant d'Alençon soutenu par un plissé de soie entourait tout le vêtement et donnait un effet très flou; un demi-capuchon drapé tout en dentelle était jeté sur les cheveux blonds auréolés, et l'intérieur était un satin liberty, très souple, brodé d'un vol de grands papillons. Ainsi emmitouflée, et jolie comme une fée chimérique, miss Hellon glissait sur le tapis du couloir.

Elle avait un gros battement de cœur. Après le dîner, dans le grand hall de l'hôtel, elle avait absolument promis au baron Cnut, un gentil Suédois, aux grands yeux bleus, profonds comme des lacs, de venir à minuit causer poétiquement avec lui sur le balcon qui domine le Paillon et la promenade des Anglais. Le jeune homme était timide, très romanesque, ne demandant que la douceur d'une entrevue, genre Roméo et Juliette. Qu'avait-elle à craindre?

Non, ce n'est pas le jour, ce n'est pas l'alouette,
C'est le doux rossignol...

Franchement, elle ne pouvait pas lui refuser cela. Elle arriva ainsi au grand balcon central, que la lune, propice aux amoureux, avait laissé dans l'ombre, tandis que sa lumière argentée baignait toute la nature dans des radiations lilas d'apothéose. Cnut était là; il prit les mains de sa bien-aimée, les baisa dévotement, longuement, comme il eût fait d'une Madone; puis, les deux jeunes gens se mirent à admirer le panorama merveilleux, toute cette ville de luxe endormie dans un air tiède et parfumé. On sentait que sous tous ces toits, dans toutes ces chambres d'hôtel dont les fenêtres piquaient comme des étincelles d'or sur les façades des maisons, on s'aimait. C'était comme une vibrante musique d'amour, comme des bruits de baisers qui frissonnaient dans les airs. Il leur vint une pensée égoïste.

— Et dire qu'il y a des gens à Paris et à Stockholm qui grelottent sous la bise d'hiver, tandis que nous sommes si bien!

— Oh! oui, si bien! si adorablement bien!

Le petit Cnut se serrait contre miss Hellen,

mais il n'osa pas même enserrer la taille, retenu par un respect instinctif, et ses privautés amoureuses ne dépassèrent pas le baise-main... C'était mieux ainsi. Toute familiarité déplacée eût, à son avis, rompu le charme de ce duo poétique et tendre. Minuit et demi sonna au loin, à l'horloge du Casino.

— Allons, il faut nous retirer, murmura Hellen, très alanguie, voici la lune qui monte à l'horizon, et, dans quelques minutes, notre balcon va se trouver en pleine lumière.

— Déjà! protesta le petit Cnut.

— Oui, une plus longue station pourrait me compromettre, et vous ne le voudriez pas, j'en suis sûre.

Le jeune Suédois déposa, à nouveau, un chaste baiser sur la main qu'on lui tendait, puis il reprit à pas de loup le chemin de sa chambre tandis qu'Hellen, du côté opposé, se dirigeait vers son appartement, lorsqu'une porte s'entre-bâilla :

— Psst! psst! miss Hellen!

Elle s'arrêta, médusée. C'était lord Ha-

lifax, un de ses meilleurs danseurs, qui l'interpellait.

— Charmantes, les entrevues nocturnes, sous les rayons argentés de Diane, l'altière déesse! C'est égal, si ça se savait, miss, quel scandale!

— Quoi, vous avez vu : de grâce, monsieur, je compte sur votre discrétion de gentleman...

— Certes, mais à une petite condition : c'est que vous viendrez également causer un moment avec moi, dans ma chambre. De cette manière, je serai obligé de me taire.

— Dans votre chambre! Vous jurez, au moins, que vous n'abuserez pas de la situation.

— Je jure, dit solennellement lord Halifax.

Miss Hellen hésitait. Mais bah! ne valait-il pas mieux passer quelques minutes honnêtes chez Halifax, que d'aller au-devant d'un potin inévitable. Résolument, elle s'engouffra dans la porte dont le rideau retomba discrètement.

L'Anglais éprouva une véritable joie en regardant, assise sur le bord du canapé la

jeune miss, toute rose, un peu confuse, semblable dans son grand mantelet blanc à une fleur rare qui émergeait entre ses corolles. Certes, il n'était pas plus délicat qu'un autre, mais il savait, d'après les coutumes de son pays, combien il est dangereux, moralement et pécuniairement, de ne pas respecter la vertu des jeunes filles. Il se contenta donc de respirer le bon parfum printanier de lilas que dégageait cette chair jeune et fraîche, d'admirer les beaux yeux vert de mer, où passaient de si étranges lueurs, de se griser de l'haleine cantharidée qui s'exhalait de cette bouche attirante comme une fraise des bois, si attirante qu'il ne put s'empêcher d'y déposer le baiser le plus long, le plus goulu, le plus savoureux que jamais amant eût pris sur les lèvres de sa maîtresse. Mais il sentit le danger et n'alla pas plus loin. Ce fut lui qui se leva le premier du canapé tentateur; il tendit la main à miss Hellen un peu défaillante et la reconduisit jusqu'à la porte, en lui souhaitant gravement et sagement le bonsoir.

Celle-ci, très énervée, secoua le frisson qui avait épanoui son âme aux préliminaires des délectations charnelles, et se félicitant, en somme, de s'en tirer à si bon compte, reprit le chemin de son appartement ; mais comme elle allait arriver au port, une nouvelle porte s'ouvrit, celle du jeune marquis Lampieri, celui qu'on appelle, à Monte-Carlo, le Don Juan Florentin, si curieux avec sa tête ravagée, vicieuse, sa barbiche en pointe, ses yeux jeunes mais déjà meurtris par la débauche.

— Eh bien, señora, écoutez-moi donc, per Baccho !

La pauvre miss Hellen s'arrêta toute tremblante.

— Vous avez été très doure pour moi, le soir du grand Veglione, et vous n'avez pas même voulu m'accorder oune pauvre petite valse ! Oh ! zé sais !... Ma mauvaise réputation de brigand. Zé me souis incliné, croyant à la vertou. Mais puisque vous venez de faire une visite nocturne à mon voisin Halifax, pourquoi ne couronneriez-vous pas aussi ma flamme ?

L'amour deçou est indiscret, señora... et les corridors ont des oreilles !

La menace était claire, et l'Italien était bien homme à la mettre à exécution. Il était là, riant d'un rire mauvais, montrant ses dents dans une bouche sanglante qui semblait celle d'une goule... Une fois de plus, par peur du scandale, il fallait s'exécuter.

— Mais me jurez-vous, au moins, monsieur, que vous me respecterez, comme l'autre?

— Zé vous le zoure, vierze vous entrez, vierze vous ressortirez.

Sur cette bonne parole, Hellen franchit le seuil du marquis qui poussa le verrou. Lampieri ne cueillit pas la marguerite : il y a des responsabilités qu'il vaut toujours mieux ne pas prendre quand on ne veut pas épouser ; mais il l'effeuilla et essaya toute la gamme des baisers et des caresses avec ce petit chaperon rouge que le hasard avait ainsi envoyé dans la gueule du loup.

A trois heures du matin, seulement, la

pauvre miss, très lasse, avec son beau peignoir à entre-deux de guipure passablement chiffonné, pensait enfin regagner son nid. Évidemment, la nuit avait été agitée, et avait amené bien des péripéties, mais, au moins, il n'y aurait pas scandale, et, comme la devise de Paris : *Fluctuat nec mergitur*, elle rentrait au port un peu secouée, mais rapportant son pavillon presque intact. En somme, l'honneur valait bien quelques menus sacrifices...

Et, tandis que la jeune fille s'endormait du sommeil profond des demi-vierges, elle ne se doutait pas que toutes ses concessions avaient été inutiles, car il y avait un quatrième voyageur genevois qui avait vu l'entrée chez l'Italien. Et si, dans ce ballet des nations, le voyageur suisse n'avait rien demandé, c'est que ses principes austères et presbytériens lui interdisaient de désirer l'œuvre de chair en dehors du mariage, mais elles ne l'empêchaient pas de raconter l'histoire folâtre, à tout l'hôtel Masséna.

Et c'est pourquoi, moi qui n'ai rien vu, et moi qui n'ai rien eu — je puis vous en régaler à mon tour, sans remords... mais non sans regrets.

... Et votre grand amour pour Sabrette ? demandai-je au marquis de Rhinvidey.

Le vieux marquis se redressa, puis rapprochant son fauteuil près de la grande cheminée du Cercle, il me dit :

— Mon cher, elle m'avait dit : « *Oui*... mais je veux un traîneau ».

— Oui quoi ?

— Oui tout !

— Bravo ! Ah ! vous êtes un heureux gaillard, car Sabrette est exquise, et certes sa possession valait bien un traîneau.

— Attendez donc. Ça vous a l'air facile au premier abord d'acheter un traîneau, et certes il n'en manque pas chez tous les carrossiers qui avoisinent l'Arc-de-Triomphe. Rien que boulevard Haussmann et avenue Malakoff, l'on m'en a fait voir plus de huit, mais tout cela sans grâce, sans véritable sentiment artistique, indigne de porter la plus jolie sociétaire de la Comédie-Française. Vous souvenez-vous, mon cher, de la troïka à clochettes d'argent de Cora Pearl, troïka où elle piétinait pour cent mille francs de renard bleu ?

— Excusez-moi. J'étais tout petit dans ce temps-là, et je n'ai connu cette vénérable dame que par la légende.

— Ah ! mon cher, le second Empire, voyez-vous, ce fut la grande époque pour le sport des traîneaux. Au Cercle des patineurs, il y en avait toujours une quinzaine et des plus riches. Le prince Poultikoff mena quelque temps, autour du lac, avec deux rennes, attelage qui fit retourner tout Paris. Il y avait aussi celui de Julia Barucci, à la mode russe, tout garni

de velours bleu, et celui d'Anna Deslions que nous appelions Anna Deschiens, immense, pour quatre personnes, et représentant une coquille sculptée avec tête de chimère. Aujourd'hui, il ne reste guère, à ma connaissance, et valant la peine d'être cités, que le traîneau du comte Camondo, celui de Gunzbourg, très léger, à ferrures nickelées ; celui d'Arnaud de l'Ariège, celui de Guillaumet, le grand teinturier de Puteaux, puis, je crois, celui de feu Choubersky, le fabricant de poêles : voilà où nous en sommes !...

Je connaissais la manie du marquis et ses regrets du temps passé, aussi je me gardais de le contredire, mais je donnai à sa pensée une autre direction.

— Et vous, lui dis-je, comment avez-vous commandé celui de Sabrette ? Voilà qui est intéressant.

— Je vous dirai que j'avais été très tenté par celui de lady Howard, une conque sculptée et dorée et qu'on me cédait comme occasion pour cinq mille francs. On m'en montra un

autre, style Empire, avec un aigle doré; un autre figurant la caresse d'une biche... mais cette biche eût pu faire jaser les mauvaises langues. Je ne vous parlerai pas des petits traîneaux russes, bas de terre, des petits traîneaux du Canada... Tout cela ne faisait qu'à moitié mon affaire. Bref, je me décidai à partir pour Versailles et d'aller faire un tour à la carrosserie royale de Trianon.

Là, des merveilles. Je tombai en extase devant celui de la Pompadour. Un cygne avec des peintures de Boucher représentant des personnages de la comédie italienne. Je revins à Paris, et je fis immédiatement exécuter le modèle par Tramler, mon carrossier, en ajoutant un siège de derrière pour le valet de pied. A l'intérieur, je fis garnir la caisse de velours bleu, avec la coquille recouverte de fourrure. Pour les genoux, une peau de tigre du Bengale, magnifique, la tête à gueule béante venant surplomber celle des chevaux. Pour l'attelage, je trouvai deux chevaux russes, un bai à droite et un gris à gauche, avec

harnais en cuir rouge, clous et garniture d'argent fin.

— Peste, vous faites bien les choses.

— Dame, mon cher, je vous répète la phrase de Sabrette : *Oui, mais je veux un traîneau.* Ce *oui*-là était capable de me faire commettre toutes les folies. Bref, avant-hier, je dis à mon cocher de conduire le traîneau rue Murillo, chez la belle, et d'attendre ses ordres. Un quart d'heure après, je reçus un petit mot :

— Mon bébé...

— Comment dites-vous ?

— Oui, il y avait : « mon bébé » Cela n'a pas d'importance, c'est une habitude qu'a prise Sabrette. « Mon bébé, je suis folle de joie ; votre cadeau dépasse tout ce que je pouvais rêver. Il est là devant la porte, admiré par les badauds. Les petites camarades vont en mourir de jalousie. Me voyez-vous arrivant en traîneau pour les répétitions, place du Théâtre-Français. Cela suscitera une vraie émeute. Je vous attends pour faire l'inauguration ensemble, en attendant une autre inaugura-

tion qui aura lieu aujourd'hui même, en revenant de la promenade. Je ne vous en dis pas plus, monsieur bébé. A bon entendeur, salut. »

— Voilà un petit billet qui a dû, mon cher marquis, vous causer un vif plaisir. Sabrette a une honnêteté de bon commerçant.

— Évidemment, cela m'a fait plaisir, surtout la phrase relative à la seconde inauguration, car pour la première... Rappelez-vous qu'il faisait ce jour-là, huit degrés au-dessous de zéro, et je plaignais trop les cochers de fiacre et d'omnibus pour avoir en quoi que ce soit le désir de faire leur métier. Enfin, à tout hasard, j'endosse ma pelisse et j'arrive chez Sabrette. Je la trouve toute prête à partir, et véritablement adorable avec sa toque en chèvre de Mongolie blanche, et son grand manteau de velours améthyste doublé de Thibet fermant comme une neige frissonnante d'où émergeait sa jolie frimousse éveillée, spirituelle, toute éclairée par le rayonnement d'une joie intérieure.

— Eh bien, me cria-t-elle avec impatience, dépêchons-nous, partons !

— Ma chère Sabrette, lui dis-je, à tout hasard, le jour ne me paraît pas très bien choisi. La neige n'est pas bien prise...

— Pas bien prise, la neige, vous rêvez ! Il fait un soleil superbe ; un ciel bleu d'acier implacable ; le thermomètre marque près de dix degrés de froid. Nous n'aurons jamais mieux pour inaugurer notre traîneau et je compte sur vous pour le conduire. D'ailleurs, ajouta-t-elle, vous savez ce que je vous ai promis en rentrant... et je dois vous avouer que le froid me fouette le sang et agit sur tout mon être d'une façon particulière.

En disant ces mots pleins de promesses, elle avait passé ses deux bras autour de mon cou, et une bonne odeur de femme jeune et brune s'exhalait, mêlée aux senteurs fauves de la fourrure. Bref, je compris qu'il n'y avait pas à résister et je dis avec résignation dans un élan d'enthousiasme factice :

— Eh bien, en route !

Et nous voilà partis. Le premier quart d'heure alla à peu près. J'avais emporté du boudoir de Sabrette une certaine dose de calorique, et puis cela m'amusait de contempler sa joie enfantine. Mais bientôt le froid commença à me saisir. Les deux chevaux russes allaient comme le vent, et celui de gauche galopait, tirant en diable. Nous fendions l'air glacé avec une vitesse de six lieues à l'heure. Bientôt je sentis mes mains devenir *gourdes;* c'est à peine si je pouvais tenir mes rènes, tandis que mes yeux pleuraient, cinglés par la bise et se remplissaient d'eau. Arrivés au lac, la situation était devenue un véritable supplice, tandis que Sabrette, emmitouflée dans son Thibet, l'œil brillant, les narines dilatées, se grisait de bruit et de vitesse, et me disait : « Plus vite, mon bébé, toujours plus vite ! Dieu ! que c'est amusant ! »

Ah ! mon ami, j'ai compris pendant cette promenade-là toutes les horreurs de la retraite de Russie, et la souffrance des pontonniers lors du passage de la Bérésina. Bientôt j'é-

prouvai dans le nez les picotements précurseurs de l'éternuement. Ma moustache était hérissée de glaçons, je ne voyais plus, je ne sentais plus, j'avais des bourdonnements dans les oreilles, et si je m'obstinais à endurer ce supplice, un accident était à craindre. Aussi, sans souci des réclamations de Sabrette, je remis le cap sur la rue Murillo, où j'arrivai à moitié mort.

— Allons, montez-vous? me dit Sabrette devant sa porte, avec une mauvaise humeur marquée. Vous ne m'avez pas l'air bien... vaillant, monsieur bébé.

Et elle se mit à rire méchamment.

Mais moi, je me piquai d'honneur, et puis, qui sait, à défaut de désir physique, étais-je sollicité par l'envie assez basse d'en avoir pour mon argent. D'ailleurs je comptais sur la bonne tiédeur de l'hôtel; eh bien, mon ami, plaignez-moi, mais jamais je n'ai pu arriver à me réchauffer, et tout le temps je n'ai fait qu'éternuer au nez de Sabrette très hilare.

— C'était insuffisant.

— C'est ce qu'elle m'a dit, et elle a ajouté que la seconde inauguration était encore plus piteuse que la première. Voyez-vous, ne me parlez pas des plaisirs d'hiver.

— Et maintenant, mon pauvre marquis?

— Maintenant... j'attends le dégel.

LES DEUX SACS

Dans un compartiment de première classe — direction Angers — Fortemart s'était installé. Son petit sac jaune, — dernière création du Louvre — dans le filet, la couverture de voyage sur les jambes et la casquette rabattue sur les yeux. Et dans une demi-somnolence, il monologuait :

— Pas drôle de quitter Paris en janvier. J'ai horreur de changer mes petites habitudes et, malgré un sac bien fait, il est rare que le meilleur des valets de chambre n'ait pas oublié quelque chose ; et, alors, on change

son régime, et l'on risque de tomber malade. C'est absurde. D'un autre côté, il fallait bien répondre à l'appel de ma vieille amie, la duchesse d'Arcole, qui veut absolument me montrer à une veuve, madame de Montmirail, riche et, paraît-il, encore très agréable. En somme, comme elle le dit, c'est ma dernière cartouche. On ne peut toute sa vie être un braconnier, un monsieur qui dîne au cercle et couche dans des auberges. Il arrive un moment où il faut planter sa tente, s'installer, avoir un nid comme les camarades, quitte à ne jamais y être... comme les camarades, sans cela à mon âge on devient le Juif errant de l'amour. Oh ! le bon feu, la bonne pipe, la robe de chambre, le roman lu les pieds sur les chenets, la théière qui chante, et en face de soi, à table, l'épouse bien élevée, distinguée, un peu gourmande, assez spirituelle pour qu'on puisse causer, et assez désirable pour qu'on puisse l'aimer quand ça vous chante. Et plus de scènes avec Bobette ! Et plus de carottes avec Liane ! Et plus de maux de

reins, ni de *gueula lignea !*... Ce serait le rêve !...

Au moment où le train allait partir, une dame monta. Elle avait un long paletot de drap doublé de fourrure qui dissimulait complètement sa taille, avec revers en renard, un costume tailleur en drap violine et, sur sa tête, une grande capeline en velours marron, doublée de vison fermé par deux zibelines, et recouverte d'une épaisse voilette.

Elle se débarrassa d'un tas de paquets variés qui encombrèrent tout le filet ; puis, comme il n'y avait plus de place, elle déposa son petit sac jaune — dernière création du Louvre — en face d'elle. Ceci fait, elle s'installa dans le coin opposé au monsieur, s'enveloppa dans un plaid, et ainsi devenue une masse passablement informe, tandis que le train s'ébranlait, elle se mit à fermer les yeux et à monologuer à son tour :

— Qui sait ? Je fais peut-être une bêtise en m'en allant à Arcole... Une veuve qui se remarie n'était pas digne de l'être, a dit je ne

sais plus qui. Que penser d'une femme qui s'étant retirée à grand'peine d'un puits où elle s'était laissée choir demanderait aux lois le droit de s'y précipiter une seconde fois ? Le temps qui fortifie les amitiés affaiblit l'amour. Étant donné que l'état de mariage est éternel, comment ne pas s'inquiéter des délices qu'il nous propose ? Mais il y a des heures où la solitude me pèse. Un bras, c'est bien commode pour sortir le soir, pour aller dans le monde, au cabaret, ou dans les petits théâtres à côté. Et puis, si le mari est gentil, le plaisir à portée de la main, sans dérangement, sans remords, sans déshabillage dans la journée, à deux pas de son cabinet de toilette... Tout cela est à considérer...

Peu à peu, les réflexions devinrent plus vagues et les idées s'estompèrent dans un lointain grisâtre, flou et imprécis, tandis que les roues du wagon continuaient leur chanson monotone et berceuse. De son côté, le monsieur avait commencé un ronflement de basse qui se maria — lui aussi — au ronflement

soprano de la dame. On eût dit un chant d'église, quand les voix graves des chantres s'unissent aux accents suraigus des enfants de chœur.

— Angers ! cria tout à coup le conducteur du train. Angers !

Nos doux voyageurs, réveillés en sursaut, sautèrent chacun sur leur petit sac jaune, ramassèrent leurs paquets en hâte, et les yeux appesantis par le sommeil, se dirigèrent vers l'omnibus d'Arcole qui attendait dans la cour de la gare.

— Si c'était elle ? avait pensé, un moment, Fortemart.

— Si c'était lui ? s'était demandé, de son côté, madame de Montmirail.

Mais il n'y avait personne pour les présenter l'un à l'autre, la nuit étant noire, et, dans les manteaux de voyage, impossible de distinguer aucune silhouette. Le mieux était d'attendre le lendemain et de ne pas risquer une explication dans de mauvaises conditions, et peut-être... à côté. Ils continuèrent donc leur somme interrompu, ce qui avait le double

avantage de donner une contenance et de couper court à toute velléité de conversation délicate et dangereuse.

— Si, par hasard, c'est lui, pensa la voyageuse, il verra combien je suis peu coquette, et combien les inconnus me laissent indifférente.

— Si c'est elle, elle se dira que je suis sérieux, assagi, pas coureur, comme un homme très décidé à faire une fin, et ce sera une bonne note.

Sur ces doubles réflexions, le duo de ronflement avec points d'orgue reprit de plus belle dans l'omnibus, mêlé au bruit des grelots de deux magnifiques percherons qui trottaient à belle allure vers le château. Il était près d'une heure du matin quand la voiture fit crier le sable des allées d'Arcole. Tout le monde était couché. Seuls, une jeune camériste et un valet de pied attendaient dans l'antichambre. Ils conduisirent respectivement monsieur et madame dans les chambres qui leur avaient été réservées et se retirèrent après avoir déposé les petits bagages sur le canapé.

S

— Madame veut-elle que je défasse son sac ? demanda la femme de chambre en dissimulant un bâillement de fatigue.

— Non, mon enfant, il est tard. Allez vous coucher. Je sortirai tout moi-même.

Restée seule, elle se déshabilla, natta ses cheveux, puis, avant de procéder à sa toilette de nuit, elle ouvrit son petit sac jaune. Seigneur ! ce n'était pas le sien ! elle s'était trompée de sac. En voilà une aventure !

Prise d'une curiosité bien féminine, elle se mit cependant à explorer le contenu.

Il y avait, en dehors des objets du nécessaire, une fiole de kola liquide, un flacon de pilules d'Hercule, une bouteille de vin Mariani, avec une ordonnance d'un spécialiste pour reconstitution des forces après surmenage. Il y avait un billet d'une certaine Germaine, qui réclamait vingt-cinq louis en termes plutôt agressifs, et une autre lettre d'une madame Leprince qui offrait l'achat de petits Saxe et autres curiosités artistiques avec la photographie de la belle Badere complètement nue. D'ailleurs, l'enveloppe

des lettres ne laissait subsister aucun doute. C'était bien le sac du vicomte de Fortemart.

— Et j'allais épouser ce ramolli et ce débauché ! s'écria madame de Montmirail avec terreur.

De son côté, Fortemart, après avoir renvoyé le domestique, avait, lui aussi, ouvert son sac. Et là, à sa grande stupeur il avait trouvé du henné, de la pâte épilatoire et de l'anti-bolbos pour enlever les petits points noirs sur le nez, toute espèce de fards, d'onguents et de graisses variées, destinées à réparer des ans l'irréparable outrage. Poursuivant ses investigations indiscrètes, il trouva une pharmacie indiquant, sans contredit, un mauvais estomac, plus je ne sais quelle mécanique compliquée, en caoutchouc, destinée à être placée dans le palais dans un but dentaire et mystérieux.

— Et j'allais recrépir ce vieux monument ! s'exclama Fortemart, pâle de terreur.

... Le lendemain, dès la première heure, Fortemart, après avoir descendu furtivement les marches du château, s'esquivait dans un

coupé qu'il avait demandé à son réveil. Il fuyait sans demander son reste. A la gare, il se rencontra avec une dame qui arrivait de son côté, très agitée, et de plus en plus dissimulée sous une triple voilette.

— Pardon, monsieur, est-ce que, par hasard, vous n'auriez pas pris mon sac ?

— Et vous, madame, n'auriez-vous pas fait la même erreur ?

Le troc se fit immédiatement ; les deux voyageurs se saluèrent d'un imperceptible mouvement de tête, et tandis que l'un se précipitait en tête du train, l'autre se ruait dans un compartiment de queue.

Ils avaient failli commettre une fâcheuse imprudence, mais la Providence veillait, car, n'en déplaise aux sceptiques, il y a un Dieu non seulement pour les ivrognes et les amoureux, mais aussi pour les coquettes défraîchies et les vieux marcheurs.

Ce doit être le même.

FÊTE DE CARÊME

Très soucieux, le marquis de la Houppe-Gransac donna à son cocher l'adresse du 232 rue de Varenne. Arrivé là, il sonna à une petite porte, et fut introduit dans un salon d'aspect monacal, froid, nu, d'une propreté scrupuleuse, orné de quelques tableaux de piété, et d'une Sainte-Vierge en plâtre polychrome.

— Le Révérend Maximin est-il visible? demanda le marquis au frère tourier, j'ai absolument besoin de lui parler.

Le frère tourier s'inclina et, quelques minutes

après, on voyait entrer un magnifique vieillard à barbe blanche, une tête à la don Diègue, avec les yeux bleus très grands, très doux, éclairant un visage affable et bienveillant. Le corps très droit se profilait sous une robe blanche, recouverte d'une mante brune.

— *Salve!* dit-il au marquis en lui tendant affectueusement la main. Quel bon vent vous amène, mon fils?

— Mon père, je n'ai pas oublié que vous m'avez élevé à Arcueil, que vous m'avez préparé à tous mes examens de la diplomatie, et que, plus tard, vous avez bien voulu me soutenir de votre haute expérience dans les luttes de la vie. Si je viens vous trouver, c'est que j'ai un remords de conscience.

— Asseyez-vous, mon fils, près de moi, dans ce fauteuil, afin que la quiétude du corps laisse à l'esprit toute sa netteté, et parlez en toute confiance. Je vous écoute.

— Mon père, vous savez que fidèle aux bons principes que vous m'avez inculqués, je n'accepte plus aucune fête, aucune invitation à

partir de la seconde moitié du carême, observant rigoureusement le maigre du mercredi, du vendredi et du samedi.

— Vous avez raison. L'Église a dit :

Vendredi chair ne mangeras
Ni le samedi mêmement.

C'est non seulement une question d'obéissance, mais d'hygiène, au commencement du printemps qui réveille les ardeurs du sang, et met en mouvement les humeurs perni-cieuses.

— Cependant la semaine dernière, je crus pouvoir faire une infraction à cette règle étroite. J'avais reçu du docteur Chauvel la petite carte suivante :

« Le docteur Chauvel

prie M. le marquis de la Houppe-Gransac de lui faire l'honneur de venir passer chez lui la soirée du samedi 30 mars, à dix heures. R. S. V. P.

» On vaccinera. »

J'avais bénéficié dans ma vie mondaine de bien des invitations aimables où il était question de dîner, de danser, de souper ou de jouer la comédie; mais je n'en avais pas encore reçu portant cette mention très spéciale : *On vaccinera*. Et, bien que ce fût en carême, je n'hésitai pas à envoyer mon acceptation.

— Je ne vois là rien de bien répréhensible, observa le révérend Maximin, en passant sa main dans sa barbe fleurie.

— Attendez, mon père. J'arrive chez le docteur Chauvel à l'heure indiquée, c'est-à-dire à dix heures, dans son coquet hôtel de la rue d'Aumale. La maison était brillamment illuminée; en bas de l'escalier, il y avait une musique de Tziganes qui jouait le *Ranz des Vaches*, vous savez, cet air sympathique qu'on fut obligé d'interdire dans les Cent-Suisses, parce qu'il poussait les soldats à la désertion ou au suicide. Je monte, et, au premier, dans le grand salon, tout orné de fleurs, au milieu de la réunion la plus élégante d'hommes en habit noir et de femmes en grande toilette

décolletée, j'aperçus une gentille génisse blanche, campée sur une estrade et remplaçant, pour ce soir-là, les artistes qu'on est habitué à entendre chez ce bon docteur, Yvette Guilbert ou Samary ou autres comédiennes, plus ou moins mammifères.

— Mon fils, défiez-vous de l'esprit malin... et continuez, dit le révérend en dissimulant un sourire.

— A peine le docteur m'eut-il aperçu qu'il s'avança vers moi, en me criant :

» — Mon cher marquis, soyez le bienvenu. Ma clientèle se refusant aux ennuis de la vaccination, cependant absolument nécessaire à Paris cette année, pendant la phase infectieuse que nous traversons, j'ai eu l'idée de les y inciter, en les conviant à une petite fête, et en remplaçant les planches de mon théâtre par le vulgaire plancher des vaches. Je connais vos principes rigoristes, mais j'ai pensé que la santé, ce bien de Dieu, valait bien une petite exception... »

» — Soit, lui dis-je, mais étant donnée l'époque,

vous auriez pu laisser à cette réunion un caractère plus scientifique et moins profane. Pourquoi, ajoutai-je, en louchant sur de merveilleuses épaules, vos invitées sont-elles décolletées ?

» — Mais, père la pudeur que vous êtes, répartit en riant le docteur Chauvel, cette tenue s'imposait, car il fallait bien que les femmes eussent le bras nu pour recevoir mon petit coup de lancette.

» C'était juste, et il n'y avait rien à répliquer ; cependant, mon révérend, si je dois vous faire ma confession complète, j'avouerai qu'observant depuis trois semaines la continence la plus absolue, je me sentais mal à l'aise au milieu de toutes ces gorges impudiquement offertes, de toutes ces épaules satinées, à la fois chair et marbre, encadrées de nœuds de dentelle, de tulle pailleté, et exhalant je ne sais quels relents où l'odeur grisante de la femme se mêlait aux parfums les plus capiteux...

— Passez, mon enfant, passez, dit le révérend, en croisant ses mains sur sa large poitrine.

— Si, si, je dois tout vous dire, cela soula-

gera ma conscience. Il n'y avait pas jusqu'à l'odeur de la vache qui n'agit aussi sur mes sens déséquilibrés en rappelant comme une évocation d'animalité bestiale. Cependant le docteur avait commencé ses opérations par nous, afin, disait-il, que les plus braves du sexe fort donnassent l'exemple de l'héroïsme au sexe faible, et, chacun à notre tour, nous défilions devant Chauvel qui retroussait notre manche, trempait sa lancette, stérilisée à l'alcool, dans le précieux venin, et nous faisait à l'avant-bras une piqûre imperceptible.

» Les femmes cependant regardait curieusement, un peu inquiètes de la douleur éventuelle; mais quand nous leur eûmes affirmé que la sensation du coup de lancette était absolument nulle, elles se décidèrent. Seulement une difficulté se présenta. Aucune d'elles ne voulait se laisser détériorer le bras, avec une cicatrice constituant une tare pour l'avenir, tare qui serait visible pour les fêtes d'après Pâques.

— O vanité féminine, soupira Maximin, frivole souci de la chair, *vanitas vanitatum!*

— C'est alors, mon révérend, que le docteur Chauvel eut une idée diabolique, car il n'y a que le diable pour inspirer aux princes de la science des idées pareilles. Il offrit à ces dames — puisqu'elles voulaient préserver leur bras — de les opérer à la jambe; et cette proposition eut, à ma vive terreur, un succès prodigieux non seulement parmi les femmes, mais aussi parmi les hommes.

Tout homme a dans son cœur un cochon qui sommeille.

» Mais le nôtre, dès que le défilé commença, fut terriblement réveillé, et ses grognements commencèrent à avoir de dangereux échos dans nos moelles. J'avais beau essayer de fermer les yeux, malgré moi je les ouvrais au bon moment, pour contempler ces jambes divines qui émergeaient du fouillis de tulle bleu, rose, mauve, fraise écrasée, de ces jupons froufroutants et cantharidés, dès que le docteur impassible — parbleu, lui, il est habitué, — retroussait un peu au-dessus de la jarretelle, laissant apercevoir quelques centimètres

de la cuisse, de cette peau ferme et rosée dans laquelle il plantait son scapel, avec une main qui ne tremblait même pas !

» Moi, mon révérend, pauvre pécheur enclin aux tentations lancinantes de la chair, j'avais de grosses gouttes de sueur au front; de chaudes bouffées me montaient au visage, mes oreilles bourdonnaient, et l'apparition de chaque nouvelle jambe marmoréenne me causait une véritable révolution. Il y en eut surtout une, ô mon père, large au mollet, étroite à la cheville, moulée dans un bas de soie mauve, brodé de mysotis qui couraient le long de la couture comme la bordure d'un chemin fleuri conduisant aux paradis artificiels, qui fut ma perte. Oh, cette jambe ! Elle appartenait à une belle personne brune, très grande, un peu forte, qui, informations prises, était premier sujet à l'Opéra. Musset l'a dit :

Et quand on voit le pied, la jambe se devine

et quand on voit la jambe, quand on entrevoit

la cuisse. Bref, la danseuse était grasse... et ce samed-là, mon père, je n'ai pas fait maigre...

Le révérend Maximin avait abaissé ses paupières, et, sur sa joue très rouge, on eût dit que les cils avaient un léger tremblement. Il y eut un silence, puis il dit d'une voix grave :

— Était-il plus de minuit quand... vous avez fait gras ?

— Mon Révérend, il était une heure du matin.

— Alors, vous étiez à dimanche, et l'obligation du maigre avait cessé d'exister. La faute est donc moins grave. Sur ce, mon fils, allez en paix, et ne vous faites plus vacciner de cette manière profane.

UN COUP DE TÊTE

Ce fut avec une évidente satisfaction que Jacques, posté au coin des tribunes de Deauville et regardant dans la direction de la barrière blanche où l'on contrôlait les cartes d'entrée, vit enfin arriver aux courses la vicomtesse de Risquemont. Elle sauta en bas de sa victoria conduite par un postillon galonné d'argent, indiqua du doigt l'enclos où la voiture avait à attendre, puis de son beau pas onduleux et souple, gravit le petit mamelon de gazon qui mène au pesage.

Jacques était quelque peu peintre et ne

pouvait assez admirer la grâce qui se dégageait de cette femme tant désirée ! Son costume de guipure d'Irlande semblait un réseau flexible dessinant toutes les lignes de ce corps adorable, et un grand chapeau Directoire encadrait sa tête aristocratique et fière, se détachant sur le fond écarlate d'une ombrelle portée sur l'épaule, servant d'auréole et envoyant sur le visage des tons rosés.

Il s'empressa vers elle, la saluant très bas, car il savait combien elle tenait aux formes extérieures et aux égards, puis il lui dit, tandis qu'elle lui tendait gentiment la main :

— Vous arrivez seule ? Et votre mari ?

— Pierre a préféré venir en automobile. Idée bizarre, car on arrive ici tout poussiéreux... Enfin, si c'est son idée... Vous m'attendiez ? Avouez-le ?

— C'est vrai, et même si vous étiez gentille, vous resteriez un moment avec moi sur les chaises, avant de monter à la tribune réservée où je ne pourrai plus vous dire un mot.

— Qu'avez-vous donc à me raconter ?

— Ah! un tas de choses!

La vicomtesse suivit, avec un petit mouvement d'épaule qui signifiait qu'elle savait, du reste, de quoi il était question ; mais comme elle était bonne personne, elle consentit à s'asseoir :

— Je vous donne un quart d'heure, sous la seule condition que vous ne me ferez pas la cour. Vous ne pouvez donc pas vous tenir tranquille, mon pauvre ami, même par cette température?

— Riez, riez; vous savez bien que le sentiment que j'ai pour vous est profond, sincère, et au lieu de vous moquer de moi, vous feriez mieux d'être un peu compatissante.

— Ce que vous appelez être un peu compatissante, c'est aller vous voir à l'hôtel de Paris?

— Chambre 58, répondit Jacques avec flegme.

Madame de Risquemont se mit à rire sans se fâcher :

— Merci du renseignement, mais je n'en profiterai pas.

— Et pourquoi pas? Est-ce la crainte d'être vue? Mais vous savez bien qu'à l'hôtel, on entre comme dans un moulin, c'est presque un casino avec son restaurant, ses salons de conversation, de lecture, et l'on n'est jamais étonné d'y rencontrer sous la voûte une femme du monde!

— Je le reconnais, mais ce n'est pas là ma raison pour m'abstenir. Je ne veux pas tromper mon mari.

— Voilà une drôle d'idée, pour une femme intelligente... et clairvoyante!

— Oui, oui, je sais tout ce que vous pourrez me dire. Je veux même vous éviter le rôle, toujours un peu équivoque, de dénonciateur. Pierre passe ses journées chez mademoiselle Suzanne Lara, à la villa des Glycines, dans l'avenue du Bac. Vous voyez si je suis bien informée!

— Eh bien alors, voyons, la vengeance, la bonne petite vengeance, plaisir des dieux, ça ne vous chante pas?

— Non, ça ne me chante pas, tant que Pierre conservera en apparence, vis-à-vis de

moi, les égards qu'on doit à une femme légitime, et ne me rendra pas trop ridicule. Ah ! par exemple, s'il y avait insulte publique, j'ai peut-être encore plus de vanité que de cœur : et alors, je serais très capable de me laisser aller à commettre quelque folie, quitte à la regretter plus tard.

— Béni serait le jour... murmura Jacques. J'attendrai le coup de tête.

— Heureusement, nous n'en sommes pas là. Ceci dit, si vous le voulez bien, je vais vous laisser, pour aller rejoindre mes amies dans la tribune. Notre conversation a assez duré, je vous trouve très bon garçon, j'ai pour vous une réelle sympathie... mais il ne faut pas nous faire remarquer. Adieu.

La vicomtesse se leva, mais, à ce moment, son attention fut attirée par un gros nuage de poussière qui s'élevait sur la route, dans la direction du clocher de Deauville.

— Mais c'est votre automobile, s'écria Jacques en prenant la lorgnette. Tenez, regardez vous-même.

— Oui, et Pierre n'est pas seul ! Il a avec lui mademoiselle Suzanne Lara. Ça, c'est tout de même un peu fort ! Je vois ce qui s'est passé. Il a cru que je serais dans la tribune réservée, et que, par conséquent, je ne pourrais pas le voir arriver. A quoi tiennent les choses ? Tenez, maintenant, il lui serre la main, et s'en vient seul.

— Eh bien, cet affichage avec une hétaïre tout le long du quai de Joinville, et du pont de la Toucques, ça ne vous suffit pas ? Vous n'êtes pas écœurée ?

— Oh si ! Mais ça ne me suffit pas encore comme insulte.

— Eh bien vrai, qu'est-ce qu'il vous faut ?

A ce moment, le vicomte de Risquemont arriva, la bouche en cœur, et vaguement inquiet, ne sachant pas s'il avait été aperçu.

— Eh bien, ma chère, vous n'êtes donc pas dans la tribune ? Vous savez que je n'aime pas beaucoup vous voir circuler sur la pelouse.

— Le fait est que l'on y est exposé à toutes sortes de rencontres.

— N'est-ce pas? Vous êtes de mon avis. Mon cher, dit-il à Jacques, offrez donc, je vous prie, votre bras à madame de Risquemont, et reconduisez-la auprès de ses amies. Il y a justement une place à côté de madame de Palangridaine. Là, elle sera très bien, en bonne compagnie, et où elle doit être.

— Il veut me bloquer, dit la vicomtesse à l'oreille de Jacques, mais je me débloquerai.

— Je l'espère bien.

Elle monta les gradins et s'assit au milieu de tout un lot de nobles dames, et de ce public *gratin* qui orne la tribune réservée; à peine y était-elle depuis cinq minutes, qu'elle vit une grande fille, en costume de foulard rouge à larges palmes, avec une immense capeline empanachée qui, d'en bas, la lorgnait, en la détaillant avec son face à main retenu par une chaîne de perles et pierreries. C'était mademoiselle Suzanne Lara.

— Que vous veut cette fille? demanda la duchesse de Palangridaine.

— Je ne sais. Elle regarde nos toilettes, sans doute.

— Son insistance est des plus impertinentes. Si elle continue ce manège inconvenant, je vais prier le commissaire des courses de la faire circuler.

Or à ce moment la demoiselle en rouge, comme si elle avait suffisamment vu, s'éloigna d'elle-même, en faisant une petite moue significative.

Le plus naturellement du monde, la vicomtesse la suivit à quelques pas, persuadée qu'elle allait rejoindre Pierre. Et de fait, la rencontre eut lieu devant le ring. Madame de Risquemont se dissimula derrière un gros arbre, et voici ce qu'elle entendit :

— Eh bien, tu es contente, tu as été voir ma femme?

— Ah, pour ça, je la connais dans les coins, maintenant, depuis la pointe de ses cils jusqu'à celle de ses souliers blancs.

— Comment la trouves-tu ? Bien franchement.

— Je me trouve mieux.

Cette fois, la vicomtesse en avait assez entendu. Ah! le misérable, le misérable! La faire juger par sa maîtresse!

Rouge de honte, elle reprit à grands pas le chemin des tribunes, et, en chemin, elle rencontra Jacques.

— Vous m'avez dit chambre 58, lui dit-elle à mi-voix.

— Oui, chambre 58, hôtel de Paris.

— Eh bien, j'y serai après les courses, à six heures. Je vous le jure.

***

Et voilà pourquoi, moins d'une heure après, dans une chambrette toute tendue de cretonne rose, une petite femme se donnait, rageusement, éperdument.

LE « BON DOCTEUR »

LETTRE DE TUTUR A TOTO

Mon cher Toto,

Il y a des gens qui se déguisent pendant le Carnaval, et j'ai le regret de constater, au point de vue de la vieille gaieté française, qu'ils deviennent de plus en plus rares. Moi, je me déguise pendant le carême, non pas en père de l'Église, ce qui serait irrévérencieux, mais en « bon docteur ». Connais-tu le déguisement du « bon docteur » ? Ce n'est pas joli, joli ; mais cela dégage un certain parfum de vénérabilité. Il faut un chapeau fatigué, et à rebrousse-poil, avec de larges bords, une

perruque blanche à rouleaux naïfs, un col de doctrinaire, une cravate noire dénuée — j'allais dire dénouée — de toute espèce de prétention, des lunettes et une longue redingote à la Déroulède. Cela se complète par une canne à pomme d'ivoire, et une rosette multicolore, et zébrée d'un brin de violet — un rien. — Du moins, c'est toujours ainsi que l'on nous représente le « bon docteur » au théâtre, et le théâtre est l'image de la vie rosse, telle que la comprennent Maurice Donnay et Lavedan.

Mais, me diras-tu, pourquoi, Tutur, te déguises-tu en « bon docteur » ? Ah ! voilà. Ce n'est pas que le costume convienne à mon genre de beauté ! Non. Je suis plutôt mieux en simple et modeste clubman, mais j'ai la faiblesse d'aimer passionnément une femme du monde que je te désignerai, vu le secret professionnel, par son petit nom de Germaine. Vois-tu, il faut craindre les amours vulgaires à l'égal des dîners à prix fixes ; les uns gâtent l'estomac, les autres gâtent le cœur.

Donc Germaine était un amour relevé. Rien que d'y penser, je me sentais relevé à mes propres yeux. Oui, Toto, jeune, folle, élégante, blonde, souple, et toute la science des caresses savantes et des baisers pervers ! Je l'avais rencontrée il y a un an, au grand bal costumé de la princesse Trajowska. Elle était en marquise Louis XVI. Je la vois encore avec sa robe princesse à traîne, en cretonne à fleurs sur fond rose, bordée de dentelle, avec un fichu Marie-Antoinette froncé et retenu par une branche de roses. Au cou, un haut collier en perles et diamants. Sur sa tête poudrée un chapeau en paille d'Italie garni de deux grandes plumes noire et blanche. Le mari, que nous appellerons simplement Christian, est un de nos plus jeunes sénateurs, mais très sérieux, très occupé, n'allant jamais dans le monde, tout en y laissant, par faiblesse, aller sa femme, ce qui est tout au moins une imprudence.

Je suis devenu épris — oh combien ! — et j'ai fait à Germaine une cour échevelée. Après deux mois de soupirs platoniques, Germaine

a bien voulu trouver que mon supplice avait assez duré, et a consenti à venir me voir dans ma garçonnière, d'abord une fois par semaine, puis deux fois, puis... tous les jours — l'appétit vient en mangeant, — avec une réserve cependant pour le samedi. — Réserve inexplicable.

A la grande rigueur, j'aurais compris le repos dominical, avec les devoirs de famille, la messe, les vêpres, ou le concert Colonne, très inférieurs, à mon avis, aux concerts... Lamoureux ; mais le samedi, pourquoi le samedi ?

J'ai voulu savoir et j'ai su. Le samedi, Christian usait des droits du seigneur et maître. Quand je dis qu'il en usait, il en abusait, l'animal, car il était resté très épris, et, ce jour-là, il consommait pour huit jours. Voilà pourquoi j'avais toujours le dimanche une maîtresse languissante. Ah ! Toto, ce qu'il y a de plus exaspérant en amour, c'est la pensée que ce qui fait votre malheur fait précisément le bonheur d'un autre ; cela

s'appelle la jalousie. Avant, on ne pense qu'à ce que la bien-aimée vous donne ; après, on ne pense qu'à ce qu'elle vous refuse, et c'est en amour surtout que l'on souffre du « tour du propriétaire ». C'est la douloureuse, et je dirais presque la revanche du plaisir.

J'ai supplié, j'ai imploré, mais il paraît que ce que je demandais était impossible. Christian était un abonné du samedi, le jour pas chic, je le veux bien, mais il avait bel et bien acheté son fauteuil par devant notaire, et on ne pouvait le lui retirer. Un fauteuil-lit, hélas !

Connais-tu, Toto, cette page merveilleuse d'Ernest Feydeau dans ce célèbre roman qui s'appelle *Fanny* ? Il y avait là aussi une Germaine qui jurait à son Tutur qu'elle n'avait plus aucun rapport avec son mari et que ce dernier lui inspirait la plus vive répulsion. Et, un soir, ledit Tutur monte sur le balcon de la chambre conjugale, et là, à travers les persiennes closes, il s'aperçoit que sa maîtresse, toute pâle, éprouve absolument les mêmes transports délirants dans les bras de son mari

que dans les siens. En somme, qui me prouvait que le samedi, le fatal samedi, la situation n'était pas la même ? Je ne pensais pas à grimper au balcon, parce que, à Paris, ce n'est pas l'usage, et que je me serais certainement fait remarquer ; mais ce doute me lutinait. Pour être heureux en ce monde il faudrait être insensible et idiot.

C'est alors que j'ai eu l'idée de me déguiser en « bon docteur », ce qui était d'autant plus facile que Christian ne me connaissait pas. Tous les jours il traversait le pont de la Concorde vers les deux heures pour se rendre au Sénat. Alors, je me suis posté sur sa route avec ma grande lévite noire, mes lunettes, ma canne d'ivoire, ma perruque à rouleaux naïfs, et je me suis mis à marcher à côté de lui en l'observant avec insistance. Ensuite je l'ai suivi en emboîtant le pas, puis je me suis mis à remonter à sa hauteur, observant toujours. Comme je l'espérais bien, ce singulier manège a fini par l'énerver, et tout à coup, il s'est arrêté net et m'a dit :

— Enfin, monsieur, que me voulez-vous?

— Marchez un peu devant moi.

— Ah çà, ! êtes-vous fou? Si je n'avais pas des égards pour vos cheveux blancs...

— Monsieur, ce que j'en fais est dans votre intérêt, et, je vous prie, à nouveau, de bien vouloir faire encore devant moi quelques pas.

J'avais l'air si bonhomme, si honnêtement convaincu, que Christian s'exécuta en maugréant :

— Il y a des vieillards qui ont de bien singulières manies !

Mais moi je m'écriai :

— Voilà ! c'est tout à fait ça ! Maintenant j'en suis sûr !

— Mais sapristi, de quoi êtes-vous sûr? s'exclama mon sénateur très ennuyé.

— Monsieur, dis-je en saluant, je suis le docteur Duchesne, dont vous avez *sans doute* entendu parler, et j'ai consacré toute une vie déjà longue à l'étude de l'ataxie locomotrice. Eh bien, j'ai le regret de vous annoncer que votre démarche présente tous les symptômes

de ce mal redoutable. Vous commencez à stepper.

— Hein ? fit le sénateur en pâlissant.

— Parfaitement, monsieur. Cette maladie se caractérise spécialement par l'abolition progressive de la coordination des mouvements volontaires, et des troubles dans la mobilité des membres postérieurs. Je viens de consciencieusement vous observer ; votre jambe gauche reste sensiblement en arrière. C'est la première phase ; ensuite vous arriverez aux mêmes troubles dans les membres supérieurs ! puis à la paralysie faciale, la paralysie de la langue, la paralysie des nerfs de l'œil entraînant le strabisme, l'amblyopie, l'amaurose...

— Assez ! Assez ! Vous me terrifiez ! Et d'où provient cette terrible maladie ?

— Oh, tout simplement d'une atrophie des faisceaux postérieurs de la moelle épinière. Quel âge avez-vous ?

— Quarante-trois ans.

— Eh bien, monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous connaître, mais voulez-vous me

permettre de vous donner un conseil ? A votre âge, vous pouvez guérir ; mais il faut, pour le moment, ménager votre moelle, renoncer aux plaisirs de l'amour, et vivre dans une continence absolue.

— Absolue !... Quoi, pas même un pauvre petit sacrifice par... quinzaine !

— Si vous voulez, monsieur, libre à vous de stepper, mais chaque fois vous plantez un clou de votre cercueil. J'ai dit. Sur ce, je vous salue.

Et le vieux docteur, que j'étais, s'éloigna majestueusement, non sans avoir tiré un beau coup de chapeau au pauvre sénateur qui partit très inquiet, et — puissance de l'imagination — en tirant la jambe d'une manière lamentable. Au fait, j'avais peut-être deviné juste, sans le savoir.

Et, dimanche dernier, mon bon Toto, Germaine est venue dans ma garçonnière, gaie, en train, légère comme l'oiseau, amoureuse comme elle ne l'avait jamais été, et, en dartant, elle m'a dit mystérieusement :

— Tu vas être content ! J'ai *enfin obtenu* de Christian qu'il renonce à son samedi !

... Et maintenant, je réfléchis que j'ai peut-être eu tort de sacrifier cet hygiénique repos du septième jour. Si j'allais stepper, moi aussi ! Toto, quand tu viendras à Paris, tu regarderas bien, n'est-ce pas, si je ne traîne pas un peu la jambe ?

Ton vieux,

TUTUR.

LA BOULE DE NEIGE

— Monsieur Richard, pouvez-vous m'accorder une minute pendant le *Rêve de Lancelot*.

— Madame Manchaballe, j'aurais pourtant bien voulu lorgner Lancelot-enfant, personnifié par mademoiselle Robin, avec cette tunique bleue brodée d'or qui colle sur les hanches du jeune éphèbe.

— Eh bien, vous regarderez d'un œil, et vous « écouterez » de l'autre. Ce que j'ai à vous raconter est très important.

— Je vous écoute, ma digne amie, mais je ne quitte pas mon *sujet*.

— Vous ne voudriez pas avoir pour dix francs une paire de bottines qui en vaut cinquante ?

— Hein ! Comment, madame Manchaballe, vous vendez maintenant des bottes ! Au milieu de vos curiosités ! Je vous avouerai qu'il me serait pénible d'acheter des bottines... d'occasion, n'eussent-elles été portées qu'une seule fois. Qu'est-ce que vous voulez... on a ses petits préjugés.

— Ah ! c'est bien ça ; toujours parler sans savoir, mon pauvre monsieur Richard. Il ne s'agit pas du tout de bottines d'occasion, mais toutes neuves ; et puis, ce n'est pas moi qui les vends. Je ne suis qu'une intermédiaire. D'ailleurs si vous entrez dans ma combinette vous en vendrez aussi ; tout le monde en vendra.

— Alors, vous voulez me transformer en cordonnier ? De grâce expliquez-vous, vénérable amie, car vos discours sont aussi nébuleux que le livret de ce soir.

— Eh bien, voilà. Ma fille Judith a acheté chez ce cordonnier une paire de bottines adorablement confectionnées moyennant la somme

dérisoire de dix francs, mais elle a reçu trois bons à placer. C'est un de ceux-là que je vous propose. Si vous le prenez, vous aurez droit également à une admirable paire de bottines au même prix, mais vous aurez également trois bons à écouler et ainsi de suite. C'est ce qu'on appelle la boule de neige. Cela se fait pour les chapeaux, pour les jupons, pour les robes. Comprenez-vous ? C'est la fureur du jour.

— Je comprends très bien. Je payerai mes bottines bon marché, c'est vrai, mais je serai obligé de devenir commissionnaire en marchandise, commis-voyageur en bottes, simple placier chargé d'écouler des produits, et j'irai taper mes amis pour leur passer des bons de bottines comme on passe des coupons de concerts ou des billets de loterie. Délicieux ! Et eux, à leur tour, seront obligés de s'atteler à la même besogne ingrate, et tout cela pour arriver à payer leurs chaussures un peu moins cher... eh bien, ça ne me *botte* pas du tout.

— Ça ne m'étonne pas, vous n'avez pas du tout l'instinct du commerce.

— Tandis que vous l'avez, vous, madame Manchaballe; c'est-à-dire que, poussé à ce point-là, c'est presque du génie.

— Vous me flattez, monsieur Richard, mais je reconnais que ce n'est pas moi qui ai eu cette idée mirifique de boule de neige, idée qui est en train de révolutionner Paris ; et cependant, j'aurais dû y songer devant la montagne de la *Maladetta*, que j'ai contemplée si souvent, avec Rebecca dessus en salade-mixte.

— En stalagmite, si vous permettez.

— Comme vous voudrez, mais laissez-moi vous expliquer le projet qui a germé dans mon cœur de mère, à propos de cette boule de neige ; ce n'est pas tout à fait celui des bottes, et cependant cela en découle. C'est moins... et c'est plus.

— Ah, voici mademoiselle Robin qui exécute l'escrime de l'épée, avec Mante et Ixart. Pour la tête, parez ! Bon ! Coup de hanche. Coup de banderole, et Bing, sur le bouclier bleu d'azur.

— Voyons monsieur Richard, m'écoutez-vous, ou ne m'écoutez-vous pas ? Vous vous croyez au cercle de l'escrime ?

— Oh ! pas du tout, je vous suis très bien. Vous avez repris sur une autre forme le projet du bottier. On pourra acheter chez vous, dans votre magasin de la rue de Provence, des petits Saxe, des cartels Louis XV, et des vieilles bassinoires, le tout à bon compte avec des bons qu'on se repassera. Est-ce ça ?

— Eh bien, pas du tout, mon pauvre monsieur, pas du tout.

— Alors, zut, je donne ma langue au chat, et vous conseille de ne pas me faire languir, car à la fin du ballet, je file, j'ai mes raisons.

— On les connaît vos raisons ; eh bien, le système de la boule de neige, j'aurais envie de l'appliquer à la troisième de mes filles.

— A Caroline ?

— Parfaitement. Judith et Rebecca, voyez-vous, je n'ai pas, Dieu merci, à m'en occuper ; elles marchent toutes seules ; elles appartiennent à un théâtre subventionné, elles font partie, en qualité de sujets, de notre Académie nationale de la musique et de la danse ; ce sont presque des fonctionnaires.

— Madame Manchaballe, leur fonction est de charmer, et elles s'en acquittent à la satisfaction générale. Regardez-les toutes deux, on lucioles, avec leur robe de tulle électrique et leur étoile lumineuse dans les cheveux. Sont-elles assez gentilles !

— Avec cela riches, bien installées, des bijoux, des protecteurs calés, sérieux. Bref, elles sont ma joie, mon orgueil, et mon soutien. Quand les affaires vont mal, c'est encore chez elles que je trouve le plus facilement le bon dîner dont j'ai envie et la rotonde un peu défraîchie qui me manque pour les grands froids. Avec deux filles comme ça, monsieur, si je n'avais pas la fierté de mon négoce et le goût délicat des choses artistiques, je pourrais me retirer du commerce ; mais avec Caroline, c'est une autre affaire.

— C'est pourtant la plus jeune et la plus jolie du lot.

— Oui, mais, que voulez-vous, pas de suite dans les idées, pas de régularité dans l'irrégularité. Elle a fait un peu de tout, elle a été au

Conservatoire, où elle a raté son concours après une fugue stupide à Houlgate, vous vous souvenez? elle a été aux Variétés, dont elle a été renvoyée parce qu'elle avait mordu la langue de monsieur Baron ; elle a été au café-concert, mais un soir elle a enlevé le pompier de service qui a eu huit jours de clou pour n'être rentré que le lendemain matin, à la caserne de la rue Blanche, — et dans quel état, seigneur! Il a fallu l'exempter de service pendant huit jours. Depuis, elle a joué des tranches de vie un peu partout, au Grand-Guignol, à la Bodinière, aux Tréteaux de Tabarin, suivant son caprice. Et savez-vous où ça l'a menée? A habiter un appartement meublé rue de la Trémouille, où elle doit deux termes au tapissier.

— C'est aussi triste qu'injuste. Ah, la vie!... Mais avec tout cela, je ne vois pas poindre la boule de neige.

— A combien estimez-vous les faveurs de ma fille ?

— Quelle drôle de question ? Vous m'embarrassez beaucoup, ma chère amie... Ça n'a pas

de prix. Elle est très jolie, potelée comme une petite caille, c'est vraiment un morceau de roi.

— Ne faites pas le discret avec moi. Je sais parfaitement que vous lui donniez dix louis, ce qui, par parenthèse, n'était guère.

— On fait ce qu'on peut, madame Manchabale, les mines d'or sont si bas...

— Enfin soit, je ne chipote pas sur ce prix de rabais. Admettons dix louis comme cachet. Eh bien, à l'avenir, nous réduisons, je suppose, ce cachet à vingt-cinq francs.

— Sapristi, c'est donné. Il y aura foule.

— Attendez. On n'aura la permission d'entrer dans le temple de la rue de la Trémouille qu'après avoir placé trois autres cachets toujours à vingt-cinq francs, et ceux-ci ne seront, à leur tour valables, qu'après en avoir amené neuf autres, et ainsi de suite. Comprenez-vous tout ce que ma combinaison a de philanthropique et d'égalitaire au point de vue social ? De cette manière, une jolie fille n'est plus seulement l'apanage de quelque vieux monsieur. Elle est à la portée des plus petites bourses,

car vraiment, il faudrait ne pas avoir vingt-cinq francs dans sa poche pour ne pas profiter d'une occasion aussi exceptionnelle. Calculez ce que cette proposition croissante de cachets pourrait rapporter seulement dans une semaine. C'est vertigineux. C'est-à-dire qu'on pourrait immédiatement payer le tapissier, se mettre dans ses meubles, qui sait, avoir peut-être une petite urbaine, au mois ; et tout cela, avec ma boule de neige ! Il me semble que dans les cercles, ma combinaison serait appelée à beau-coup de succès, qu'en pensez-vous ?

— Mon Dieu, évidemment, vingt-cinq francs n'est pas cher ; mais comme pour les bottes, ce sera bien ennuyeux et bien délicat de placer des billets. Sur ce, madame Manchaballe, voici le petit Lancelot qui s'enfonce dans le lac. Vous permettrez que je repasse la Tugela.

— Quelle Tugela ?

— Eh bien, je file... à l'anglaise.

AMOURS D'AUTOMNE

En passant l'autre soir, vers cinq heures, dans la rue du Cirque, j'aperçus de la lumière à l'étage de Laure Dorsay, une excellente et ancienne camarade, et il me vint l'idée de lui dire un petit bonjour. Je la trouvai toute en larmes, tisonnant machinalement son feu, dans un salon où dansaient de grandes ombres, car elle n'avait même pas songé à faire apporter de la lumière.

— Eh bien, ma chère Laure, dis-je en lui embrassant la main et en m'asseyant à côté d'elle, nous avons donc des papillons noirs? Qu'y a-t-il donc?

Elle me regarda avec mélancolie, et je lus dans ses yeux découragés, comme un immense désarroi.

— Il y a que je suis à un tournant un peu dur de la vie.

— Voulez-vous me conter vos peines? Je vous connais depuis si longtemps!... Vous n'avez pas affaire à un indifférent!

— Eh bien, voici : vous savez qu'une de mes premières liaisons — je n'avais pas dix-sept ans — fut avec le marquis de Champerel. C'était un grand vieillard, à barbe blanche, au nez busqué, une tête un peu à la Henri IV, et d'une élégance raffinée. Il m'adorait, et moi je me laissais faire, ignorant absolument qu'il pût y avoir quelque chose de meilleur que cette affection un peu sénile; il s'occupait de mes intérêts, de mes toilettes, de ma maison, de ma santé, d'ailleurs peu exigeant et pour cause, sous le rapport des manifestations amoureuses.

» Cela dura deux ans et je lui restai absolument fidèle; lorsqu'un beau jour que je

souffrais un peu du pied, par suite de brodequins de chasse auxquels je n'étais pas accoutumée, il voulut absolument me conduire lui-même, rue du Havre, chez un pédicure dont il vantait l'adresse et l'incomparable légèreté de mains. J'étais restée très enfant pour bien des petites choses, et quand je vis la trousse de l'opérateur avec tous ses instruments contondants, à reflets d'acier, je me mis à trembler un peu. Alors je n'oublierai jamais le ton du pédicure, lorsqu'il me dit en souriant sous sa grosse moustache :

» — Allons, mademoiselle, un peu de courage. Montrez *au papa* que vous êtes brave.

» Au papa ! Je devins très rouge, tandis que le pauvre marquis embarrassé s'absorbait dans la lecture d'un journal. Tant que dura l'opération, je ruminai des projets de révolte, me trouvant ridicule, me disant que je perdais ma jeunesse, ma belle jeunesse dans les bras de ce vieillard que l'on prenait pour mon père.

» Le soir même, avec une inconsciente

cruauté, je signifiais son congé à Champerol, malgré ses supplications et ses larmes qui eussent attendri toute autre que la gosseline que j'étais. Il se jeta à mes pieds, m'offrant sa fortune, son nom, acceptant même de fermer les yeux pour le cas où j'en aimerais un autre ; il fut lamentable, presque grotesque, et mon horreur s'augmenta de sa platitude. Ma porte lui resta inexorablement fermée.

» Et, de ce jour, je fus prise d'une fringale de jeunesse, de bons baisers bien frais donnés par des lèvres vermeilles estompées d'une ombre imperceptible de moustache ; j'aimais les yeux rieurs et brillants, les cheveux plantés drus sur le front uni, les teints rosés et les mines fleuries. Je demandai à mes amants peu d'argent mais beaucoup d'amour. La pension allouée par la famille était souvent fort modeste, mais ma situation indépendante me permettait ces caprices désintéressés. Ce fut une vie un peu folle, délicieuse d'imprévu, de gaieté, fleurant bon le printemps et le lilas, comme un roman de Mürger. Je couchai dans des

chambrettes de sous-lieutenants, dans des mansardes d'étudiants au Quartier latin, tendues de papiers pauvres, chez des artistes inconnus, où l'on manquait parfois de feu, et je me donnais la rare joie de me figurer que j'étais tombée dans la misère. Je faisais des escapades à Versailles, à Saint-Germain, dans des hôtels meublés de petites garnisons, où il fallait me cacher, par peur du colonel. Un de mes meilleurs souvenirs est celui d'un certain jour où un petit lieutenant de dragons m'avait télégraphié qu'il était consigné à Saint-Cloud pour je ne sais quelle raison politique, après la mort du président Carnot. Il ne pouvait ni prendre le train, ni sortir à cheval. Alors je vins le chercher dans mon coupé dont j'avais relevé les volets de bois, et je l'emportai ici, bien caché comme une proie jusqu'au lendemain matin. Ah ! comme tout cela est loin, et comme c'était bon !...

» Vous qui m'avez connue vers cette époque, mon cher ami, vous pouvez me rendre la justice que vous ne m'avez jamais vu accueillir

les avances d'un vieux, si riche qu'il fût. J'ai pu être légère, inconsidérée, coquette, mais personne ne peut se vanter de m'avoir achetée ; j'ai toujours été sincère dans mes toquades, dans mes emballements, et, par le temps qui court, cette absence de vénalité peut être une excuse.

» Cependant, les années étaient venues, et mes idées se modifiaient. Les bals, les soupers, les veilles dans les cabarets de nuit, les excursions dans les bastringues et les bottes à musique m'amusaient moins. J'appréciai davantage mon intérieur, le plaisir d'une bonne soirée à la Dickens passée au coin du feu, en compagnie d'un gentil garçon qui me plaisait, car mon culte pour la jeunesse était le seul qui avait survécu, intact ; au contraire, il n'avait fait que grandir. L'an dernier, au concours hippique, je fis la connaissance du petit Raoul de Biraguc, attaché au ministère des Affaires étrangères.

» Il était blond, tout rose, fringant comme un jeune coq et chic depuis la pointe des bottines jusqu'aux crocs de la moustache en chat ;

j'en devins éperdument éprise et renonçai à tout ce qui n'était pas lui. Il avait vingt-quatre ans, mais il en paraissait dix-neuf à peine, et si joli! D'ailleurs pauvre à ne pas pouvoir m'offrir un dîner à la taverne. Il trouvait chez moi bon souper, bon gîte et le reste; je m'ingéniai à le former, à le rendre bien Parisien, car élevé en pleine Vendée, son éducation avait été passablement négligée. Je lui appris à bien porter l'habit, à nouer avec art les belles cravates écharpe que je lui achetai, sur les boulevards, chez les chemisiers en renom. Ses chapeaux étaient affreux et toujours à rebrousse-poil. Je lui donnai une petite caisse avec tout l'attirail de brosses, de bichons, et je lui montrai comment, avec un coup de fer bien appliqué, on pouvait obtenir l'impeccabilité des huit reflets.

» Mais ce fut surtout sa santé que je surveillai. Je l'empêchai de boire tous ces alcools qui détruisent les estomacs de tant de jeunes gens; je le détournai de farineux si nuisibles à l'esthétique du torse; je lui enseignai les vertus

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

réparatrices du bifteck bossu, et des œufs, aliment complet. Enfin, je lui appris à se tenir dans un salon, à causer avec légèreté, en effleurant le sujet sans lourdeur, et surtout à savoir écouter, ce qu'il ignorait absolument. Cela m'amusait de le voir, grâce à moi, se former, se développer en puissance intellectuelle et en force physique, car j'étais la première à m'opposer à certains excès qu'il eût voulu risquer dans sa fougue irréfléchie; je le repoussai doucement et je lui mettais la main sur les yeux, en lui disant avec câlinerie : « — Assez, chéri, pour ce soir! Maintenant, il faut faire un bon dodo. » Et je le berçais dans mes bras jusqu'à ce qu'il s'endormît d'un sommeil paisible, régulier, comme un petit ange.

» Dernièrement, il souffrait d'une grosse dent de sagesse qui voulait absolument pousser, bien qu'il n'y eût plus pour elle la place nécessaire. De là, des tortures intolérables et des rages nocturnes qui m'affolaient. Hier, je le décidai à grand peine à venir avec moi chez

Stephenson, le célèbre dentiste américain. Il s'assit, un peu pâle, dans le grand fauteuil des supplices, tandis que je m'installais à côté de lui, en lui serrant la main.

» Stephenson, après avoir attentivement regardé avec sa petite glace, donna enfin son diagnostic. Il était de toute nécessité d'arracher la dent de sagesse, et comme Raoul, à cette fâcheuse nouvelle se troublait un peu, le dentiste ajouta :

» — Allons, courage, jeune homme, quand ça ne serait que pour faire plaisir à *la maman*.

» La maman ! Quinze ans après, Stephenson refaisait contre moi la phrase atroce qui m'avait décidée, jadis, à congédier le marquis de Champerel. Et tandis que Raoul devenait pourpre, j'eus, dans un éclair, la vision de la situation très nette. Il fallait, coûte que coûte, arracher de mon cœur cet amour maternel et automnal, si je ne voulais pas, à mon tour, continuer à être grotesque. Et ce soir, j'y suis fermement résolue, quand Raoul viendra me voir, comme toujours, après son ministère, il

trouvera ma porte fermée, irrévocablement, et à tout jamais fermée. Pauvre petit, il va souffrir un peu ; mais, moi, je vais pleurer beaucoup.

Et tandis que Laure me faisait cette confession d'une femme fin-de-siècle, je songeai à cette terrible légende de Gavarni :

« Mademoiselle, quand j'étais vert, je ne détestais pas les pommes mûres ; maintenant que je suis mûr, je ne déteste pas les pommes vertes. »

Et je sentis mon impuisance absolue à la consoler.

LA PHOTOGRAPHIE

— Madame, dit Francine en entrant dans le boudoir tout fanfreluché de Bobette Mirpoix, c'est le comte de Fortanant.

Bobette esquissa une petite moue, et de ses lèvres plus rouges que nature, mettant en valeur l'émail éblouissant des dents, on entendit sortir le mot : « Encore ! » ce mot qu'elle bramait si bien dans ses nuits d'amour, alors qu'elle était *lassata sed non satiata*, et qu'elle réclamait impérieusement des suppléments de délectation charnelle ; mais, cette fois, le cri : « Encore ! » n'avait pas la même expression, ce

qui prouve bien que les mêmes mots peuvent signifier des choses très différentes. Dans l' « encore » ainsi proféré, il y avait une sorte de rage et d'exaspération.

Le comte en effet l'ennuyait, sans qu'elle pût absolument expliquer pourquoi, mais cet ennui était mortel. Son parler était lent et monotone, ses pensées étaient d'une prétentieuse correction ; tout, jusqu'à son érudition, pour Bobette, était lettre morte, et lui portait sur les nerfs. Surtout il avait la manie de citer Musset empruntant au poète des « Nuits » de longues déclarations harmonieuses et académiques, pendant lesquelles Bobette — beaucoup plus o hé ! o hé ! — rongeait son frein.

— Pourquoi la concierge l'a-t-il laissé monter ? s'écria Bobette avec humeur. Je suis dans un hôtel, et je suis plus mal défendue que si j'habitais une maison de rapport à sept étages.

— Madame, dit Francine, la concierge dit qu'il vient tant de monde ici, qu'il lui est impossible de s'y reconnaître au milieu de toutes ces consignes diverses. Et puis, elle n'a

pas la mémoire des figures, cettefemme, et le comte de Fortanant ressemble à tout le monde. Ah! s'il avait une loupe, un œil de verre, des poils sur le nez, enfin ce qu'on appelle sur les permis de chasse un signe distinctif!

Bobette réfléchit, très découragée; décidément Fortanant au repos n'avait rien de particulier; ni gras ni maigre, ni grand ni petit, ni élégant ni négligé; un juste milieu sombre et sobre, et la figure, avec une moustache châtain et des cheveux coupés court, n'avait absolument rien qui attirât l'attention. Une fois, déjà, la concierge prévenue avait voulu faire du zèle, et au lieu de Fortanant, elle avait renvoyé le capitaine Chabert, un cuirassier, coureur en diable, vigoureux et très entraîné dont Bobette raffolait, d'autant plus qu'il était très riche, ce qui ne gâte rien. Ce jour-là, notre amie avait perdu non seulement la forte somme, mais une heure agréable, deux choses qu'il ne faut pas dédaigner dans cette vallée de larmes qu'on appelle la vie.

— Allons, dit-elle avec résignation, il n'y a

plus à reculer. Quand le vin est tiré il faut le boire. Fais entrer.

La camériste s'éclipsa, et quelques secondes après, elle soulevait la portière, et le comte de Fortanant faisait son entrée solennelle. Il avança vers Bobette, lui baisa respectueusement la main, comme il eût fait pour une duchesse, et correctement ganté, s'assit dans un fauteuil, avec son chapeau dans les jambes. Précisément tous ces égards agaçaient Bobette qui eut cent fois mieux aimé être embrassée à la bonne franquette, comme faisait Chabert, alors qu'il disait, en enflant sa voix :

— Toutou, approchez ici ! Mettez vos deux bras au *retour* du cou et bisez votre maître tout de suite, sans ça vous n'aurez pas de su-sucre.

A la bonne heure ! Celui-là savait se présenter chez une femme. Cependant, Fortanant avait commencé avec gravité :

— Chère amie, comment vous sentez-vous ce matin ? La migraine dont vous m'aviez parlé est-elle dissipée ? Vous savez que votre santé m'est plus chère que tout au monde. Avez-

vous essayé de cette eau hongroise dont je vous avais vanté les effets rafraîchissants.

— Vous en avez de bonnes, si vous croyez qu'une femme comme moi a le temps de se purger !

— Il faut prendre le temps, si l'on ne veut pas qu'il vous prenne, et vous me permettrez de vous envoyer six bouteilles que j'irai vous chercher moi-même à la grande pharmacie centrale. Ah ! voyez-vous, si vous tombiez malade, je ne sais ce que je deviendrais, car vous êtes devenue la grande, profonde et sérieuse affection de ma vie.

J'ai dit à mon cœur, à mon faible cœur
Ne peux-tu donc pas garder ta maîtresse,
Et ne vois-tu pas que, changer sans cesse
C'est perdre, en chemin, le temps du bonheur...

Bobette comprit que Musset allait sévir à nouveau, et, prise d'un légitime effroi, elle crut devoir émettre comme dérivatif quelques doutes sur l'amour exclusif que le comte prétendait ressentir à son égard.

— Voyons, mon cher ami, vous êtes un

galant homme dont j'apprécie fort la conversation... étincelante et... rigouillarde, mais vous n'avez vraiment pas la bobine d'un amoureux.

Bobine ! Rigouillarde ! N'était-il pas dommage d'entendre de tels mots dans cette jolie bouche, comme ces crapauds qu'une méchante fée obligeait une princesse à expectorer à la place de perles. Il fallait réagir avec la langue des dieux, et Fortunat continua avec l'air inspiré, en mettant un genou en terre, et la main sur son cœur, dans une pose romantique :

Et si je vous disais pourtant que je vous aime !
Qui sait, blonde aux yeux noirs, ce que vous en diriez ?

Dans le texte, il y avait « brune aux yeux bleus » mais l'emploi de l'Auréoline dont abusait Bobette exigeait cette variante. Elle riposta très ennuyée :

— Non, non, je sais bien que vous ne m'aimez pas.

— Mais pourquoi, ma chère amie, pourquoi ? Qu'avez-vous à me reprocher ?

Au fait, c'est vrai, que pouvait-elle lui reprocher ? Il était fastidieux, mais cela ne pouvait guère s'avouer. En dehors de cela, c'était l'amoureux le plus respectueux, le plus discret, le mieux élevé qu'on pût rêver. Bobette réfléchit un moment, puis, tout à coup, sa physionomie s'éclaira. Elle avait une idée.

— Oui, continua-t-elle, la meilleure preuve que vous ne m'aimez pas c'est que... vous ne m'avez jamais offert votre photographie.

— Mais... vous ne m'aviez pas autorisé... je n'aurais pas osé moi-même proposer...

— Oui, oui, je sais, vous la donneriez bien à une femme de votre monde, mais, à moi, cela vous semblerait compromettant, n'est-ce pas? Vous seriez désespéré qu'elle fût aperçue, encadrée à la place d'honneur dans mon boudoir ?

— Moi ? mais je serais transporté, ravi ! Le temps de rentrer chez moi et je vous envoie mon portrait.

Bobette s'était faite très chatte. Elle s'approcha du comte, s'assit câlinement sur ses genoux et lui dit avec sa plus douce voix :

— Oh que je serais heureuse et fière d'avoir toujours vos traits chéris sous les yeux, de vous contempler, tel que vous êtes là, devant moi, et ne parlant pas, votre cher visage éclairé par ce beau silence qui vous va si bien ! Mais, au moins, est-elle bien ressemblante, cette photographie ? Vous reconnaît-on ? Je ne voudrais pas d'une petite carte-visite, en pied.

— Non, non, c'est un grand portrait album, avec la tête seulement, c'est frappant. Vous verrez.

— Eh bien, sauvez-vous et envoyez immédiatement. J'attends.

Le comte de Fortanant, très attendri, embrassa plus chaleureusement que jamais la petite main aux ongles roses qu'on lui tendait ; il s'empressa de rentrer chez lui, choisit son plus beau portrait, puis, pour bien prouver qu'il ne craignait pas de se compromettre, il écrivit au dos :

« A l'âme de ma vie !

» COMTE DE FORTANANT. »

Il fleola la carte avec une belle faveur rose, et moins d'un quart d'heure après, son valet de chambre remettait l'objet à mademoiselle Mirpoix.

— Enfin, je suis sauvée! s'écria Babette.

Elle siffla dans le tuyau acoustique pour appeler la concierge, et dès que celle-ci fut montée, elle lui dit :

— Tenez, regardez bien ce portrait, et jamais, vous entendez, jamais ne laissez monter chez moi le monsieur qu'il représente. Pour plus de sûreté, emportez la photographie, je vous en fais cadeau.

La concierge lut la suscription :

« A l'âme de ma vie! »

et elle ajouta :

— C'est toujours flatteur. Le monsieur est distingué. Je vais le faire encadrer. Ça ornera ma loge.

LA RÉSISTANCE

Les femmes ne devraient pas lire les journaux, surtout aux bains de mer, où l'air vif, les claques des lames sur les reins, les émotions du baccara... et bien d'autres choses encore, exacerbent leur nervosité. Ainsi Ninette, ma douce Ninette, était dans une période de combativité extraordinaire. Chaque jour, en lisant dans son lit — je pourrais dire dans notre lit — les journaux du matin, elle sautait tout de suite au passage relatif au fort Chabrol, et alors elle s'agitait, avec des soubresauts de corps sous la couverture:

— Bravo ! Ils ne se sont pas encore rendus. C'est superbe ! Vive Guérin !

— Voyons, Ninette, du calme. Tu vas renverser mon chocolat.

— Votre chocolat est bien peu de chose, mon pauvre ami, auprès d'une question sociale. Du calme ! Mais vous ne comprenez donc pas tout ce qu'il y a de beau dans l'acte de résister. Jusqu'ici, voyez-vous, je n'avais pas assez résisté.

— Je m'en félicite.

— Oui, oui, riez, mais ça n'empêche pas que si nos ancêtres avaient montré une semblable énergie, sous la Terreur, au lieu de se laisser égorger comme des moutons...

Les ancêtres de Ninette !!!... Je ne voulus pas discuter, quoique plutôt surpris, mais ma blonde compagne continua, très excitée :

— Oui, maintenant, je le jure, à partir d'aujourd'hui, dès qu'une exigence ne me semblera pas raisonnable, je préférerais plutôt mourir que de me rendre.

Elle était vraiment très jolie, ainsi, avec ses bras nus qui émergeaient de la chemisette de

linon garnie de rubans roses, et sa chevelure, qu'elle agitait d'un air de révolte sur l'oreiller, comme une rivière d'or. Aussi je l'enlaçai tendrement et je lui dis :

— Et si je te demandais de te rendre tout de suite ?

— Ce n'est pas ce que j'appelle une exigence déraisonnable !...

... Et, ce matin-là, le fort Chabrol ne résista pas plus avant. Quant à moi, je ne sais pas si c'était un effet de la chaleur intense, mais je me levai avec encore moins d'énergie que d'habitude. Je me sentais les jambes molles et le cœur prêt aux plus lâches concessions, pourvu que cela me permît de bouger le moins possible. Ninette, au contraire, s'était levée, fraîche comme une rose, très en train, et plus piaffante que jamais. Oh, supériorité féminine !

En nous rendant sur la plage, et en passant devant l'agence de location, elle tomba en arrêt devant une affiche jaune où l'on annonçait la vente de la « Pomponnette », une très jolie villa aperçue, toute nichée dans le feuillage,

sur l'avenue de la mer, avec une porte normande, garnie d'un auvent de chaume, et des géraniums rosés à tous les balcons en bois ouvragé. Mise à prix : vingt mille francs.

— Vingt mille francs ! mais c'est pour rien ! s'écria Ninette. Nous louons notre villa Gardénia quinze cents francs par mois, ce qui représente un capital de quarante mille francs. Ce serait donc une véritable économie.

— Mais, hasardai-je timidement, ce n'est qu'une mise à prix, faite pour allécher l'acheteur. Cela montera plus haut que vingt mille.

— Il y a de la marge jusqu'à quarante mille.

— Et puis il faut compter les frais, l'enregistrement, les réparations, les assurances, l'entretien du jardin, l'ameublement...

— Enfin, je veux assister à la vente.

Elle se pencha sur l'affiche et lut :

VENTE PAR ADJUDICATION

en la mairie de la commune de Chic-sur-Mer, à une heure, par le ministère de maître Floubert, notaire à Damfreville, à ce commis près le Tribunal.

— Ça va très bien ! Nous déjeunerons une demi-heure plus tôt, et nous irons à la mairie.

Déranger ses heures des repas, sortir par cette température accablante, à une heure de l'après-midi, tout cela n'était plus drôle ; mais je me sentais incapable de lutter. Que ceux qui n'ont jamais aimé, au mois d'août (au mois d'août, ni lait, ni femme, ni choux), me jettent la première pierre.

Bref, nous déjeunâmes en hâte, nous avalons notre café en nous brûlant et, à une heure trente, nous arrivons, Ninette et moi, devant la mairie où nous trouvons porte close, maître Floubert (de Damfreville) n'était pas encore arrivé.

Sur la place, dénuée d'arbres, la chaleur, reflétée par la façade aveuglante du bâtiment communal, exposé en plein midi, était torride, et il était littéralement impossible de se tenir là. A droite de la mairie, il y avait l'école et, à gauche, le bureau de poste, avec un banc noir pour le service des petits télégraphistes.

— Prenons le banc, me dit Ninette, et portons-le de l'autre côté de la place.

Bonne idée. J'enlevais le banc, très lourd ma foi, et nous nous installâmes, tous les deux, bien assis, dans un peu d'ombre. De cette manière, la situation était supportable et l'on pouvait attendre patiemment maître Flaubert. Mais c'était trop beau pour durer. Au bout de quelques minutes, un petit télégraphiste apparut timide, avec son képi et sa vareuse bleue, il regarda l'endroit où jadis se dressait le banc de l'administration, puis il traversa la place et vint vers nous:

— Monsieur, madame, ce banc est à nous ; c'est pour que nous puissions nous asseoir entre deux courses...

La demande de l'enfant était juste, et j'allais céder, mais Ninette répondit :

— Tu nous ennuies, jeune gosse. On te le rendra, ton banc. Nous attendons le notaire de Damfreville.

— Mais, madame, c'est notre banc...

— Zut !

Le petit télégraphiste s'en alla tout penaud, et je le vis entrer dans le bureau de poste où,

sans doute, il allait raconter sa mésaventure. Cette fois, ce fut le facteur qui arriva, délégué vers nous. Il nous connaissait ; c'est lui qui nous apportait nos journaux et nos lettres. En partant on lui donnait dix francs. C'était presque un ami, et j'espérai que lui saurait attendrir le cœur de ma compagne. Il se campa devant nous, très ennuyé de la commission :

— Excusez, monsieur, ils veulent leur banc. Vous comprenez, monsieur, madame, moi je m'en fiche... mais ils m'ont donné l'ordre... alors, si c'était un effet de votre bonté de rendre le banc.

— Facteur, vous nous embêtez, est-ce clair ?

— Cependant, madame, mettez-vous à ma place...

— Je ne bougerai pas.

— Oh, après tout, moi je m'en fiche.

Et le facteur reprit le chemin du bureau, avec un geste de philosophie insouciante.

— Hein, me dit Ninette, triomphante, si tout le monde faisait comme Jules Guérin et moi, on n'oserait plus nous molester. La résistance, il n'y a que cela !

— Si tu veux, dis-je avec résignation; mais je prévoyais bien que ce n'était pas fini. En effet, au bout de quelques minutes, je vis apparaître à son tour un vieux monsieur, à l'air rogue, avec une culotte de velours, des lunettes et des manches en lustrine sur une redingote élimée, ornée des palmes académiques. Le directeur du bureau, sans doute.

Il traversa la place à grands pas, et nous aboiela avec une voix de clairon:

— Cette plaisanterie a assez duré. Le banc fait partie du matériel de l'ad-mi-nis-tra-tion. Voulez-vous le rendre, oui ou non?

— Non! répondit Ninette de plus en plus excitée. (Ah, ce sacré fort Chabrol!)

— Une fois, deux fois, trois fois?

— Un million de fois si vous voulez. Je suis ici très bien, j'attends maître Floubert et je ne m'en irai que par la force des baïonnettes.

— Eh bien, mâdame, je sais ce qu'il me reste à faire.

Ninette répondit quelque chose d'énergique qui rappelait: « La garde meurt et ne se rend

pas » ou plus bref, et le vieux bolchevik s'en alla furibond. Cette fois, je vis apparaître par la porte les deux gendarmes de Chile-sur-Mer. Ils bouchèrent sur tous, et je sentis vaguement que la situation se gâtait.

— Voilà les gendarmes ! dis-je très ennuyé, d'autant plus qu'un rassemblement d'une vingtaine de personnes avait fini par se former autour du banc.

— Qu'ils y viennent ! répondit Ninette, mais qu'ils y viennent donc !

Ils vinrent à pas comptés ! Le plus ancien me fit le salut militaire :

— Pardon, bourgeois. Je sais bien que vous n'avez pas l'intention de voler ce banc. Que si vous vouliez le voler, vous vous y prendriez autrement, pour sûr (il se mit à rire, trouvant la plaisanterie très fine, et moi je m'empressai de faire chorus, pour mettre du liant dans les rapports), mais le banc doit être devant le bureau ; c'est la consigne. Veuillez obtempérer.

Je me hâtai d'obtempérer, mais Ninette se ramponna au siège, de toute la force de ses

mains crispées, en criant : « Vive Guérin ! Vive l'armée ! »

Les deux gendarmes prirent le banc, chacun par un bout, et le portèrent, avec son précieux chargement, de l'autre côté de la place, où ils le replacèrent, devant le bureau de poste, — en plein soleil, à la grande joie de la galerie. Ma compagne lutta quelque temps, mais à la fin, comme elle rôtissait et abîmait son teint, elle céda. Elle me rejoignit, l'air inspiré, en me disant : J'ai fait mon « petit Chabrol » voilà comment tous les Français, et toutes les Françaises devraient se conduire !

Puis elle rentra, oubliant le notaire, la vente et le reste.

Quant à moi, j'y ai gagné de ne pas acheter la « Pompomette ». C'est toujours ça.

LA MI-CARÊME DE TUTUR

LETTRE DE TUTUR A TOTO

Console-toi, mon bon Toto, d'avoir été obligé de te rendre en Normandie pour chauffer l'élection de Beautiran ; en remplissant, avec stoïcisme, ton devoir d'électeur et de citoyen, tu éprouvais un vague regret à l'idée de passer, à Marneville — une localité très peu o hé, o hé ! — les saturnales de la Mi-Carême. Je t'envoie le récit des joies que j'ai éprouvées, comme un baume sur ta blessure de fêtard exilé.

La journée, n'en parlons pas. Un déjeuner, en compagnie de quelques demoiselles appartenant à la race dangereuse de la *grus-vorax*,

dans un restaurant du boulevard, des crêpes lourdes et des plaisanteries plus lourdes encore; à travers les serpentins qui donnaient aux arbres échevelés des airs d'inspiration à la Clovis Hugues, la vision d'un cortège mesquin et mal réglé, où personne ne restait ni aligné, ni à sa place, et où la reine était cachée sous une espèce de guérite orientale; avant le dîner, avoir avalé comme apéritif quelques poignées de confetti malpropres lancés en pleine bouche par des enfants en bas âge — cet âge où l'on est sans pitié, comme le gendarme; dîné au cercle à côté de quelques généraux de haute marque et enfin, à minuit, après quelques louis perdus au baccara, le cap sur l'Académie nationale de musique. Oui, Toto.

On n'y jouait ni *OEdipe* avec Mounet-Sully, ni le *Malade Imaginaire* avec Cadet, ni *Lancelot* avec Delna, *horresco referens*; mais on y donnait un bal, paré, masqué, travesti, et bien d'autres choses encore, à l'occasion de la Mi-Carême et de la fête des blanchisseuses,

fête éminemment nationale dans un pays où il y a tant de linge sale à laver. (Je te cède la phrase ; tu pourras la placer pour l'élection de Beautiran.) J'avais d'ailleurs une idée. Elle n'était pas neuve, mais elle était géniale tout de même. Étant donné que les femmes mariées et les petites bourgeoises romanesques ne viennent plus chercher au bal le frisson d'une émotion inconnue, je lâchai les dominos de la galanterie vénale, évoluant dans les couloirs, avec leur capuchon fanfreluché, leurs dentelles Chantilly aux âcres senteurs de Chypre, et je descendais bravement dans la grande arène du bal, un peu — très petit peu — comme la garde impériale chantée par Victor Hugo :

La Garde impériale entra dans la fournaise.

Donc, j'entrerais dans la fournaise, et là, au milieu des Clodoches, des Chicards, des conscrits, des nourrices et des soldats boers, je tâcherais de trouver une petite blanchisseuse bien simple, bien naïve, tout ce qui reste de Jenny l'Ouvrière, contente de peu (veine !) et

de la grisette chantée par Murger. J'avais lu, en effet, que le cortège de la Reine des reines ferait son entrée vers les une heure du matin, et tu sais, Toto, pas *du chiqué*, le vrai cortège, avec un vrai personnel de la vraie cour. Déjà, je rêvais d'une belle fille aux robustes mamelles, rappelant la République des *Iambes* de Barbier, aux bras rendus marmoréens par l'habitude du battoir, à la croupe callipygesque, propice à l'écrabouillement des noisettes, une blanchisseuse qui, grâce à Tutur, aurait enfin connu les splendeurs électriques des cabinets particuliers, les ivresses du champagne, les délectations du foie gras Lucullus, les émotions du verrou bien tiré, et qui sait, peut-être plus tard — bien plus tard — les fiertés du petit mobilier en pitchpin, et la suspension de salle à manger en simili-bronze. Il pouvait y avoir là une émotion nouvelle...

Je descendis le large escalier, je donnai un coup d'œil aux loges enguirlandées et fleuries, où brillait, très entourée, dans la loge du cercle, la belle Dortzal du Vaudeville, tout en

blanc ; un peu plus loin miss Ducroquet, agitant sa crinière brune, et la catapulteuse Otero pêchaient à la ligne, sept fois par nuit, comme le juste ; mais que m'importait ces merveilleuses prêtresses d'un culte élégant que j'étais décidé à déserter ! Tout à coup, une brillante fanfare se fit entendre, et je vis entrer une musique de mirlitons précédée par un grand gaillard coiffé d'un shako décalitre, surmonté d'un immense plumet et domptant un cheval de carton, qui envoyait de droite et de gauche des ruades joyeuses.

— Ah mon Dieu ! s'écria une voix terrifiée par cette équitation fantaisiste.

Le cri sortait d'un domino de satin noir qui s'effondra sur une banquette.

Je m'approchai, compatissant, avec une bouche mellifiue, ce qui me va très bien.

— Qu'avez-vous, madame ?

— Monsieur... c'est ce soldat qui me fait peur. La queue de son cheval m'a presque effleuré le visage. Je crains tellement la foule. Je suis seule ici...

La voix était douce, et sous les plis du domino très simple, la femme paraissait fort... confortable. Je m'assis à côté d'elle sur la banquette.

— Me permettez-vous, madame, de vous offrir, pendant le défilé du cortège, mon vigoureux appui ?

— Mais oui, monsieur... d'autant plus que vous avez une bonne figure... vous ressemblez à Raymond dans la *Maison Cornélie*, vous savez Raymond, du Palais-Royal, quand il pleure dans le placard.

On ne m'avait pas encore dit que je ressemblais à ce Raymond et je n'étais pas autrement flatté d'avoir sa tête... surtout lorsqu'il pleurait dans le placard ; mais c'était si inattendu, que la femme qui émettait ce jugement esthétique ne me sembla pas banale, et méritait, par conséquent, qu'on s'occupât d'elle. Et, tandis que la Reine défilait, suivie de son cortège et précédée de son écuyer calvacadour, je pris la main de mon inconnue, une main un peu large et, à travers le chevreau mat, je sentis un anneau.

— Mais, oui, me dit-elle, je suis mariée. Mon mari est entrepositaire des tabacs. Il a été obligé de partir pour Dunkerque et, ma foi, j'ai voulu profiter de son absence pour connaître enfin le bal de l'Opéra. C'est la première fois que j'y viens... alors, je me sens un peu dépaysée, vous comprenez...

Tiens ! Tiens ! Mais ça devenait très intéressant. Une bourgeoise, une vraie bourgeoise mariée, au bal de l'Opéra. La femme d'un entrepositaire des tabacs, parti pour Dunkerque, cela valait bien

> Les petites blanchisseuses,
> Qui viennent chaque lundi,
> Aux pratiques paresseuses
> Porter le linge, à midi.

célébrées par Monselet. Je devins donc très empressé, offrant mon bras pour un tour du foyer, et ravi d'apprendre que ma compagne commençait seulement à s'amuser avec quelqu'un « bien gentil, bien doux, qui ne la bousculait pas, et qui ressemblait à Raymond qu'elle avait toujours trouvé fort bien ».

— Nous avons assez vu le bal, lui dis-je après quelques pérégrinations pendant lesquelles j'eus sérieusement à défendre ses derrières (n'oublie pas le pluriel, Toto !) contre les entreprises de petits jeunes gens allumés. Voulez-vous que nous allions souper ?

— Bah ! répondit-elle avec un sourire qui me montra des dents superbes. Quand on fait une folie, il faut la faire complète. Allons souper !

Cette phrase était tout à fait de bon augure, et, moins d'un quart d'heure après, nous étions installés dans un cabinet particulier, en face d'une douzaine d'huîtres, et d'une bouteille à casque d'or baignant dans un seau glacé. Ma compagne avait enlevé son domino. Vraiment pas mal du tout, un petit air honnête et avenant qui me ravissait. Et elle mangeait, elle mangeait, en me racontant son histoire par bribes : un mari vieux, fatigué et toujours pris par ses affaires ; une sœur mariée en province avec deux petites filles élevées au Sacré-Cœur, fillettes auxquelles elle servait de

correspondante les jours de sortie. Après les cailles en caisse, le champagne commençait à produire son effet, et elle riait aux anges, en perdant la notion exacte des choses, y compris celle de ses devoirs. Je crus le moment venu de témoigner ma flamme par gestes audacieux et caressants, mais je me heurtai à une résistance têtue, obstinée, farouche.

— Mais, finis-je pas insinuer, énervé, vous m'aviez dit : « Quand on fait une folie, il faut la faire complète ! »

— Oui, mais pas ici ; pour rien au monde dans ce restaurant, avec ce maître d'hôtel ironique... Tenez, j'aime encore mieux chez moi. J'ai la clef, la bonne est couchée. Vous partirez de bonne heure.

Ce programme m'allait absolument. Je réglai l'addition, je poussai ma compagne un peu titubante dans une voiture de cercle, et nous voilà partis à l'adresse qu'elle m'indiquait, boulevard Montparnasse, au diable. Nous arrivons devant une maison de modeste apparence, mais très propre ; nous grimpons

au troisième étage, et là, ma compagne rencontrant une lampe qui brûlait dans l'antichambre, me fait pénétrer dans un salon bourgeois, avec des petits ronds de tapisserie, des housses au crochet, et le portrait en pied de l'entrepositaire des tabacs, une bonne bobine de mari.

On me laisse un instant seul, et l'on revient consterné.

— Ah, mon ami, figurez-vous que, dans mon trouble, j'ai complètement oublié que c'était congé et que mes deux petites nièces étaient en vacance. Elles sont couchées dans mon lit. Pourvu qu'elles ne nous aient pas entendu, Seigneur ! Il faut que vous vous en alliez bien vite !

Ah, Toto, je faisais une tête ! Il était quatre heures du matin. Me vois-tu, là-bas, boulevard Montparnasse, avec cette perspective de ressortir, de parlementer avec un concierge inconnu, et de partir sans avoir obtenu la moindre privauté.

Et tandis que je faisais ces réflexions mauves

— oh combien ! — la femme de l'entrepositaire de tabacs me regardait et s'écriait avec une conviction triomphante :

— Ah, tenez, c'est comme ça que vous ressemblez à Raymond, c'est frappant, tout à fait Raymond pleurant dans son placard.

Je me suis enfui, exaspéré. Quelle sale Mi-Carême !

TUTUR.

LE POTAGE FŒDORA

A Pschut-les-Bains, dans le jardin du Casino, deux messieurs mûrs causent sur un banc. Au loin, la musique du kiosque fait entendre quelques mesures du *Beau Danube bleu*.

— Eh bien, cher ami, vous qui venez aux eaux de Pschut-les-Bains, donnez-moi un conseil. Quel docteur dois-je consulter ?

— Oh ! sans contredit le docteur russe Paneslave. Et d'abord, qu'est-ce que vous avez ?

— Moi, je n'ai rien.

— Eh bien, prenez Paneslave. Il est merveilleux. C'est tout à fait votre affaire.

— Attendez donc, moi je n'ai rien, mais c'est Juliette, ma femme, qui est stérile.

— Ah ! par exemple, vous avez de la veine, les enfants, c'est la spécialité du docteur russe.

— Pas possible !

— Si, si, et je puis vous en parler d'autant plus à coup sûr que j'ai fait l'expérience moi-même, dans mon propre intérieur.

— Mais vous n'avez pas d'enfant !

— Précisément. C'est une preuve de plus. Écoutez plutôt mon histoire.

— Je vous écoute, mon ami, mais, à vrai dire, vous m'étonnez.

— Eh bien, vous savez, ma femme, ma Lucie, était absolument comme votre Juliette et cela la désespérait. Quelques bonnes âmes, lui avaient bien parlé de Saint-Kerpiniou en Bretagne, mais, moi, je suis un esprit fort, dans le train, en un mot je suis un *moderne*, et je n'accepte pas toutes les superstitions d'un autre âge. Si Kerpiniou a fait jadis quelques cures heureuses, c'est que son église était desservie par un bon sacristain, mais du jour où le sacris-

tain est devenu vieux — vous m'entendez bien — les miracles n'ont plus marché. Donc, je ne croyais pas à Kerpilliou. Foin de Kerpinlou ! C'est alors qu'on m'a parlé du docteur Panoslave, à Pschut-les-Bains. Lui, il n'opère pas par des prières, ni par des heures de méditation dans son cabinet. Il a beau être vieux, moi je me mêle toujours des heures de méditation chez un docteur.

— Comme vous avez raison, mon ami, comme vous avez raison ! Déjà un tas de malins m'avaient proposé d'examiner Juliette en particulier. J'ai toujours voulu assister à l'examen... et je ne suis pas devenu père.

— Je vous en félicite, mais avec mon docteur russe vous n'avez pas toutes ces inquiétudes. Il n'agit qu'à distance et par un potage.

— Par un simple potage !

— Oui, le potage Fœdora. C'est un composé de purée de gibier, de coulis de viande, de menthe, avec des petits croûtons, le tout relevé par un verre d'eau de la source nord.

— Ça doit être bon.

— C'est délicieux, du moins je le suppose, car je n'en ai jamais mangé. La fatalité !

— Mais qui doit en manger, la femme ou le mari ?

— Ça dépend des cas. Tantôt c'est la femme, tantôt c'est le mari. D'après l'avis du docteur, c'était moi qui devais m'exécuter, comme étant la *dominante* dans le ménage. Êtes-vous la dominante ?

— Moi... oh ! non, je serais plutôt le dominé.

— Je m'en doutais. D'ailleurs, les époux peuvent en manger tous les deux et même inviter du monde à dîner. Cela n'a aucun inconvénient. Cela aide à la repopulation de la France, voilà tout. Comme chantait mademoiselle Bonnaire :

J'vous connais pas, mais ça ne fait rien,
J'suis content' d'faire vot' connaissance,
Pour vous apprendre qu'à not' moulin
On sait qu'il faut repeupler la France.

— C'est très joli, mais ne chantez pas si haut

vous nous faites remarquer par les baigneurs. Donc, vous avez mangé du potage Fœdora ?

— Vous allez voir. J'avais rapporté la recette à ma femme Lucie, qui, je dois le dire, avait montré la plus grande incrédulité. Elle m'avait regardé, en haussant les épaules, avec un air de pitié profonde, et m'avait lancé ironiquement : « Alors, comme ça, mon pauvre ami, tu crois qu'avec un simple potage Fœdora, tu vas être à la hauteur des circonstances ! Ah ! laisse-moi rire, non laisse-moi rire ! » Et elle avait ri beaucoup, ce qui m'avait vexé.

— Pardon... j'avais compris que vous étiez la dominante ?...

— Certainement, je suis la dominante ! Et la meilleure preuve, c'est que j'ai été à la cuisine, et que j'ai commandé à Victoire, la cuisinière, le potage Fœdora. Victoire est une belle fille que mon domestique Jean courtise d'une manière assidue. Au moment où j'entrai, il était en train de l'embrasser dans le cou, mais j'ai fait celui qui ne voyait rien, ne voulant pas renvoyer ma cuisinière pendant que j'étais aux

eaux, ce qui m'eût obligé à aller manger à l'hôtel. Des mœurs tant qu'on voudra, mais l'économie avant tout.

— Vous avez bien raison.

— Donc, je me mets à expliquer à Victoire le fameux potage, avec les proportions de purée de gibier, de coulis de viande, de menthe, sans oublier le verre d'eau de la source nord. Victoire était troublée — sans doute le baiser de Jean dans le cou — mais, malgré cela, elle a très bien compris mes instructions et m'a dit : « Vous verrez, monsieur, vous verrez, cela fera un potage délicieux.

» Le soir, à sept heures, nous nous mettons à table, et Jean nous sert le potage Fœdora qui embaumait. Je commençais à tremper ma cuiller, et je me sentais déjà l'eau à la bouche — avez-vous remarqué comme les papilles de la langue s'humectent quand nous sentons quelque chose qui nous plaît ? — lorsque tout à coup Jean m'annonce que le général Rubas du Rempart, de passage à Pschut-les-Bains, demande à me serrer la main. Quel honneur ! Je me rue

au salon, je reçois le général de mon mieux, lui fournissant tous les détails possibles sur les ressources de la localité; bref, nous causons tant et tant que j'oublie complètement le potage Fœdora; Lucie voyant que je ne reviens pas prend le parti de dîner sans moi, et fait emporter mon assiette de soupe toute pleine. Quand cette assiette arrive à la cuisine, Victoire dit, d'un ton de reproche:

» — Tiens, monsieur a dédaigné mon potage Fœdora! Ce n'est pas gentil.

» — Pas du tout, répond Jean, mais il a été obligé d'aller recevoir une visite.

» — Un si bon potage, quel dommage qu'il soit perdu! continue Victoire.

» — Il ne sera pas perdu pour tout le monde, riposte Jean.

» Et le voilà qui avale mon assiette de soupe Fœdora sans en laisser une cuillerée. Eh bien, mon ami, savez-vous ce qui est arrivé? Je suis sûr que vous ne vous en doutez pas! Neuf mois après, jour pour jour, Victoire est accouchée d'un gros garçon, et il a fallu la marier avec

Jean pour légitimer le petit. Nierez-vous encore la compétence du docteur russe, et la puissance de son potage ? Alors, j'ai dit à Lucie : « Hein, pourtant, si c'était moi qui avais avalé le potage Fœdora, c'est moi qui aujourd'hui serais père, et Victoire serait encore une honnête fille.

— Pourquoi n'avez-vous pas, depuis, eu recours de nouveau à ce remède magique ?

— Pourquoi ?... Parce que Lucie n'a pas confiance, tandis que Victoire, elle, avait confiance. Toutes les fois que j'ai reparlé à ma femme de commander le potage, elle a pouffé de rire, tant et tant que je n'ose plus me risquer ; mais vous, avec votre épouse, ça ira tout seul.

— Hé ! hé... je vais vous dire... je crois que Juliette n'aura pas confiance non plus. Enfin... je pourrai toujours essayer.

— Essayez et expliquez-lui que ça a réussi avec Jean et Victoire.

— Vous ne savez pas à quoi je pense, cher ami ? Ça ne vous fâchera pas ?

— Dites toujours.

— Eh bien, je songe que votre potage Fœdora c'est un peu comme le saint Kerpiniou.

— Allons donc ! et pourquoi ça ?

— Il produit son effet, mais à une condition, c'est... d'être avalé par un bon sacristain.

MADAME LE COMMISSAIRE.

LETTRE DE TOTO A TUTUR.

Mon bon Tutur,

Tu te figures que *Madame le Commissaire*, telle qu'on nous l'a montrée aux Variétés, est une simple fiction sortie des cerveaux de MM. Chivot et Bocage. Erreur, cher ami. Moi, je l'ai connue, cette maîtresse femme, et, sans elle, vois-tu, Tutur, je serais peut-être à gémir sur la paille humide des cachots. Ce que c'est que de nous !

Si tu veux, à cause de la discrétion du gentleman, je l'appellerai Angélina, quoique... Enfin, va pour Angélina. Donc, j'avais connu Angélina le soir de la mi-carême

au bal de l'Opéra. Elle s'était trouvée, je ne sais trop comment, poussée par un remous de la foule dans la loge du cercle; mais, au lieu d'y pénétrer effarée et craintive, elle avait fait une entrée triomphale, très crâne, quelque chose comme Louis XIV se présentant, tout botté, au Parlement, avec le fouet à la main. Tu ne connais peut-être pas cet incident de la vie de Louis XIV; mais je t'assure que c'est historique. Bref, on eût dit qu'Angélina était annoncée dans un salon. Tout emmitouflée de dentelles noires, la poitrine en parade, la croupe opulente, la tête haute surmontée de deux petites cornes de jais, — le cimier de famille, peut-être — elle s'était arrêtée près de la porte, debout, les bras croisés, sa silhouette se profilant sur le rideau de velours rouge. Cette bravoure — et puis aussi la croupe opulente — m'avaient tout à fait conquis. Immédiatement, je pris l'inconnue sous ma protection et, sans souci des réclamations des camarades, je l'entraînai dans un petit coin, où je me mis à la confesser, après l'avoir préalable-

ment assise sur mes genoux. Je ne crois pas que cette posture soit admise par le rite romain. mais elle est joliment commode pour la confession.

Et alors, tandis que les cuivres ronflaient, tandis que les serpentins et les confetti pleuvaient des loges supérieures, aux acclamations du peuple réputé le plus spirituel de l'univers (oh ! ma mère !) j'appris qu'Angélina était venue au bal avec son mari, Edmond, riche commerçant de la rue du Sentier, et qu'on avait fait une partie carrée avec le ménage Larsonnier (commission, exportation). Mathilde Larsonnier était, paraît-il, une petite blonde assez gentille; mais son mari était assommant. Aussi Angélina s'était échappée de la loge conjugale et s'était risquée dans les couloirs, après avoir laissé les Larsonnier enserrés dans une ronde de pompiers en délire. Elle me racontait tout cela gentiment, en passant ses deux bras autour de mon cou, ce qui nous prouvait qu'il y avait évidemment entre nous une de ces affinités mystérieuses

qui bravent les préjugés de la morale bourgeoise, et elle me chuchotait des phrases dans l'oreille sans souci de petits frisotons qui me causaient des chatouillements fort agréables.

Tout à coup, elle se lève, et me dit :

— Maintenant, adieu. Il faut que je rejoigne bien vite Edmond. Il est très jaloux.

Je regardai les petites cornes de jais, qui se balançaient joyeusement, et je répondis :

— Soit ; mais je ne vous laisserai partir que quand vous m'aurez donné les moyens de vous revoir.

Et je la retins à pleine mains par la croupe opulente. Aux innocents les mains pleines ! Ah ! Tutur, une fermeté !

Angélina vit bien que je ne la lâcherais pas : quand je tiens, je tiens bien. Et pourtant, elle objecta :

— Mais c'est impossible: je ne puis vous recevoir rue du Sentier.

— Alors, venez chez moi.

— Vous êtes fou !

— Eh bien, déjeunons ensemble un de ces

matins, au café de la Guerre, dans un petit cabinet. Personne ne nous verra. Nous causerons les coudes sur la table, honnêtement, comme deux bons amis.

Et je mimais une pose rassurante. Angélina hésita un moment, pour la forme, je crois, car c'était une femme très décidée, puis elle me dit :

— Oui, à la rigueur, ça pourrait se faire... un vendredi, car, ce jour-là, Edmond, retenu par ses affaires ne mange jamais à la maison.

— Vendredi, le jour de Vénus ! Ça me va très bien, d'autant plus que vendredi... c'est demain.

— Seulement, je mets une condition à ce déjeuner.

— J'y souscris d'avance.

— J'ai des principes; nous sommes en carême : je tiens absolument à faire maigre.

— Entendu. Je vous attendrai demain rue Boudreau à midi, et nous entrerons ensemble au restaurant.

Et, tâtant à nouveau la croupe potelée, j'ajoutai ce vers, très spirituel.

Si maigre est le menu, la femme sera grasse.

Nous nous séparâmes sur cette note lyrique, et moi, ravi de cette aventure avec une femme mariée, je rentrai sagement me coucher, très dédaigneux pour ces camarades peu délicats qui continuaient à lutiner des filles de joie et des courtisanes de toute petite marque.

Le lendemain, je trouvai Angélina en fiacre, et, sous le voile à pois un peu épais, j'aperçus des yeux veloutés superbes, un teint mat, une bouche pourpre, avec un soupçon de petites moustaches: bref, la brune savoureuse dans tout son épanouissement. Avec cela, divinement mise: costume ivoire et moire, chemisette de mousseline de soie noire, ceinture ivoire, boléro très court et, sur les épaules, un collet en velours carmélite garni de martre zibeline. On s'habille bien, rue du Sentier!

Ah! j'avais eu la main heureuse, et, en contemplant ma conquête, je me disais déjà:

— Oh ! non. Je ne resterai pas honnêtement les coudes sur la table, oh ! non !

Elle, cependant, me souriait comme à un vieil ami — sans doute l'affinité mystérieuse dont je te parlais car, enfin, l'on ne connait pas un monsieur parce qu'on a passé dix minutes sur ses genoux dans un bal — et elle me disait, avec sa voix chaude, caressante comme un chant d'oiseau :

— Hein ? je suis exacte. Edmond est parti il y a une demi-heure.

— Vous êtes adorable ! Mais ne restons pas dans la rue ; allons vite déjeuner. J'ai retenu ce matin un cabinet.

— Je vous suis, me répondit-elle avec une simplicité touchante.

Elle saute hors de la voiture et monte lestement l'escalier du café de la Guerre. Moi, je la regardais d'un œil attendri, tout en aspirant avec délices les parfums qu'elle laissait derrière elle, comme un sillage d'odeur, le long de l'escalier. Arrivé sur le palier, je rencontre le maître d'hôtel aux favoris mousseux et je lui crie :

— Cabinet 6 !

— Bien, monsieur, me dit ce stipendié stupide, sans me faire, d'ailleurs, la moindre observation.

Il ouvre la porte du cabinet toute grande, et, au lieu de trouver le salon vide, comme j'étais en droit de m'y attendre, j'aperçois près du canapé un monsieur très gros, causant de très près — si l'on peut appeler cela causer — aux genoux d'une blondinette très rouge.

J'allais demander, furieux, pourquoi l'on s'était permis de donner à un autre le cabinet que j'avais retenu, lorsque Angélina me dit très vite à l'oreille :

— C'est mon mari, avec Mathide Larsonnier.

— Diable ! sauvons nous !

— Pas du tout : il nous a vus. Laissez-moi faire.

Et, avec le même pas assuré qu'elle avait, la veille, en entrant dans la loge du cercle, elle fit irruption dans le cabinet et, se campant devant les coupables :

— Décidément, s'écria-t-elle d'une voix ton-

nante, mes renseignements étaient exacts. Vous me trompez avec madame! Monsieur le commissaire, ajouta-t-elle en se tournant vers moi avec un aplomb superbe, faites votre devoir.

— Vous êtes le commissaire? me dit le gros Edmond, très effaré.

— Secrétaire, secrétaire du commissaire seulement; mais il est très suffisant pour établir un constat. Écrivez, monsieur, écrivez tout ce que vous avez vu!

Que te dirai-je, Tutur? Trop heureux d'en être quitte à si bon compte, j'ai pris un air solennel, j'ai boutonné ma redingote et j'ai écrit sur mon calepin tout ce que me dictait cette extraordinaire Angélina. Puis, quand j'eus fini d'écrire ce conte de La Fontaine, elle eut le toupet d'ajouter:

— Maintenant, laissons les coupables à leur honte et à leurs remords, et venez immédiatement faire votre rapport à monsieur le commissaire.

Nous avons refermé la porte avec fracas, sans avoir égard aux supplications d'Edmond

et aux larmes de la pauvre Mathilde, puis, sûrs de l'impunité cette fois, nous avons été tranquillement déjeuner un peu plus loin, à la Maison d'Or.

Comme l'a si bien dit dernièrement un grand ministre, « le bruit ne fait pas de bien, et le bien ne fait pas de bruit ».

Nous n'avons pas fait de bruit... mais ç'a été rudement bon tout de même.

Voilà, mon bon Tutur, comment les mérites de madame le commissaire ont été connus et appréciés de

Ton vieux

TOTO.

APRÈS LE BAL

C'était au dernier bal de l'Opéra; et, comme il arrive souvent pendant la première demi-heure, Langeac ne s'amusait que médiocrement. Après avoir parcouru deux fois les couloirs, encombrés d'habits noirs et de masques inquiétants — oh! l'heureux temps où ces derniers ne pouvaient pénétrer au foyer qu'après trois heures du matin! — il avait fini par se camper debout, devant la loge du cercle, les deux mains dans ses poches, car rien n'est malheureux comme un homme en frac et privé de la canne qui lui assure une contenance.

Là, il attendait les événements, dominant la foule du haut de la marche, hélé, de temps à autre, par un camarade qui lui criait : « Tu n'as pas l'air de t'amuser! » Vérité incontestable, mais dont la contestation était d'une haute inutilité. Au fait, pourquoi était-il là? Que de vides dans la bande si complète et si joyeuse, d'il y a quelques années. Au milieu du brouhaha de l'orchestre qui grondait à l'avant-foyer, des cris de femmes chatouillées ou serrées de trop près, il se rappelait mélancoliquement les vers de Tutur à Toto :

Que t'importent les camarades?
Paul est toujours entre deux vins;
Gustave est dans les ambassades,
Pierre est chef de gare à Provins.

Et Lorimont, vice-consul dans un petit poste des côtes d'Afrique, et écrivant que, pour avoir un matelas, il était obligé d'acheter un troupeau de moutons, de le faire tondre et d'apprendre aux indigènes à carder la laine. Et Bressac végétant dans une garnison de province, perdant

et regagnant ses galons de marchi, sans pouvoir avancer, laissant traîner son sabre pour faire un peu de bruit sur le mail où l'herbe pousse, et tout dragon qu'il est, se sentant les yeux mouillés quand un orgue vient à lui jouer quelque vieil air d'opérette qui lui rappelle Paris.

Et les morts, les mariés, les disparus, ceux qui sont tombés dans la lutte pour la vie de marcheur. Ah! la triste évocation d'ombres; une revue à la Raffet! Et, pour remplacer les chers absents, compagnons de jeunesse et de folies, des pompiers de banlieue, des Boers en grand chapeau — déjà! — des conscrits, des nourrices, faces banales, soucieuses, aux tons éraillés, avec des nez indécents collés au visage par un enduit pâteux qui colle sur les joues.

Et, presque pas de femmes dans ce tohu-bohu. J'entends de vraies femmes, les vieilles abusant du domino pour dissimuler leurs visages ridés et leurs croupes ultra-opulentes. Langeac avait en effet horreur de la grosse dame, et jamais, même quand il avait l'âge de Chérubin, il

ne se fût écrié à la vue de la plantureuse comtesse :

Qu'elle est belle, mais qu'elle est imposante!

Il restait donc, impassible et froid, devant les matrones outrageusement décolletées, devant les bergères mûres tendant leur corbeille en demandant cent sous pour aller boire, et tout en tortillant sa moustache et en passant sa main sur sa belle barbe flavescente, il caressait vaguement le projet d'aller bourgeoisement se coucher, sans souper, sans femme, sans rien du tout, comme un curé, reculant cependant encore devant le retour solitaire, dans le fiacre humide, lorsqu'une femme vint se camper devant lui.

Celle-là franchement élégante avec son costume en pékin mauve et blanc, à rayures prises en biais, avec panneaux dentelés. Le corsage drapé et bordé de dentelle dessinait une taille exquise de rondeur, avec une poitrine altière en parade, gonflant l'étoffe souple sous le fichu de mousseline de soie garni de volants. Sous

le domino de soie mauve, les deux yeux de cagoule brillaient inquisiteurs, brillant d'éclat avec les diamants des oreilles, au milieu des ondulations de cheveux d'un merveilleux blond fin, aux reflets d'or bruni. Et, moulée dans le fourreau, après la taille mince, les hanches s'accusaient immédiatement, charnues, potelées sans exagération. Une vraie femme, celle-là, et assurément un morceau de roi.

La conversation fut légère, enjouée, suffisamment libidineuse. Il est évident que la dame faisait des frais, et avait beaucoup vu d'ailleurs, pleine d'indulgence pour les privautés permises par le lieu, elle ne se refusait pas aux explorations que Langeac risquait sur sa personne, tout en l'attirant tendrement vers lui.

— Bah, pensa-t-il, c'est encore ce que j'ai vu de mieux ce soir, risquons-nous.

Et, immédiatement il risqua son invitation à souper, en cabinet, dans le cabaret de nuit qu'elle voudrait bien désigner.

Mais l'inconnue de se récrier :

— Non, non, je ne puis ainsi me compro-

mettre dans un lieu public, sous les regards des maîtres d'hôtel, avec les inévitables rencontres dans l'escalier où l'on est toujours reconnue malgré son domino. C'est moi qui suis venue à vous, et c'est moi qui vous invite à souper chez moi. Je vous enlève. Ça vous va-t-il?

— Ma foi, madame, pour la nouveauté du fait, ça me va. Et regardez ma confiance : je ne demande même pas où vous m'emmenez.

Une ouvreuse apporta le manteau en velours Liberty, avec incrustations de broderie sur transparent blanc avec col Médicis, en renard, et parure étole en renards argentés, tout cela d'une grande richesse. On monta dans un coupé qui attendait au coin de la rue Auber et l'on partit au grand trop dans la direction des Champs-Élysées.

— A la bonne heure, pensa Langeac. Quartier riche, l'aventure s'annonce bien. Cela m'eût ennuyé d'aller souper faubourg Poissonnière.

On dépassa l'Arc de Triomphe, on tourna dans l'avenue Victor-Hugo et le coupé s'arrêta

devant un coquet hôtel de la rue de la Faisanderie. Au coup de sonnette, une femme de chambre accourut et précéda les deux arrivants en élevant une lampe pour les guider. Gentille la femme de chambre, mais pourquoi ce sourire ironique et gouailleur en regardant Langeac?

Le temps d'allumer les bougies des deux candélabres, de ranimer le feu, de dresser une petite table avec deux couverts, un formidable pâté de gibier, une salade à la russe, et deux bouteilles à bouchon doré, dans leur seau, et la camériste disparaît, toujours avec son sourire ironique.

— Cela vous semble drôle de vous trouver ici. Mais j'ai tant entendu parler de vous... Je voulais vous connaître.

L'inconnue enleva son capuchon et son loup. Diable! Un peu mûre, les yeux un peu cernés, mais rieurs, brillants et pleins de promesses. Et puis, il faut faire la part de la fatigue du bal. Et d'ailleurs, les cheveux ne sont-ils pas merveilleux? Et la taille de fausse maigre, et ces hanches rondes! On pouvait, certes, tomber plus mal.

Langeac grignote quelques bouchées, avale quelques coupes de Moët, reçoit un baiser goulu en pleines lèvres, et se sent tout à coup entraîner avec violence vers la chambre à coucher voisine. Grand lit de milieu, tout drapé en peluche, où deux oreillers juxtaposés ont déjà l'air de causer tendrement ensemble. Allons, l'heure du sacrifice est arrivé. Il faudra montrer qu'on est à la hauteur d'un choix si flatteur.

— Vous permettez, dit-elle en dégrafant son corsage.

— Comment donc, j'allais vous le demander.

Et alors, sans aucune vergogne, comme une femme habituée à des aventures semblables, l'inconnue enlève son corsage qui laisse voir la poitrine maigre trouée de salières, et retire de l'entre-bâillement du corsage deux petits ballons ouatés qu'elle dépose sur la toilette duchesse. Ensuite elle fait glisser à terre son jupon fanfreluché, et décroche deux fausses hanches de tulle caoutchouté qu'elle pose à côté des petits ballons.

— Sapristi de sapristi murmure Langeac

en regardant ce torse de chat maigre où les côtes s'accusent sous la chemise transparente.

Et ce n'est pas fini. Voilà madame qui enlève les beaux cheveux aux ondulations rutilantes, et la perruque ôtée on aperçoit des cheveux noirs, pauvres, rares, collés par la sueur sur les tempes.

Horrible! Langeac resta pétrifié. Ah çà, tout était donc faux! tout était postiche!

Alors il est pris d'une inspiration subite. Il saute sur son pardessus, et saisit son chapeau.

— Où allez-vous!

— Vous permettez. Le temps d'enlever ma barbe... mon râtelier et mon œil de verre et je reviens.

Et il s'enfuit, terrifié, écœuré, avec ce petit frisson que l'on ressent dans la nuque lorsqu'on a conscience d'avoir échappé à un formidable danger.

CHANGEMENT D'IDÉE

MONSIEUR

MADAME

UN DOMESTIQUE

Au château des Haudriettes, près Compiègne. Chambre à coucher très élégante. Dans un lit à colonnade Henri III apparaît une tête brune et embroussaillée, et une moustache hérissée sur un oreiller impeccable. On voit que la nuit a été calme et pure.

MONSIEUR, *ouvrant un œil.* — Sapristi ! que j'ai bien dormi ! La chasse d'hier avait été

dure ! Quel jour sommes-nous donc ?... Dimanche ?... *(Tout joyeux.)* Dimanche ! C'est le jour du grand prix d'octobre ! Je vais à Paris-les-Bains ! *Alleluia ! (Il sonne.)*

LE DOMESTIQUE, *entrant.*—Monsieur a sonné?

MONSIEUR. — Oui. Quel temps fait-il, ce matin ?

LE DOMESTIQUE. — Un temps abominable, monsieur. C'est à peine si l'on peut distinguer la futaie, tant la pluie est épaisse.

MONSIEUR. — Ma foi, tant pis. Apportez-moi mon eau chaude bien vite et puis dites à Gustave d'atteler, pour le train de dix heures vingt-cinq, le petit coupé. *(Avec allégresse.)* Je pars seul !

LE DOMESTIQUE. — Bien, monsieur.

MONSIEUR. — Apportez-moi mon complet beige neuf, vous savez, celui qui a les côtes transversales ; et puis, dans la valise, mettez-moi une chemise à plastron brodé, ma tenue de soirée n° 1, mes escarpins vernis, une cravate blanche... et une chemise de soie pompadour à petit bouquet.

LE DOMESTIQUE. — Bien, monsieur.

MONSIEUR, *s'étirant sur le lit.* — Eh bien, c'est égal, le besoin d'aller à Paris se faisait rudement sentir. Jamais je ne me suis trouvé aussi vaillant, et je crois que Blanche Bigoudi ne s'embêtera pas ce soir... ni moi non plus. Tout est convenu. Je lui ai télégraphié qu'après les courses j'irais la prendre rue de la Trémouille et qu'on irait dîner à la Maison d'Or. Et allez donc ! En route pour Cythère ! *(Il allume une cigarette et replie son bras gauche sous sa tête.)* Évidemment, j'aime beaucoup ma femme. Suzanne est certainement une excellente femme que j'estime... que je respecte... D'abord, c'est la mère de mon petit Bertrand... et je reconnais que quand elle veut être aimable, elle en vaut bien une autre. Mais voici bientôt deux mois que je n'ai pas quitté les Haudriettes, — deux mois ! — et comme chantait si bien le baryton Ismaël :

Et, franchement, on ne peut pas toujours
Manger du pâté d'anguille.

Ah ! le pâté d'anguille, j'en ai soupé ;

d'autant plus qu'à la campagne, on n'a pas d'autres distractions ; alors, pendant le mois d'août, j'ai certainement forcé un peu la dose. Puis, la satiété est venue, la fâcheuse satiété, les ouvertures ont commencé. J'ai beaucoup chassé, beaucoup mangé, beaucoup bu, et, le soir, je me suis couché à dix heures, seul. *(Souriant.)* Cette Blanche Bigoudi, en voilà une mâtine ! Elle est d'une perversité diabolique, cette petite femme-là. Je ne sais pas où elle va chercher toutes ses idées !... Et jolie !... Ah ! il est grandement temps d'aller à Paris. *(Il se prépare à se lever. On frappe : Toc ! toc !)* Entrez !

MADAME, *cheveux blonds épars, tout crespelés, couvrant les épaules comme d'un manteau rutilant. Robe de chambre en crépon bleu turquoise, garnie de Bruges, et serrée à la taille par une ceinture de satin.* — Je ne vous dérange pas ?

MONSIEUR. — Non... c'est-à-dire si. J'allais me lever. Vous savez que je pars à dix heures vingt-cinq pour me rendre au grand prix d'automne.

MADAME, *s'asseyant sur une chaise au pied du lit.* — Vous allez avoir bien mauvais temps.

MONSIEUR. — Bah ! A Paris, il fait toujours beau. Et puis, cette apparition en octobre est presque un devoir social. Les engagements sont très importants. La lutte de Pédale et de Géraldis sera intéressante, et je compte risquer une bonne somme sur Salambo, qui n'a que quarante-cinq kilos. Si je gagne, je vous rapporte un bracelet.

MADAME. — Vous êtes gentil tout plein. *(Elle s'assoit sur le couvre-pied.)*

MONSIEUR, *un peu inquiet.* — Écoutez... Ce n'est pas pour vous renvoyer, mais... je n'ai plus que deux heures avant le train.

MADAME. — Eh bien, un quart d'heure pour la route, une heure pour votre toilette, il reste trois quarts d'heure à me consacrer. C'est bien le moins, puisque vous allez me quitter.

MONSIEUR, *attendri.* — C'est juste... mais je ne serai pas longtemps parti. Vingt-quatre heures tout au plus... et encore, c'est parce

que j'ai à aller au Crédit Lyonnais le lundi matin. Sans ça !

MADAME. — Vingt-quatre heures ! mais c'est énorme. Ça nous arrive si rarement de nous séparer. Je suis comme un pauvre chien perdu quand je ne vous sens plus près de moi.

MONSIEUR. — Rendez-moi justice. Voici deux mois que je n'ai pas bougé.

MADAME, *très chatte.* — Vous vous en plaignez ? ingrat ! *(Se rapprochant.)* Si vous saviez comme vous êtes gentil, le matin, avec vos cheveux tout ébouriffés, et votre moustache de travers !

MONSIEUR, *de plus en plus inquiet, à part.* — Diable ! Ça va se gâter !

MADAME. — Alors, vraiment, c'est absolument nécessaire que vous fassiez ce voyage à Paris ?

MONSIEUR. — Mais oui... je vous ai expliqué... tous les camarades du club seront à Longchamp... Si je ne venais pas, j'aurais l'air d'un lâcheur. Vous comprenez, nous avons

pris les uns vis-à-vis des autres une espèce d'engagement moral.

MADAME. — Ah ! s'il s'agit d'un engagement moral, c'est différent, et je n'insiste plus.

MONSIEUR. — A la bonne heure ! Je savais bien que vous étiez raisonnable.

MADAME. — Il me semble que ce col de chemise vous étrangle joliment ! C'est très mauvais de se comprimer le cou la nuit. *(Elle introduit ses doigts dans l'entre-bâillement du col.)*

MONSIEUR, *frissonnant.* — Voyons, Suzanne, finissez, vous me chatouillez ! Pas de bêtises !

MADAME. — D'abord, il est à moi, ce cou ; cette belle moustache aussi est à moi.

MONSIEUR, *riant.* — Tout est à vous, c'est entendu.

MADAME, *lui jetant ses bras autour du cou.* — Tu sais qu'il fait un peu frisquet dans ta chambre, et je n'ai que ma chemise sous mon peignoir. Tu devrais bien me faire une petite place à côté de toi, un instant, rien qu'un instant.

MONSIEUR. — Mais, ma chérie, le domestique va revenir.

MADAME. — Eh bien, ferme la porte, grande bête !

MONSIEUR, *résigné, à part.* — Allons, il vaut mieux céder ; et puis, pauvre femme, je lui dois bien cela. *(Il pousse le verrou.)*

Un silence.

LE DOMESTIQUE, *frappant.* — Monsieur, c'est votre eau chaude.

MONSIEUR. — Allez au diable !

Nouveau silence. Au dehors la pluie continue à faire rage. La pendule sonne neuf heures.

MADAME. — Je me sauve ; voici neuf heures, tu n'as que juste le temps de t'habiller.

MONSIEUR, *très alangui.* — Attends donc un moment, rien ne presse.

MADAME. — Moi, ça m'est égal, seulement le mimi va manquer son train.

MONSIEUR. — Entends-tu cette pluie !

MADAME. — Bah ! à Paris, il fait toujours beau.

MONSIEUR. — C'est égal, ce n'est pas drôle de s'embarquer par un temps pareil.

MADAME, *narquoise.* — Et le devoir social ! Et votre engagement moral vis-à-vis des camarades du club ?

MONSIEUR. — Ah ! voilà qui m'est un peu indifférent, mon engagement moral !

MADAME. — Et la lutte de Pédale et de Géraldis ? Enfin, faites comme vous voudrez, mais pour que vous ne puissiez pas dire que c'est moi qui vous ai retardé, je rentre chez moi... Adieu, adoré. (*Madame repasse son peignoir avec un sourire énigmatique et sort.*)

MONSIEUR, *seul.* — Au fond, c'est absurde ce voyage à Paris. Et pourquoi, pourquoi ? Pour revoir une douzaine d'indifférents. Pour faire un mauvais dîner très cher au cabaret avec une Blanche Bigoudi. Elle n'est pas si jolie que ça, cette Blanche Bigoudi. Elle a un nez en trompette et des attaches canailles...

LE DOMESTIQUE, *parlant derrière la porte.* — Monsieur, le coupé est avancé.

MONSIEUR. — Eh bien... dites qu'on dételle.

(Il se retourne dans son lit et s'endort.)

POUR LES PAUVRES!

Le déjeuner tirait à sa fin chez le baron Pingret et le vent soufflait en tempête dans la salle à manger Henri III.

— Je vous assure, ma chère Geneviève, que c'est tout à fait inutile que vous alliez à cette fête de charité.

— Mais que dira la vieille comtesse Aremord, qui m'a quêtée elle-même ?

— Eh bien, je suis là pour représenter le ménage, et ce sera déjà bien assez cher ; car, Dieu sait ce qu'on est écorché dans ces petites réunions cordiales. Il est inutile de multiplier nos dépenses par deux.

— Et moi, je vous répète, que je veux y aller. Toutes mes amies y seront. J'ai un très joli chapeau de printemps — une capeline garnie de taffetas vert clair et d'un bouquet de violettes de Parme que j'ai l'intention d'inaugurer et je vous promets de ne passer qu'au buffet. Ce ne sera pas ruineux.

— Non, mille fois non. Le buffet ! Mais je sais à quels prix chimériques montent les babas et les verres de champagne. Je vous répète que je ne veux en aucune façon vous rencontrer à cette fête, et comme, hélas, les politesses reçues de la comtesse Aremord m'obligent à payer de ma personne, je verrai bien si vous m'avez désobéi.

Là-dessus, Geneviève envoya sa serviette sur la table et sortit en bombe, tandis que le baron Pingret, resté seul, relevait philosophiquement l'édifice des petits fours compromis par le projectile. Il y avait même un petit gâteau écorné par le choc, mais il le glissa en dessous, afin qu'il ne fût pas perdu.

Ceci fait, il alluma une cigarette et passa

dans sa chambre. Là, tout en procédant aux détails d'une toilette soignée, il songeait, en souriant, à la bonne journée qui l'attendait dans le grand hall du Pyramidal-Hôtel. Ce n'était pas, en effet, simplement par avarice que le baron désirait se rendre seul à cette fête de charité; mais il savait qu'il y avait, papillonnant autour de la vieille comtesse Aremord, grande instigatrice, toute une pléiade de jeunes et jolies femmes, heureuses d'apporter le concours de leur beauté et de leur charme, à la réussite d'une bonne œuvre. « Sauvez-vous par la charité ! » a dit Saint-Vincent de Paul, cette charité qui doit attendrir la Providence, et la pousser à fermer les yeux sur une foule de petites peccadilles amoureuses et de faiblesses de cœur. Le louis d'or porté dans la mansarde où l'on souffre excuse les heures dorées passées dans le petit rez-de-chaussée où l'on se pâme en délectations charnelles.

Le baron Pingret était donc persuadé qu'il allait s'amuser. Il commençait, après trois ans de mariage, à être un peu blasé sur les baisers

de Geneviève, et s'il était très ladre dans son intérieur, il n'hésitait pas à risquer une petite dépense dès que sa vanité ou sa jouissance physique étaient en jeu. Il noua donc avec un soin particulier une belle écharpe Labargyste noire à rehauts rouges dont la nuance n'avait pas été choisie à la légère, cravate qui fut encadrée dans un gilet catapultueux en soie brochée, de tons gris sur gris, qui eût mérité jadis l'approbation du comte d'Orsay ; il enserra sa taille encore souple dans une redingote à larges basques et se coiffa d'un chapeau très haut, presque pointu, tellement étincelant qu'on ne pouvait le regarder sans être ébloui. Un dernier coup d'œil au miroir lui montra un visage sanguin, un peu bouffi, haut en couleurs, qui lui causa une indiscutable satisfaction, et ainsi accommodé, il se rendit au Pyramidal-Hôtel.

Le temps était radieux, et, en dépit d'un vent assez frais, le printemps commençait à sourire à travers les bourgeons naissants. Le baron Pingret montait les Champs-Élysées, en tendant le jarret et en faisant résonner ses

talons sur le bitume, en homme qui trouve la vie agréable et a conscience de son écrasante supériorité. Le long de sa route, les bouffées de son cigare l'entouraient, comme Jupiter, d'un nuage bleuâtre, et il se disait :

— Une rude idée tout de même que j'ai eue en empêchant Geneviève de venir à cette fête. Il n'est pas mauvais qu'un mari affirme de temps en temps, dans son intérieur, l'autorité du maître — même pour une chose futile — et de cette manière, je vais peut-être pouvoir m'amuser.

Il pénétra dans le grand hall de l'hôtel, et, tout de suite, il se sentit en pleine atmosphère de joie. Dans un froufrou d'étoffes liberty, dans un chatoiement de satin, de soie, de velours, les femmes s'agitaient devant leur boutique respective coquettement décorée de nœuds Watteau, avec des treillages tarabiscotés et offrant leurs marchandises avec d'irrésistibles appels et des gestes engageants. C'était comme un gazouillement de volière, un bruissement de voix, d'interpellations, d'éclats de

rire s'égrenant en cascades de perles. Il y avait dans l'air des parfums de chypre, de vanille et d'odeur de femme mêlés aux senteurs du punch et des fraises qui venaient du buffet.

D'un mouvement instinctif, le baron Pingret sentit le danger, croisa sur sa poitrine la redingote où reposait le portefeuille dont le ressort était si dur, puis il fila d'un pas rapide devant toutes ces échoppes pleines d'objets de maroquinerie, de papeterie, et d'une foule de bibelots d'une *haute inutilité*, tout en fermant ses oreilles aux appels tentateurs des sirènes.

Quoi qu'il en eût cependant, il lui fallut acheter trois presse-papier, deux boîtes d'allumettes, un porte-carte, des billets de Boule-de-Neige pour un jupon merveilleux — que sais-je? Il discuta, marchanda, avec la bouche en cœur, navré des attaques faites à sa bourse, et ne lâchant son argent qu'après l'avoir vaillamment défendu. Puis, il se promena, portant avec ostentation ses achats bien en vue, pensant qu'ils pouvaient être une défense morale contre des demandes ultérieures et disant avec un cri

désespéré : — Excusez-moi, mesdames, mais je suis à sec, complètement à sec. Vos charmantes amies m'ont dévalisé.

Tout en luttant, et tout en avançant à travers les flots des belles madames, il arriva devant la boutique de la vieille comtesse Aremord, où l'affluence était considérable. Là, on vendait des baisers, à cinq louis, donnés par de jeunes femmes voilées désirant conserver cet anonymat qui, en matière de charité, est un mérite de plus. Une dentelle noire enserrait la tête des vendeuses, ne laissant voir, comme aux redoutes de l'Opéra, que les yeux brillants sous le Chantilly, et la bouche souriante, toute prête à distribuer ces baisers fructueux qui devaient soulager tant de misères !

Au fronton de la boutique, la comtesse Aremord, qui possédait ses classiques, avait écrit le distique alléchant de Richepin :

La salive de tes baisers sent la dragée
Avec je ne sais quoi d'une épice enragée...

Était-ce le distique, était-ce le mystère de

ces accolades, je ne sais, mais la boutique avait un succès fou, et l'on se battait littéralement pour entrer plus ou moins à son tour dans le petit local tendu de satin crème où avait lieu la distribution du baiser.

On s'asseyait dans un fauteuil moelleux, et là, après avoir versé d'avance cinq louis dans l'aumônière de la comtesse, on choisissait — exactement comme ailleurs — la dame voilée dont on désirait obtenir la caresse, et on savourait béatement le contact des lèvres fraîches et parfumées.

— Saperlipopette ! s'écria le baron Pingret, très allumé, à la bonne heure ! J'aime mieux ce petit jeu-là que ceux que l'on m'a offerts jusqu'à présent !

Et jouant des coudes, l'oreille rouge, l'œil brillant et la trogne frémissante, il pénétra dans le petit local. Il y avait six femmes voilées. Après une minute d'hésitation, il choisit celle du milieu, une grande femme svelte, élégante, dont la bouche souriait en carré, d'un sourire pervers et énigmatique, en montrant

les plus belles dents du monde. Pingret remit ses cinq louis à la comtesse, que ce rôle assez scabreux de tenancière amusait fort, — mais la charité excuse tout — et s'installa confortablement dans le fauteuil, attendant la sensation promise. L'inconnue se pencha vers lui, et là, en généreuse femme, elle ne donna seulement pas un baiser sur la joue, comme le faisaient ses compagnes, mais posa sa bouche sur celle du baron, qui éprouva une violente commotion électrique.

— Encore, s'écria-t-il d'une voix rauque. Je veux dix baisers semblables, dix ! Je ne compte pas.

Et il tira un billet de mille francs de son portefeuille, qu'il remit à la comtesse Aremord.

Celle-ci l'empocha, en disant, conciliante :

— Allez, mes enfants. C'est pour les pauvres.

Les dix baisers furent consciencieusement payés, séance tenante, tant et tant, que Pingret, perdant la tête et n'y tenant plus, arracha la guipure qui masquait le visage de la dame,

et il aperçut qui ?... Geneviève, sa femme, qui riait comme une bienheureuse, tandis que le baron, vexé, rageur, ronchonnait :

— Suis-je assez bête ! avoir été payer cinquante louis, ce que je puis avoir tous les jours pour rien !

LES CARTES

Les cartes de visite continuent à arriver lentement, une à une, comme des figurantes qui manqueraient leur entrée, apportant des vœux tardifs et des souhaits périmés, suivant le bon vouloir du facteur qui passe par votre quartier, ou le mauvais vouloir de l'administration voulant punir l'envoyeur de ne pas avoir jeté son enveloppe dans la corbeille spéciale.

Comme nous discutions sur cet usage passablement absurde, Chavoye nous dit :

— Eh bien, moi, messieurs, j'ai reçu cent cartes de la façon la plus inattendue. Cent

cartes, pas une de moins, et ce qui vous paraîtra plus extraordinaire, c'est qu'elles étaient du même monsieur.

— Contez-nous ça, Chavoye; votre histoire doit être intéressante.

— Voici : j'avais dîné, avec ma petite amie Sabrette, dans un cabaret que je connais, et où il y a un certain Haut-Barsac tout à fait remarquable. Après le dîner, Sabrette, mise en gaieté, proposa d'aller finir la soirée à la *Belle Hélène*. La robe en mousseline de soie rose pâle, avec le décolleté souligné de trois galons pailletés d'or, le paletot long et vague en guipure jaune, mais surtout la grande capeline de satin noir doublée de rose, garnie de coques de rubans et de dentelles, tout cela formait un ensemble des plus voyants, et, quand on sort avec Sabrette, c'est comme si l'on déployait un drapeau; mais elle est si jolie! Heureusement, il y a, aux Variétés, des baignoires grillées et notre présence ne fut pas trop sensationnelle.

Après la représentation, comme il faisait très beau et très sec, Sabrette veut absolument

rentrer à pied par le boulevard; et nous voilà partis, gentiment, bras dessus, bras dessous, en fredonnant le couplet final :

... Sachez-le bien, je n'ai pas l'habitude u-u-de
D'être reçu sur un rythme plaintif;
Vous auriez dû choisir un air alerte et vif!

Mais, arrivés devant le Café Napolitain :

— J'ai soif, me disait Sabrette. De t'entendre chanter faux, ça m'altère.

— Eh bien, entrons.

— Ah! mais non; on étoufferait à l'intérieur; et puis je ne peux souffrir la fumée. Il fait délicieux, ce soir. Restons dehors.

Cela ne m'allait qu'à moitié; mais, quand ma douce amie a une idée en tête, je sais, par une expérience de deux années d'amour, qu'il est inutile de lutter. Nous voilà donc installés à une petite table, sur la terrasse, dégustant nos sherry-coblers, au milieu de consommateurs qui louchaient ferme sur la toilette rose pâle, et sur le paletot de guipure Il y avait surtout un gros moustachu, à l'air assez commun, qui

avait essuyé son binocle pour mieux voir, et qui buvait son bock en roulant des yeux blancs tout ce qu'il y a de plus comiques. Mais, que m'importait ! Comme disait Sabrette, non sans une certaine fierté, une femme au bras de son amant — surtout quand cet amant est Chavoye — peut aller partout, certaine d'être toujours respectée.

Le malheur voulut que le Haut-Barsac commençât à produire son effet. Il y avait près de quatre heures que nous étions sortis de table ; je n'avais pas lâché ma compagne une minute, bref, le sherry-cobler arrivant par surcroît, il vint un moment où je sentis l'impérieuse nécessité de m'absenter, cette nécessité qui n'a pas de loi, ainsi que l'ont reconnu nos pères. Je quittai donc Sabrette, promettant de ne pas être longtemps parti. Quand je regagnai ma place, il y avait eu tout un drame, et je trouvai mon amie exaspérée.

Le gros moustachu, profitant de mon absence, s'était immédiatement approché, et avait fait à Sabrette les propositions les plus

outrageantes, dans des termes grossiers, offrant tout de suite, brutalement, la forte somme si elle consentait à partir avec lui et à me planter là, traitant mon amie, en un mot, comme une fille de promenoir. Outrée, elle avait déclaré à l'impertinent qu'elle allait tout raconter à *son mari* dès qu'il serait de retour, et le galant avait trouvé plus sage de payer son bock et de filer, sans demander son reste, si bien que je trouvai sa place vide.

— Alors vraiment, j'ai donc l'air d'une femme *comme ça?* me demandait Subrette avec des larmes de rage.

A mon tour, je fus envahi par une colère folle, et, m'adressant au maître d'hôtel, je lui demandai s'il connaissait, par hasard, l'individu qui occupait la table voisine de la nôtre.

— Parfaitement, monsieur, c'est un habitué d'ici, un homme très comme il faut.

— Vous pourriez m'indiquer son adresse? J'aurais grand besoin de lui parler.

— Il demeure rue Richelieu et s'appelle

M. Paul Vaudouart. C'est un très grand libraire.

— Merci. Il aura de mes nouvelles.

Je rentrai avec Sabrette, très touchée de la manière dont j'avais pris sa défense et cette reconnaissance se traduisit par des effusions qui ne manquèrent pas de douceur. Le plaisir rend l'âme bonne et, sans doute, détend les nerfs, car, au réveil, mon adorée, très calmée, me déclara qu'elle n'entendait pas du tout que j'eusse affaire avec un malotru, pour une vétille semblable, et qu'elle me suppliait de ne pas donner suite à l'incident.

Elle avait jeté ses deux bras blancs, satinés, autour de mon cou. De la gorgerette de sa chemise, très chiffonnée et pour cause, montait une grisante odeur fauve, et sa bouche suppliante, tentatrice comme une grenade dans laquelle on aurait eu envie de mordre, n'était qu'à quelques millimètres de ma moustache; mais tout cela, loin de m'assagir, ne fit qu'aiguillonner encore la jalousie du mâle auquel on a voulu enlever son bien ; je vis

rouge, sans doute par crainte d'avoir vu jaune, et je déclarai à Sabrette que j'aurais la peau de ce monsieur Vaudouart.

— Ah! comme tu m'aimes! s'écria mon amie, en me couvrant des plus folles caresses. Je t'adore, tu sais « mon lion superbe et généreux ».

... Tout cela fut cause que je ne me levai qu'assez tard. Dès que je fus habillé, je sautai en voiture, et je me fis conduire rue Richelieu. J'entrai en bombe dans la librairie.

— M. Vaudouart?

— C'est à lui personnellement que vous voulez parler? me dit une jeune femme à la caisse.

— Parfaitement, à lui-même. Nous avons une affaire à régler.

— Eh bien, monsieur, il est sorti, mais il ne saurait tarder à rentrer. Je l'attends d'une minute à l'autre. Si vous voulez prendre une chaise...

Je m'assis, rongeant mon frein, essayant de me distraire par les menus incidents de la

boutique, le va-et-vient des acheteurs et des employés. Près de la caisse, il y avait un petit garçon très gentil qui jouait avec des images coloriées, et la jeune femme souriante ne se doutait pas du drame que j'apportais dans cet intérieur paisible et bourgeois. Allais-je faire une veuve et un orphelin?

Au bout d'une demi-heure cependant, n'en pouvant plus, je perdis patience, et mes idées de vengeance, revenant de plus belle, commencèrent à faire bouillir mon cerveau. Tant pis pour ce galantin qui, ayant une famille, un enfant, une épouse, ne craignait pas de compromettre la paix de son foyer en courant après les aventures de boulevard. Je jetai furieusement ma carte sur le comptoir en disant :

— Madame, je ne puis attendre davantage. Vous direz à M. Vaudouart que je serai chez moi demain jusqu'à midi.

— Alors c'est pressé?

— ... Très pressé.

... Et le lendemain à l'heure précise, l'affaire

avait son dénoûment indiqué : un employé de l'imprimerie venait déposer chez moi un cent de cartes de visite, avec plaque, que le brave M. Vaudouart s'était empressé de me faire fabriquer, croyant à une commande.

C'était si drôle, si imprévu, que toute notre colère tomba.

— Voyons, me disait entre deux éclats de rire Sabrette, tu ne vas pas te battre avec ce pauvre papetier? Ce serait du dernier ridicule, et puisque tu voulais absolument sa peau... eh bien, j'ai mieux à t'offrir.

Évidemment, je gagnais au change. Je me suis donc borné à payer mon cent de cartes; elles ne sont pas mal gravées, et je vous recommande l'adresse, messieurs : Paul Vaudouart, 197 *bis*, rue de Richelieu.

LE MANNEQUIN

L'histoire de la couturière de *Louise* que nous racontait, dernièrement M. Gustave Charpentier à l'Opéra-Comique, dans son superbe roman musical, m'a remis en mémoire celle d'un joli mannequin de la rue de la Paix qui répondait au nom harmonieux de Christiane Borel.

Celle-ci n'avait rien de Jenny l'ouvrière, contente de peu

Car il lui vient de Dieu.

Elle se contentait de... beaucoup, qui lui venait d'un jeune et talentueux avocat, maître

Marius Dubrouta. Elle l'avait connu sage, et ne l'avait pas encore trompé. Jamais plus élégante personne ne sut porter les jupes à panneaux, les corsages Trianon rappelant le tableau de Vigé-Lebrun en guipure d'Irlande et drapés à la Diane, les costumes tailleur en drap uni et souple mettant en valeur sa taille ronde et ses hanches de déesse, mais surtout les grands collets majestueux en satin Liberty, incrustés de fleurs Chantilly pailletées d'acier, qui donnaient à son allure quelque chose de triomphal.

Quand on a essayé pour les autres de jolies toilettes toute la journée, quand on s'est drapé dans le velours, le satin et les dentelles à seule fin d'éblouir et de tenter de bonnes grosses dames à tournures éléphantesques, il est tout naturel qu'on veuille le soir constater l'effet de toilettes analogues sur un torse justifiant toute les folies. Donc, Christiane coûtait très cher à Marius Dubrouta, enthousiaste de la beauté comme tous les gens du Midi, mais cependant sachant compter...

également comme tous les gens du Midi, et il y avait des jours où il songeait vaguement à faire une fin.

Aux vacances dernières, ayant été passer le mois de septembre aux environs de Nîmes, il fut invité chez M. Numa Lestroulabe, propriétaire des vignobles de Sommières, réputés à vingt lieues à la ronde, et l'un des plus riches marchands de vins de la contrée. Il était veuf et n'avait qu'une fille, Olivette, une petite brune, boulotte, dorée par un rayon de soleil, avec des yeux de flamme, et qui faisait un contraste absolu avec l'onduleuse Christiane, si blanche et si blonde!

Marius Dubrouta ne fut pas sans s'apercevoir de l'effet fascinateur que ses immenses cravates noires à la Delmet avaient produit sur la petite provinciale, et comme le papa Lestroulabe donnait huit cent mille francs de dot, té, sans se gêner, il n'hésita pas à faire une demande en mariage, qui fut très cordialement agréée, tout avocat, dans notre régime de bavardage parlementaire, pouvant arriver à tout, et pos-

sédant un portefeuille ministériel dans sa serviette.

Il fut convenu que la noce serait célébrée à Paris, et que la famille Lestroulabe mettrait à profit le temps de la cour pour s'occuper agréablement pendant les préliminaires, le vieux vigneron étant décidé à « s'en fourrer jusque-là ».

Restait à liquider Christiane. Un beau matin, Marius la pria de passer à son cabinet, et là, il s'expliqua clairement avec sa maîtresse. Il n'y eut ni larmes, ni désespoir, ni menace de vitriol; ces choses-là n'arrivent que dans les romans musicaux. L'affaire fut menée d'une façon en même temps pratique et délicate, Marius versant immédiatement à Christiane vingt bons billets de mille francs, avec lesquels le mannequin pouvait ouvrir une maison de couture pour son compte personnel. En revanche, la maîtresse très digne s'engageait à ne plus revoir l'avocat et à ne le troubler en rien dans ses projets matrimoniaux.

Sur ce, on se donna un dernier baiser, une

suprême étreinte, en bons camarades, et Christiane ayant serré ses vingt « faflots mâles » dans son petit sac, se préparait à se retirer un peu émue, lorsque le papa Lestroulabe entra en bombe, et sans se faire annoncer. Avec un futur gendre, il n'avait pas à se gêner, — pas moins ? — Comme il restait un peu interloqué devant la belle personne :

— Je vous présente madame veuve Borel, une de mes clientes, s'empressa de dire Marius.

Lestroulabe dévisagea Christiane avec admiration, en murmurant à part lui :

— *Noun di Diou*, la belle personne ! — A Nîmes, je n'en ai jamais vu d'aussi fringante. Coquin de sort !

Et le voilà qui s'incline, souriant, qui se confond en politesses, tandis que Christiane, très gênée, ne savait trop quelle contenance elle devait prendre ; elle trouva que pour ne pas compromettre Marius, ce qu'il y avait de plus simple et de plus correct, était de chercher son salut dans la fuite ; et, esquissant un salut de la plus hautaine distinction, elle se retira.

Elle n'était pas plutôt partie que Lostroulabe, prétextant une course importante, s'empressait de quitter son gendre, et se précipitait comme un petit fou dans l'escalier. Il avait encore bon pied bon œil, et il courait, il courait, bousculant les passants et n'ayant qu'une idée, rattraper la merveilleuse veuve. Enfin, ô bonheur, il l'aperçut qui tournait le coin de la rue Laffitte; avec son beau pas élastique et un peu essoufflé il l'aborda par la phrase traditionnelle débitée avec un fort accent de terroir :

— Chère madame, écoutez-moi donc...

— Comment, c'est vous, monsieur! dit Christiane en se retournant. Que désirez-vous?

— D'abord vous accompagner un bout de route, si vous le permettez; ensuite... vous dire un tas de choses très sérieuses.

— Je permets et je vous écoute.

— Vous êtes veuve? Je le sais, mais... êtes-vous libre?

— Absolument.

— Vous n'avez aucune attache, ni morale, ni physique?

— Aucune, monsieur.

— Ah! madame, madame! Vous me causez une des plus tumultueuses joies de ma vie.

Et tandis que, montant côte à côte avec elle, le bonhomme très emballé se lançait dans des déclarations dithyrambiques, Christiane se disait en fine mouche :

— Tiens! tiens! Lâchée par le gendre, et reprise par le beau-père... qui sait... ce serait drôle; mais il faudra tenir la dragée haute.

Et comme les vingt mille francs permettaient d'attendre, le mannequin se mit à jouer, dans la perfection, la comédie du désintéressement, n'acceptant d'abord que des dîners dehors, des parties de spectacle, et n'autorisant que les visites les plus respectueuses. Et pendant que l'on publiait les bans, un petit roman très fin de siècle s'échafaudait entre la jeune couturière et le vieux céladon. Comme ce dernier éprouvait le besoin de s'épancher, chaque matin il venait raconter à son futur gendre les menus

détails de son aventure, et les progrès qu'il faisait dans le cœur de la veuve.

— Ah! mon cher Marius! Quelle femme! Quelle créature divine : non, vous ne pouvez pas vous en douter!

— Mais si; je me doute très bien, soupirait l'avocat très ennuyé.

— Laissez-moi vous expliquer. Hier, nous avons dîné chez Maillard, alors comme la pauvre avait un peu chaud, elle a dégrafé son corsage, et j'ai aperçu une gorge, ah! coquin de sort! Jamais vous n'avez vu une gorge semblable. Et sa jambe! Quand ma Christiane est descendue du coupé, sa jupe s'est légèrement retroussée, mon cher, je vous défie, vous entendez, je vous défie de trouver sa pareille. *Et di que li que vinque mon bon.*

Chaque jour, Marius entendait ainsi exalter les charmes de sa maîtresse, célébrer tout ce qu'il avait perdu par sa faute et qui allait bientôt appartenir à son beau-père! Malgré sa philosophie, cette pensée l'exaspérait. Il ne dormait plus, il ne mangeait plus; l'intérêt de toute sa

pensée tenait dans le récit que le père Lestroulabe apportait le matin, avec sa faconde méridionale. Un beau jour il arriva triomphant.

— Mon cer, je triomphe, té! Saluez le vainqueur de Christiane!

— Alors, ça y est? demanda Marius en pâlissant.

— Jusqu'ici, rien. Ça n'y est pas, mais ça va y être. Comme pour vous, les bans sont moralement publiés. Samedi prochain, on dîne ensemble, on va au Palais-Royal, et après le théâtre, je rentre chez la belle. C'est promis, c'est juré. J'aurai la clef. Tenez, je me sens capable d'épouser la mâtine pour de bon, devant M. le maire. Té!

Pour le coup, l'avocat n'y tint plus; le jour venu il écrivait :

« Oh, ma Christiane, j'ai été fou, mais la raison m'est revenue. Je lâche mon mariage Lestroulabe, avec l'espoir que tu voudras bien aussi lâcher le tien. Reviens, reviens,

car j'ai découvert que je ne pouvais me passer de toi!

» MARIUS. »

Et Christiane est revenue; j'ignore si ses conditions ont été dures, mais je sais que les Lestroulabo sont repartis pour Nimes, coquin de sort!

LE CERCLE BLEU

LOUISE. *Vingt-six ans. Blonde. Type Mealy. Robe du matin très simple en cover-coat beige, ras de terre ; petite veste sac devant et derrière, col haut ; chapeau de feutre relevé d'un côté avec grosse touffe de plumes de coq.*

YOLANDE. *Trente ans. Brune. Type Rosa Bruck ; robe d'intérieur en mohair bleu foncé. Petit boléro vert en taffetas glacé changeant. Devant de mousseline de soie blanche brodée avec jabot de valenciennes. Col et ceinture en taffetas changeant.*

Dans le cabinet de toilette Pompadour de Yolande.

Petits carreaux et boiseries blanches. Onze heures du matin.

YOLANDE, *se chauffant devant le feu et faisant chapelle.* — Tiens, c'est toi, mon Loulou ! Pourquoi si matinale ?

LOUISE. — Ah, petite Yo, j'ai quelque chose de bien important à te demander.

YOLANDE. — Eh bien, assieds-toi, chauffe-toi, dépose ton manchon. Maintenant, parle. Je t'écoute.

LOUISE. — C'est que sais-tu, Yo, je t'admire tellement ! Tu sais si bien arranger ta vie, toi ! Tu es si forte ! Ainsi tu t'amuses beaucoup ; j'en sais quelque chose, puisque tu me racontes tout ; eh bien, tu trouves toujours le moyen de paraître impeccable. Non seulement ton mari ne voit pas — pour lui il y a des grâces d'État — mais même les autres ne se doutent de rien. C'est merveilleux. Tu remues si bien la bouteille qu'il est impossible de savoir ce qu'il y a au fond.

YOLANDE. — Pourquoi tous ces compliments mon Loulou ? Où veux-tu en venir ?

LOUISE. — Eh bien... j'ai été entendre, hier au soir, au Vaudeville, la pièce de M. Albert Guinon : *le Partage*, et il y a une phrase qui m'a donné la chair de poule. En réalité, nous sommes toutes plus ou moins obligées de nous partager, les unes par tempérament, comme toi ; les autres par devoir, comme moi.

YOLANDE. — Comment, par devoir, petite horreur ?

LOUISE. — Mais certainement. Tu sais bien comment est Raymond, mon légitime époux, quand ça lui chante. Dieu sait que j'essaye de lui éviter les tentations. C'est au point que quand je me chauffe, je me garderais bien de lui montrer mes jambes comme tu le fais en ce moment. Je serais sûre de mon affaire. Je n'entre jamais chez lui qu'en tea-gown, hermétiquement boutonné au col et aux poignets; mais, cependant, je ne puis pas fermer ma porte, n'est-ce pas ? Alors, le matin, tandis que je dors, tu sais, dans ce moment divin où la pensée encore indécise flotte entre ciel et terre, où les projets de la journée s'ébauchent

comme des rêves très doux, et où je songe à mon Jacques chéri, me disant que j'irai certainement le voir à cinq heures, alors, tout à coup, je me sens cosaquée, brutalisée, prise d'assaut. Avant que j'aie eu le temps de protester, et je te jure, Yo, sur tout ce que j'ai de plus sacré au monde, que c'est ma première idée. Je dis : « Non ! Non ! » et en moi-même j'ajoute mentalement : « Je veux rester fidèle à mon Jacques ». Mais que veux-tu que fasse une pauvre petite femme sans défense ? Raymond y met une telle conviction, une telle fougue, que... les protestations expirent sur mes lèvres, et que je cède lâchement, honteusement.

YOLANDE. — Cela doit être bien pénible ?

LOUISE. — Eh bien, non, au contraire. Et c'est cela que je me reproche amèrement... après. Je me fais le serment solennel que c'est la dernière fois, et qu'à l'avenir je serai plus froide, plus réservée, plus maîtresse de moi-même ; et puis, ce n'est pas ma faute, j'ai beau vouloir me faire une raison, je recommence : chaque fois, je retombe dans les mêmes

errements, et chaque fois je trompe abominablement ce pauvre Jacques.

YOLANDE. — Alors, tu trouves que, dans ce cas-là, c'est Jacques qui est trompé ? C'est excessif.

LOUISE. — Évidemment, je voudrais tant être à lui, rien qu'à lui, sans partage. Si tu savais tout ce que je lui ai affirmé à ce sujet : que c'était fini, bien fini ; que mon mari et moi, depuis la naissance de notre petit Bob, c'est-à-dire depuis trois ans, nous n'avions plus ensemble que des rapports de frère et sœur, que par conséquent lui, le bien-aimé, m'avait toute, toute.

YOLANDE. — Tu as peut-être été un peu loin, mon Loulou. Raymond n'a que trente-quatre ans, tu es jolie comme un cœur ; ta petite histoire doit donc paraître assez peu vraisemblable. Moi, je prends un air détaché et, sans nier complètement, je dis avec une petite moue dédaigneuse : — « Ah ! pour l'agrément que j'y éprouve, ce n'est vraiment pas la peine d'en parler ». Et, de fait, je parle d'autre chose.

LOUISE. — Ah ! tu ne connais pas mon Jacques. Le partage lui ferait horreur. Il bondirait, il s'en irait. Comme il dit : *il n'admet pas*. Et quand Jacques a dit qu'il n'admettait pas, vois-tu, Yc, c'est comme un dogme. Il n'y a qu'à s'incliner.

YOLANDE. — Il n'admet pas ! C'est très joli ! Je voudrais bien le voir à ta place. Les hommes sont étonnants, ma parole d'honneur. Mais avec tout cela, tu ne me dis toujours pas la phrase qui t'a donné le frisson dans la pièce du Vaudeville !

LOUISE. — Eh bien, voici. Tu sais que la pauvre Réjane — Louisette — est obligée de se partager entre Meyer et Magnier. Comme moi, absolument comme moi. Tu juges si je trouvais la situation intéressante, et si je suivais, phase par phase, l'état d'âme de la pauvre créature ainsi tenaillée, entre le négociant en soie, et le commis de librairie.

YOLANDE. — Le fait est que c'est palpitant. C'est la vie même.

LOUISE. — N'est-ce pas ? Alors il y a un

moment, au second acte, où Magnier se penche vers Réjane, et lui dit : — *Je cherche à voir. quand j'arrive le matin chez toi, si tu as les mêmes yeux que les jours où nous nous sommes aimés.* Voyons. Qu'est-ce qu'il a voulu insinuer par là, M. Albert Guinon ? Ça se voit donc dans les yeux, ces choses-là ?

YOLANDE. — Mais oui, ma chérie. C'est ce que le bon Nadaud appelait poétiquement :

Le cercle bleu tracé par le bonheur.

LOUISE. — Mais c'est épouvantable ! Alors, le lendemain des politesses conjugales, j'ai un cercle bleu autour des yeux ! Un affreux cercle bleu ! Est-ce que tu l'as vu quelquefois, mon cercle bleu ?

YOLANDE. — Mon Dieu, mon Loulou, je n'ai pas fait grande attention, sans doute parce que cela n'avait pour moi qu'un intérêt assez secondaire, mais si je voulais t'observer un peu, je parie que je ne me tromperais jamais !

LOUISE. — Alors, si Jacques, comme c'est probable, va voir *le Partage*, et si à son tour il

se met à me passer un petit examen... Tu vois la situation. Lui qui n'admet pas! Voyons, il n'y a aucun moyen de le faire disparaître, ce cercle bleu? Je t'en prie, aide-moi de ton expérience.

YOLANDE. — Tu pourrais peut-être imiter certaine marquise, fille d'un ancien ministre de l'Empire, qui s'ombrait au crayon le dessous des paupières, le tout admirablement estompé si bien que l'on n'y voyait plus que... du noir. Mais ce remède est un peu comme celui de Gribouille qui se jetait dans l'eau de peur d'être mouillé!

LOUISE. — Et puis Jacques se demanderait ce qui me prend tout à coup, et pourquoi cette idée de maquillage intempestif. Il m'aime nature.

YOLANDE. — Alors, le deuxième remède serait d'assister impassible aux évolutions et de faire comme le Tsar à la revue de Châlons, qui se contentait de regarder défiler les troupes.

LOUISE. — Mais, ma pauvre Yo, je t'ai dit que cette impassibilité était impossible. Voyons,

il doit y avoir un autre moyen. Toi, comment fais-tu ? Je t'en prie, donne-moi ton secret pour ne jamais être pincée.

YOLANDE, *souriant*. — Mon secret est bien simple. Les jours pairs comme les jours impairs, les jours simples comme les jours fériés, j'ai toujours le cercle bleu.

LOUISE. — Sans maquillage ? sans crayon ?...

YOLANDE. — Sans le moindre maquillage. Le plus naturellement du monde. Je suis vouée au bleu. Je ne chôme jamais. Alors, tu comprends, dans ces conditions, je brave les comparaisons qui pourraient résulter, comment dirais-je, d'une existence régulière...

LOUISE. — Oui, je comprends, tu es régulière dans tes irrégularités ! Après tout, tu as peut-être raison, c'est encore ce qui me gênera le moins; de cette manière, j'assurerai ma tranquillité avec Jacques.

YOLANDE. — Et de plus, tu auras la paix dans ton ménage. Or, la paix du ménage vois-tu, mon Loulou, c'est sacré. Mais voici midi, l'heure du déjeuner, ne fais pas attendre Ray-

mond, et ne lui fais pas manger des côtelettes trop cuites, à ce pauvre garçon. Soigne ta candidature au cercle.

LOUISE. — Merci, ma petite Yo, je crois que tu m'as donné un excellent conseil. Je me sauve.

YOLANDE. — Adieu, mon Loulou.

LE PETIT CHAPEAU

Dans le brouhaha des conversations et des onomatopées qui s'échangeaient samedi dernier dans la grande salle de chez Laxini's, Champaubert entendit une voix féminine qui s'écriait :

— Moi, mes amis, je suis pour le Petit Chapeau.

Immédiatement, la femme lui devint sympathique. Fils d'un colonel des voltigeurs de la garde tué à Borny, en 1870, il avait conservé la légende de l'Aigle comme les vieux brisquarts de 1815, ceux qu'on appelait les bri-

gands de la Loire. La reprise inéluctable de nos deux provinces perdues était pour lui un article de foi, un dogme contre lequel il n'y avait ni à épiloguer, ni à discuter. Et pour cela, il fallait galvaniser le sentiment populaire, le faire vibrer au récit de toute l'épopée napoléonienne, de toutes ces héroïques folies, de ces combats titanesques, surhumains, livrés à coups de sabre, un contre vingt, à travers l'Europe, et racontés par Georges d'Esparbès. Mettre dans l'âme des jeunes gens « nouveau jeu » un peu de la flamme sacrée et de l'emballement des ancêtres, changer le « m'enfichisme » en chauvinisme, rien qu'en évoquant les souvenirs de l'histoire, n'était-ce pas là une besogne tentante, bien française, et Champaubert s'était mis du « Petit Chapeau ».

Et voilà qu'une femme, appartenant au monde où l'on prétend ne trouver ni cœur, ni sentiment élevé, ni patriotisme, pensait comme lui, et le proclamait fièrement à la face des joyeux viveurs et des buveurs de cocktails. Il s'avança pour regarder de plus

près celle qui avait tenu le crâne propos. Grande, brune, bien découplée, c'était certainement une gaillarde qui n'avait pas froid aux yeux, — des yeux immenses qui flambaient comme braise. Sur sa robe en satin Liberty souple, plissée, et drapée en peplum devant, elle avait jeté une grande mante en velours, garnie dans le bas d'une haute incrustation de broderie. Sa tête gogue-narde émergeait d'un col médicis, en renard argenté et sur ses cheveux noir-bleu, tel un chaperon d'onduleuses ténèbres, était campée une merveilleuse capeline en guipure de Venise ornée d'un nœud de tulle et traversée par un bouquet de plumes blanches qui frissonnait à chaque mouvement.

Et, le bras nu, hors de la mante, élevant son verre, elle cria encore :

— Je bois au Petit Chapeau ! Vive le Petit Chapeau !

Pour le coup, Champaubert s'approcha. Ce n'est pas qu'elle fût absolument son type. Il préférait la femme plus fine, plus délicate,

plus éthérée, avec des cheveux d'or et des menottes d'enfant ; mais celle-là avait de si beaux sentiments !... Si Marie-Louise était blonde, Joséphine, la séduisante créole, était brune, et elles avaient été toutes deux aimées du grand homme. Quant au peuple — anomalie étrange — il a conservé toute son affection à celle qui a trompé l'Empereur quand elle était avec lui, gardant toute sa rancune à l'*Autrichienne* qui ne l'a trompée... qu'après avoir été séparée de lui.

Il s'approcha.

— Mademoiselle, vous parliez tout à l'heure du Petit Chapeau. Vous serait-il agréable d'assister, domain soir dimanche, à une fête donnée à cette occasion, dans la salle de la Bodinière ?

— Quelle fête, un gueuleton ?

— Non. On commence par *la Violette*, un à-propos en vers de M. Martin Saint-Léon ; puis les *Chansons en crinoline*, avec Milly-Mayer, qui évoqueront la souvenir attendri de la bacchanale, à l'époque où la France

s'amusait encore, et enfin des scènes de la *Légende de l'Aigle*, de notre ami Georges d'Esparbès, tirée des *Demi-Solde*, avec la *Lampe* et l'*Arrestation*. Hein! voilà un beau programme, et qui doit cadrer avec vos sentiments!

A vrai dire, la belle brune ne paraissait pas avoir très bien compris; mais elle crut devoir répondre par un sourire aimable.

— Enfin, du moment que vous promettez qu'on rigolera, ça colle. Je m'appelle Jeanne Marengo.

— Beau nom, dit Champaubert en s'inclinant.

— Mais les camaros m'appellent la Marengotte, et l'un d'eux, comme j'étais un peu lancée à l'Opéra, le soir de la mi-carême, m'appelait la Marengotte-Grise.

— Bravo! Le nom vous restera.

— Si vous voulez. Venez me prendre à neuf heures, 12, avenue de la Grande-Armée, au quatrième à droite. Vous ne vous tromperez pas. Il y a un bilboquet à la porte.

Marengo ! Avenue de la Grande-Armée ! Tout cela rentrait bien dans la note. Champaubert recommanda à sa jeune amie de s'habiller en « femme du monde », avec une toilette un peu sobre, et le lendemain, à neuf heures, il s'arrêtait devant la porte au bilboquet folâtre et symbolique. Jeanne était très bien, décolletée, en crêpe de Chine rose, avec un croissant de diamants dans les cheveux. La noblesse des sentiments finit toujours par se refléter sur le physique et se trahit même dans le costume. On pouvait carrément l'introduire au milieu de l'assistance aristocratique de la Bodinière.

D'ailleurs, à toute éventualité, on pouvait la faire passer pour une artiste ayant apporté son gracieux concours aux fêtes précédentes de la salle Hoche.

En effet, Jeanne Marengo passa sans broncher devant le prince de la Moskowa et le comte Marquiset. Seul, M. Pardaillé-Galabrun crut devoir demander tout bas à Champaubert :

— Dis donc, vieux frère, qui est l'enfant?

— Chut! Tu sais bien, la chanteuse qui a si bien dit l'air de « Sa Redingote » :

Ce n'est pas sur un canapé
Qu'il a usé sa redingote;
Et si le drap en est râpé
C'est qu'elle fut à Montenote.

— Alors l'enfant est des nôtres?

— Ah! je te crois. Une enragée! Elle ne parle que du Petit Chapeau. Elle ne comprend que le Petit Chapeau.

Ces explications données en hâte, Champaubert se glissa aux fauteuils d'orchestre avec sa compagne, et la représentation commença. Le colonel Ponsonnard était admirablement interprété par Maury, du Vaudeville, qui, depuis *1807* et *l'Institutrice*, a la spécialité d'incarner les officiers supérieurs à martiale silhouette. Il y avait aussi un vieux caporal blanchi sous le harnais, joué par Gildès, et une accorte cantinière, jouée par l'exquise Duluc. De temps en temps, les tirades étaient coupées par des applaudissements frénétiques,

l'assistance ne laissant passer aucune allusion sans la souligner par des cris de « Vive l'Empereur! » La Marengotte criait plus fort que les autres.

— Hein, ça te fait plaisir, disait Champaubert? Tu es contente?

— Oh, moi, tu sais, pourvu que je gueule...

Mais, après, avec l'*Arrestation*, la situation s'assombrissait. Maury interprétait encore son héros de la vieille armée, le colonel Montander, et il y avait une scène déchirante de séparation entre lui et Lise, madame Duluc. On était ému, mais on ne criait plus, pris tout entier par l'émotion poignante de la situation. La Marengotte étouffa un bâillement puis s'agita sur son fauteuil, et enfin elle dit :

— On ne crie donc plus? C'était plus rigolo quand on criait.

— On ne peut pas crier tout le temps. Mais c'est égal, le colonel Montander est une belle figure.

— Ben moi, je l'ai assez vu! J'ai soupé de sa fiole. Ce qu'on se rase ici.

— Chut ! chut ! silence ! crièrent plusieurs spectateurs des points différents de la salle.

— Comment, silence ! On ne peut plus causer à la Bodinière ! C'est pis qu'à l'église. Alors, zut, je me la brise !

Jeanne quitta son fauteuil, qui se releva avec un bruit sec, précisément au moment où l'on arrêtait Montander, et s'élança dans la galerie, suivie par Champaubert penaud et rêveur. Qu'allait penser le prince de la Moskowa en remarquant cette fuite à l'anglaise ? Mais son étonnement augmenta lorsque ayant rejoint la Marengotte dans la rue Saint-Lazare, il l'entendit demander :

— Dis-donc, espèce de fumiste, pourquoi appelle-tu ça le Petit Chapeau ? J'ai pas vu de petit chapeau.

— Mais, riposta Champaubert estomaqué, c'est pour le symbole, le petit chapeau de Napoléon.

— Qui ça, Napoléon ? L'Empereur ? Il avait un petit chapeau ?

Champaubert restait médusé devant cette ignorance historique.

— Pardon, mademoiselle, il faudrait s'entendre... Hier soir, vous avez crié chez Laxim's : « Moi, je suis pour le Petit Chapeau ! Vive le Petit Chapeau ! »

— Oui, on discutait des cadeaux qui faisaient le plus plaisir à recevoir, et alors j'ai répondu : Moi, je suis pour le petit chapeau. Vois-tu, on n'a jamais assez de chapeaux. Ainsi, pour la fête de Molier, il y aura un concours de chapeaux et un prix pour le plus joli. J'ai compté sur toi pour m'offrir le mien. Ça biche ? On s'amènera demain ensemble, rue de la Paix. Pas vrai ? le petit nenfant à sa mère ? Oui ? Alors, vive l'Empereur !

LE BUT

Certainement, notre ami Jacques était très bien au château de la « Richardière ». Tout le monde sait que l'on pourrait dire des châtelains les Mezensac, comme dans la chanson du bon Nadaud :

D'ailleurs des gens
Fort obligeants
Et qui reçoivent à merveille.

Les chambres sont confortables, les lits excellents, les rideaux de fenêtres sont doublés pour respecter le sommeil matinal des hôtes

(ce qui est très rare à la campagne), la chasse est bien gardée, le cuisinier excellent. Bref, il avait bon souper, bon gîte... mais il n'avait pas *le reste*, ce reste aussi nécessaire que l'air qu'on respire, à la santé et au bon tempérament d'un gaillard de trente ans. Pas la moindre femme à laquelle on pût faire la cour, pas la plus petite divorcée, séparée, ou simplement révoltée, vous permettant de vous glisser, à la nuit tombante, vers sa chambre entr'ouverte, en marchant nu-pieds sur les tapis des couloirs, avec des précautions de cambrioleur. Trois officiers venus de Rouen, deux petits ménages en complète lune de miel, crispants avec leur manière de se frôler toute la journée, et de s'embrasser dans les coins, les Mezensac continuant, après la cinquantaine, le rêve édifiant de Philémon et Baucis... et c'était tout. Ajoutez à cela, le service de la chambre fait par un gigantesque laquais qui avait été dans les cuirassiers.

Donc, rien à faire. Les premiers jours, Jacques prit philosophiquement son parti. Il venait de quitter sa chère maîtresse Sabrette, et il se sen-

tait suffisamment délesté. Je ne sais même pas si, au fond, il n'éprouvait pas un certain plaisir égoïste à se mettre au vert ; et puis, il comptait sur les marches forcées, sur les fatigues de la chasse, sur le calme de l'existence correcte pour dompter « la bête », se rappelant le proverbe anglais que répètent les beaux life-guards, au camp d'Aldershot, quand la *Household-Brigade* est privée des plaisirs de Londres : « Laissez-la tranquille huit jours, et elle vous laissera tranquille huit ans. »

Or, au contraire, ce fut au bout de huit jours que notre pauvre Jacques commença à ne pas être tranquille du tout. La vue des petits ménages avec leurs privautés conjugales l'exaspérait. Il avait des bourdonnements dans les oreilles, et après les repas succulents et les menus au gibier arrosés de vins généreux, il se sentait de chaudes bouffées qui lui montaient au cerveau. C'était en perspective la fâcheuse congestion.

Évidemment, tous les invités de la « Richardière » étaient charmants, mais ils ne rem-

plaçaient pas Sabretto. Ah! cette Sabretto! Décidément, il n'y a rien de tel que de quitter les gens pour bien apprécier leurs qualités. Il lui semblait qu'il ne l'avait jamais tant aimée. Pendant les longues heures d'insomnie et d'agitation, tandis qu'il se tournait et se retournait sur sa couche aussi moelleuse que déserte, il se représentait la belle fille qui était sienne, avec ses cheveux épais, ses épaules d'enfant à fossettes émergeant au-dessus de la chemisette à froufrous ornés de rubans, ses bras nus repliés sous sa nuque, et les gais réveils, avec toutes sortes de niches, de gamineries, de folies même, ce qu'on appelait des réveils en musique!...

Un beau jour il n'y tint plus, et fut pris d'un désir ardent de revoir Juliette, ne fut-ce qu'une journée, ne fut-ce qu'une nuit! On ne pouvait télégraphier du château, car, il eût fallu confier la dépêche, et le nom de Juliette eût fait scandale. On ne pouvait quitter les Mezensac au bout d'une semaine, mais on pouvait prétexter une invitation de vingt-quatre heures à Villers-sur-Mer, et avec un télé-

gramme dès le matin, et un train express bien choisi, Juliette pouvait arriver pour dîner. Et alors, et alors! Rien que d'y penser, son cœur battait de joie dans sa poitrine. Il sentait qu'il ne pourrait même pas attendre le dîner...

Les châtelains furent bien un peu étonnés de ce départ en hombre, et la marquise de Mezensac eut un singulier sourire tandis que Jacques, sous son regard malin, se troublait et bafouillait légèrement dans ses explications ultra-fantaisistes. Mais enfin l'exeat fut enlevé, et léger comme un collégien qui s'évade de sa prison, notre ami sauta dans le buggy qu'on avait mis à sa disposition pour franchir les onze kilomètres qui séparent le château de la plage de Villers.

Descendu à l'hôtel du Petit-Herbage, il demanda un Indicateur de chemins de fer et trouva un délicieux train qui, partant de Paris vers une heure vingt-cinq, arrivait à Villers à six heures dix-sept. C'était parfait; juste le temps de... causer avant dîner et d'expédier un bout de toilette, ce qui est absolument né-

cessaire quand on vient de faire son petit voyage. Ceci fait, il prit une feuille de papier à lettres de l'hôtel, et écrivit une dépêche de quarante mots, incandescente et dithyrambique, où il y avait de tout, des indications précises pour le train, des déclarations cantharidées à faire rougir les employées des télégraphes chargées de la transmission, des exclamations d'amour dont l'harmonie imitative ressemblait à des hennissements. En l'écrivant, Jacques était plus rouge que jamais; ses tempes battaient, et de grosses gouttes de sueur perlaient sur son front, où les veines se gonflaient. Ah! sapristi de sapristi! il était temps que Juliette revînt! Jamais il ne l'avait tant désirée avec une pareille fougue, et ce petit bleu n'était pas fait pour le calmer. Il le relut cependant, il le fallait bien pour compter ses mots, puis, ceci fait, il appuya sur le bouton électrique, afin de faire partir sa dépêche au bureau télégraphique.

Quelques secondes après, on frappa à sa porte :

— Entrez, cria Jacques.

Il aperçut une servante, commune, pas jolie, mais fraîche et jeune : le type de la grosse Normande, avec les cheveux blond ardent; sous le petit bonnet blanc, les joues rouges comme des pavies dans lesquelles on aurait envie de mordre, et une poitrine insolente, emprisonnée dans le corsage noir bombé et tendu à éclater : le cinquième bouton avait certainement un grand mérite à ne pas lâcher prise.

— Que désire m'sieu? dit-elle avec son parler lent et traînard.

— Ce que je désire, dit Jacques, c'est que l'on porte immédiatement au télégraphe ce...

A ce moment il regarda la servante qui souriait les bras ballants, avec, dans l'œil rond, la passivité d'une bonne bête de somme, prête à tout et à tous; il loucha sur la rondeur de cette gorge captive, un flux de sang lui monta au cerveau, et, ne sachant plus trop ce qu'il faisait, il se précipita comme un fou vers la Normande en l'étreignant furieusement dans ses bras.

Celle-ci, habituée, sans doute, à ces égards de voyageurs, n'opposa aucune résistance sérieuse et se contenta de dire :

— Si m'sieu voulait tant seulement donner un tour de clef, on serait plus tranquille.

... Et maintenant, dit la bonne en réajustant son bonnet blanc un peu froissé, je vas aller au télégramme.

Jacques reprit le petit bleu, et le relut très posément une dernière fois. Elle était absurde sa dépêche. Comment avait-il pu écrire de pareilles insanités! Et quoi? Déranger Juliette? La faire venir de Paris pour quelques heures? Elle était charmante sans doute, mais, en somme, il la voyait toute l'année. La perdrix, toujours la perdrix. Elle allait peut-être se trouver très mal dans cette petite chambrette d'auberge? Est-ce qu'il ne serait pas beaucoup plus simple, beaucoup plus raisonnable, de rentrer paisiblement au château.

Jacques réfléchit une seconde, puis il prit la dépêche et la déchira en petits morceaux.

— Non, dit-il, ne faites rien, et dites au

cocher de réattelor. Je retourne dîner à la Richardière.

— Comment déjà ! Mais m'sieu n'a point eu l'temps ed' profiter ed' Villers.

— Mais si, mon enfant, le but de mon voyage a été atteint plus vite que je ne croyais, voilà tout.

A DOMICILE

— Si tu veux, Sylvia, ce jour de Fête Nationale, nous le passerons chez nous, bien tranquillement, claquemurés dans notre petit nid, où l'on est si bien. Nous fermerons les rideaux, et les volets, et dans les bras l'un de l'autre nous oublierons le monde entier, plus soucieux d'un baiser dérobé que de la prise de la Bastille.

C'était un certain 14 Juillet que très timidement Jacques osait faire au réveil cette proposition à sa maîtresse, proposition qui fut, d'ailleurs, froidement accueillie. Sylvia s'ac-

couda sur l'oreiller, fit la moue, et sur un ton un peu boudeur :

— Oh ! Jacques, je ne suis pas comme toi une horrible réactionnaire farcie de préjugés. Je suis simplement une bonne fille qui aime la vie, le mouvement, le bruit, la gaieté, et j'avoue que notre beau Paris pavoisé, illuminé, enguirlandé, avec sa foule grouillante et endimanchée, ses camelots et ses baraques, a toujours eu le don de me mettre en joie. D'ailleurs, j'ai lu le programme de la fête annoncée sur de belles affiches blanches ; il est magnifique, et je veux tout voir, tu entends, tout, tout !

Jacques réfléchit un moment, puis, très sûr de lui, il dit en souriant :

— Et si je réalisais complètement ce programme de point en point ; si je te servais tous les détails de cette solennité sans même te donner la peine de sortir de ta chambre, si enfin je t'offrais : *la Fête Nationale à domicile*, comme on a déjà Enghien chez soi, que dirais-tu ?

— Je dirais que ce n'est pas possible, mon pauvre Jacques.

— Pas possible, Sylvia, comme s'il y avait quelque chose d'impossible pour un homme vraiment amoureux. Tiens, prends le journal, et vois si je ne te donne pas, par le menu, tout le programme officiel sans en rien modifier ni retrancher.

— Eh bien ! je lis que la journée commencera par des *distributions de vivres* dans la matinée.

— Ça, ma chère amie, cela regarde la femme de chambre Francine qui, sur le coup de neuf heures, va apporter sur un plateau la tasse de chocolat réparatrice et les rôties bien beurrées comme tu les aimes. Il me semble que ce menu-là vaut bien les distributions de bœuf et de légumes.

— Soit; mais je lis ensuite : *Décoration et pavoisement* des rues et monuments publics.

— Oh, ingrate ! regarde ta chambre tendue par mes soins de cette peluche saumon à reflets argentés, ce lit dont le fond est formé d'un grand rideau de satin blanc entr'ouvert à

l'italienne. Sur les murailles les *Lavandières* de Boucher ; le *Divertissement champêtre* de Lancret, ces *Hussards* de Sweebach escortant une cantinière, sans oublier cette merveille sur ivoire de Baudouin : la *Surprise ;* vois : les amoureux surpris par une visite inattendue se sont cachés derrière les grands rideaux verts d'un lit empanaché ; mais ils ont laissé sur un fauteuil une robe de soie et un habit de velours, un tricorne et un chapeau enrubanné. Contemple dans cette vitrine tous les merveilleux petits Saxe réunis avec peine, miniatures, miroirs à main ornés de saphirs, lorgnettes garnies de roses, éventail Louis XV représentant le jugement de Pâris, et acheté à cause d'une vague ressemblance entre toi et Vénus la fière déesse. Est-ce que cela ne vaut pas les ornementations officielles et les draperies banales de nos monuments publics ?

— J'arrive maintenant à un numéro que je te défie bien de m'offrir : *A trois heures,* GRANDE REVUE *des corps de troupes de la garnison.* Je t'attends là.

— Eh bien, mà chère Sylvia, cela m'est des plus faciles, seulement je ne passerai pas la revue de plusieurs corps. Je ne m'occuperai que... du tien.

— Tu es fou !

— Oh ! pas du tout. N'est-il donc pas juste qu'au moins une fois l'an je détaille toutes les merveilles de ce petit corps. Au son de l'hymne triomphal que chante tout ton être, je veux te voir défiler devant moi svelte, élégante, insolente et divine, harmonieuse comme une ode, laissant derrière toi un sillage de parfums enivrants, et comme a dit le poète Ernest d'Hervilly :

Indifférente aux mots lâches et doux que sème
L'homme attendri tout bas.

Le moulin de Longchamp sera représenté par le moulin au-dessus duquel tu as si follement jeté ton bonnet, et pour admirer tant de splendeurs il n'y aura pas d'autre chef d'État que ton ami Jacques qui pourra rééditer le mot de Louis XIV : L'État, c'est moi.

— Et comment me donneras-tu la *fête de nuit*, avec ses verres de couleur, ses motifs de gaz, ses ifs, ses girandoles, ses feux de Bengale.

— Tu auras ta fête de nuit, je te le jure, Sylvia, plus belle, plus rutilante, plus éblouissante, plus phosphorescente que n'ont jamais pu la rêver nos édiles dans leur imagination de bourgeois comtempteurs des Dieux. Lorsque la nuit tombera, enveloppant toute la nature de son grand manteau bleu saphir parsemé d'étoiles, lorsque Francine aura allumé la lampe persane qui, là-haut, sous la rosace dorée, représente Phébé la blonde, moi j'illuminerai à mon tour. Les myriades de bougies des candélabres et tes appliques étincelleront tout à coup se répercutant à l'infini dans ta psyché et tes miroirs de Venise, répandant dans toute ta chambre une lumière dorée, et mettant en valeur tous les reliefs, tous les contours, tous les détails de ce que j'adore. Des *feux de joie* s'allumeront dans nos yeux, et comme les tiens sont verts de mer, et passent par toutes les

nuances, tu me donneras à ton insu, des feux verts, des feux bleus, des feux lilas, éclipsant complètement les radiations des *fontaines lumineuses*. Les *fusées volantes* ce seront les paroles d'amour que je lancerai dans la nuit et qui retomberont ensuite en pluie d'or sur ton petit cœur battant à tout rompre. J'embrasserai tes oreilles finement ourlées, tes lèvres pourpres, ton menton à fossette, tes épaules rondes, et j'obtiendrai ainsi des *fêtes locales* comme jamais la bonne volonté des habitants d'aucun quartier n'a su en organiser.

— Et *le feu d'artifice ?*

— Je vois que le programme officiel nous en promet un au viaduc du Point-du-Jour. Le mien sera également au point du jour, et le bouquet sera une gerbe de baisers et de caresses folles. Et comme, en somme, chacun entend le bonheur à sa façon, comme le meilleur moyen de célébrer une date historique c'est encore de manifester ce jour-là son allégresse, par notre fête intime nous donnerons aux institutions qui nous régissent une bien

plus grande marque d'adhésion qu'en allant grossir inutilement le nombre des badauds prenant part dans les rues à la fête générale. Voilà, ma chère Sylvia. Ai-je oublié quelque chose ? Ai-je accompli de point en point le programme?

— A peu près, mon cher Jacques, reprit Sylvia après avoir à nouveau relu le journal avec attention. Il y a bien un numéro que j'ai passé sous silence...

— Ah oui, *représentations gratuites*.

— Précisément. Celui-là, tu peux le biffer carrément. Je n'aime pas à changer mes petites habitudes, même sous le prétexte de fête nationale.

LE TOUPIGNON

Quatre clubmen des plus connus se trouvaient réunis hier au soir dans un wagon de l'express pour Aix-les-Bains.

— Pour un mois d'été, il a été joliment réussi, le mariage Ollivier du Bouchage ! commença Noirmont, ce Parisien tenace ; vous verrez qu'on finira par ne plus partir. Toutes les notabilités les plus aristocratiques étaient dans la petite chapelle de la rue Monsieur.

— Heu ! heu ! fit observer le général, il y avait bien quelques noms manquant à l'appel :

ainsi, par exemple, je n'ai pas aperçu la marquise de Palangridaine.

— Elle a été contrariée par la police.

— Et de quel droit ? s'exclama Verteuil. Parce qu'un homme a été un ancien ministre de l'Empire, la police se permet de venir troubler ses joies familiales et de molester ses amis ! C'est monstrueux.

— Il ne s'agit pas de cela, repartit Noirmont en riant; calme ta vertueuse indignation de vieux légiste. La marquise n'est pas venue, tout simplement parce qu'elle n'avait pas son faux toupet, et même l'histoire est assez drôle.

— Conte-nous l'aventure, cela fera passer le temps du voyage.

— Eh bien, messieurs, vous savez ou vous ne savez pas que madame de Palangridaine lutte avec une énergie farouche contre les atteintes de l'âge. Elle a recours depuis quelque temps à tous les fards, à toutes les teintures, et l'on m'a affirmé qu'elle dormait le soir avec une tranche de veau froid sur chaque joue, pour entretenir la fraîcheur de son teint.

— Sapristi, grogna le général, je n'oserai plus jamais manger des escalopes dans cette maison-là !

— Quoi qu'il en soit, la marquise est parvenue à des résultats étonnants ; et l'un de ses trucs les plus réussis est certainement son faux toupet, un petit toupignon recouvert d'une poudre blonde aux ondulations mollement crespelées, qu'un des garçons du coiffeur Pétrus emporte le soir de temps à autre et rapporte le lendemain avant midi, 9 rue des Écuries-d'Artois.

— Attendez donc, intervint Verteuil, est-ce que ce n'est pas la maison qui fait le coin de la rue Paul-Baudry.

— Précisément, il y a là un espèce de carrefour où se tient toujours en faction un agent de police, et cela pour la bonne raison que le numéro 9 de la rue des Écuries-d'Artois est habité par un ancien ministre de l'intérieur. Or, depuis le dernier procès de Soisy-sous-Étioles, on a bien vu que les compagnons n'avaient rien perdu de leur audace, et qu'il

fallait continuer les précautions prises au moment de la catastrophe Véry. Et voilà pourquoi l'immeuble est toujours gardé à vue, nuit et jour.

» Or, en vue du mariage Ollivier du Bouchage, cette suprême réunion mondaine de la saison, la marquise de Palangridaine avait envoyé son toupignon chez Pétrus, afin qu'il en refît à neuf les ondulations, et qu'il les saupoudrât de poudre blonde. Le coiffeur avait d'ailleurs absolument promis de renvoyer le travail avant dix heures, afin que madame de Palangridaine eût le temps de se rendre rue Monsieur.

» A onze heures, la pauvre marquise commença à s'inquiéter. Elle allait et venait dans son appartement, nerveuse, agitée, mais n'osant pas se montrer à la fenêtre avec son crâne aussi nu qu'un skating. Et le toupignon promis n'arrivait pas! A la fin, n'y tenant plus, elle envoya sa camériste rue des Pyramides jusque chez Pétrus. Or celui-ci affirma sur l'honneur qu'il ne pouvait pas comprendre ce qui arrivait,

car il avait expédié le toupignon par Édouard, le premier garçon, plus de deux heures auparavant. Il aurait bien voulu aller lui-même aux renseignements, mais c'était le moment psychologique où le jeu des enchères commençait à flamber, et il y avait une lutte ouverte entre la marquise Aqua-Sacerty et mademoiselle Marcelle Lender, venue tout exprès du Bas-Brunoy pour se faire onduler. A l'heure actuelle, les enchères montaient déjà à deux cent cinquante francs. Il ne pouvait donc s'absenter dans un moment pareil.

» Et la femme de chambre, désespérée, revint annoncer la fâcheuse nouvelle à sa maîtresse qui, du coup se vit obligée de renoncer au grand mariage avec un front rappelant, par sa nudité, celui d'un de ses anciens adorateurs, le duc de Morny.

» Or, savez-vous, pendant ce temps-là, ce qui était arrivé à Édouard, le premier garçon? Il était parti de la rue des Pyramides tenant à la main, avec des précautions infinies, la petite boîte dans laquelle se maintenait sur un tube

le toupignon par un prodige d'équilibre. Il fallait éviter le moindre heurt qui eût pu déranger la belle symétrie des mèches ou faire tomber la poudre blonde. Aussi marchait-il comme s'il eût porté le Saint-Sacrement. Très fier de lui, il avait ainsi évité toute la cohue du faubourg Saint-Honoré, il arrivait sans encombre, avec une réelle satisfaction, dans les parages plus paisibles de la rue du Commandant-Rivière.

» Hélas! c'est précisément là que devaient commencer ses tribulations. L'agent, placé devant le numéro 9 de la rue des Écuries-d'Artois, regardait avec une certaine curiosité cet *individu* qui s'avançait ainsi avec une boîte sous le bras et marchant évidemment *pas comme tout le monde*. Il y avait dans son allure quelque chose de louche. On ne déambulait pas comme ça; d'ailleurs, l'homme était d'autant plus facile à surveiller que les passants sont très rares dans cette partie de la rue.

» Ses soupçons se changèrent en certitude lorsqu'il vit mon Édouard mettre le cap sur

l'immeuble de M. Constans et se préparer à entrer, toujours avec les mêmes précautions.

» — Qui êtes-vous, dit-il, en l'arrêtant brusquement par le bras au moment où il allait enfiler la voûte?

» — Prenez garde! s'écria Édouard avec terreur. Prenez garde à ma boîte, vous allez faire arriver un malheur, bien sûr.

» — Ah! ah! s'écria triomphant le sergent de ville, voulez-vous me montrer ce qu'il y a dans cette boîte?

» Tout autre garçon aurait sans doute soulevé le couvercle; mais Pétrus a su inspirer à ses subordonnés le respect absolu du secret professionnel. Édouard pouvait-t-il raconter ainsi au premier venu que les belles ondulations de la marquise de Palangridaine étaient postiches, dévoiler les mystères de cette calvitie soigneusement dissimulée? Il ne le pensa pas, et noblement il répondit:

» — Je suis Édouard, garçon coiffeur.

» — Eh bien, qu'est-ce que ça me fait que vous soyez garçon coiffeur? Ça vous empêche-

t-il d'être anarchiste? Donc, obtempérez, et ouvrez-moi votre carton.

» — Impossible. Que penseraient de moi les camarades? Le secret de cette boîte ne m'appartient pas, et si je vous le livrais, je serais déshonoré.

» — Parfait. Alors, dans ce cas, donnez-moi votre carton, suivez-moi immédiatement rue La Boëtie, chez le commissaire de police.

» — Avec plaisir! répondit Édouard, qui voyait déjà se former dans la rue un rassemblement ne présageant rien de bon. D'ailleurs le commissaire, lui aussi, est assermenté et lié par le secret professionnel. A lui on pourrait tout avouer.

» Le commissaire était absent, mais le garçon crut pouvoir se confier au secrétaire:

» — Monsieur, lui dit-il, ma défense sera bien simple. Je vous autorise à ouvrir vous-même la boîte qui m'a été consfisquée, et vous verrez ce qu'elle contient. D'ailleurs, vous devez déjà sentir à travers le couvercle le parfum de la poudre...

» — De la poudre! Et vous vous figurez bonnement que je vais ouvrir votre boîte. Ah çà! vous me croyez donc bien naïf, s'exclama le secrétaire terrifié. Je vais tout simplement vous diriger sur le Dépôt, mon gaillard; quant à votre boîte, je vais l'envoyer au laboratoire municipal, où M. Girard se chargera d'analyser son contenu.

» Et voilà comment le toupignon de madame de Palangridaine a été dirigé sur l'Hôtel de Ville, avec la recommandation du commissaire affirmant qu'il avait reconnu l'*odeur de la poudre*.

» M. Girard a dû être bien étonné, mais c'est la pauvre marquise qui n'a pas été contente.

» Maintenant, il est dix heures. Si vous le permettez, je vais tirer l'écran de la lampe, et dormir jusqu'à Culoz. Bonsoir, messieurs, comme disait Arthur Meyer.

LES BRIGANDS

LETTRE DE TOTO A TUTUR

Fontainebleau, 5 septembre.

Ah ! mon pauvre Tutur, quelle histoire ! Pour une fois que je veux tenter du *conjungo*, ça m'a bien réussi !

La solitude, la continence forcée des longues soirées, les promenades sentimentales en pleine forêt, les rencontres continuelles, tout cela c'est très mauvais pour un pauvre jeune homme sans défense, lorsqu'il se trouve en présence d'une jeune fille, mademoiselle Germaine Fézensel, jolie à croquer, et affligée d'un gros sac.

Ce gros sac était agréable, mais il compliquait mon affaire, en ce sens que Germaine, romanesque comme on n'a plus le droit de l'être en cette fin de siècle faisandée, pour ne pas dire plus, était persuadée que le prétendant en voulait beaucoup plus à sa dot qu'à ses charmes, cependant indiscutables, et rêvait de je ne sais quelle aventure qui la jetterait dans les bras d'un prince charmant. Ce Perrault a fait un tort énorme.

Ma parole, Germaine me plaisait au point que j'aurais épousé — pas avec rien, non, mais avec moitié moins... Je ne pouvais pas aller lui dire : « Mademoiselle, je vous prendrais bien, avec moitié moins ». Ça aurait tout gâté. Et mes affaires n'avançaient pas d'une ligne, et je me ruinais en breaks et landaus pour promener la jeune fille avec le papa et la maman Fezensel, dans la forêt et dans les environs de Fontainebleau, promenades auxquelles j'invitais toujours quelques amis afin d'ôter tout prétexte à potin. Or, avant-hier, nous avions tous été visiter, en bande, les

gorges d'Apremont, où se trouve la *caverne des Brigands ;* puis on était venu terminer la journée par un bon petit dîner à Barbizon.

Pendant le dîner, je remarquai que Germaine était nerveuse, agitée. A mesure que la nuit tombait et que les ombres envahissaient le paysage, elle pressait le service toujours très lent, insistait pour que l'on revînt de bonne heure. Sans doute, cette caverne avait frappé son imagination, et aussi ce mot de « brigands » à chaque instant répété par le guide. Avec cela, le petit Foucard, le lieutenant de chasseurs, n'avait rien trouvé de mieux que de raconter une attaque nocturne qui avait eu lieu, la veille, au Bois de Boulogne, avec des détails inédits sur *le coup du père François.*

Plus on plaisantait Germaine sur ses terreurs, plus elle redoutait d'avoir à traverser la forêt très tard, et si on l'avait écoutée, on aurait quitté le dîner dès le rôti. Mais la maman Fézensel, un peu gourmande, avait déclaré que, quant à elle, rien ne la ferait se mettre en mouvement avant l'entremets. Quant

au papa Fézensel, il tenait aussi beaucoup à son café, avec petit verre, et Germaine de se lamenter en s'écriant : « Le dîner n'en finira jamais. Il va faire tout à fait nuit, tout à fait nuit !... »

Cet état d'âme de ma bien-aimée me suggéra une idée canaille, pas neuve, mais qui me parut bonne tout de même. Si, au retour, je faisais simuler une attaque par des brigands, au milieu desquels je surviendrais tout à coup pour mettre en fuite les assaillants, sauver la jeune fille qui se jetterait dans mes bras — il y aurait là, évidemment, un moment très agréable — en balbutiant : « Ah ! mon sauveur !... » avec des larmes qui rouleraient de ses yeux éperdus de reconnaissance et sous son corsage un peu dépoitraillé par la lutte, on verrait ces ondulations multiples que les comédiennes nous servent, au théâtre, dans les grandes scènes d'émotion... Tout cela n'était pas banal, et après, le sac était dans le mariage, puis, le mariage était dans le sac !...

J'avais remarqué à l'écurie une sorte de palefrenier, habillé en cycliste, qui avait l'air très roublard. Ses culottes courtes, son tricot d'un blanc douteux, sa barbe mal faite lui donnaient un aspect suffisamment équivoque. Alors, pendant qu'on réattelait, je lui expliquai mon plan :

— Vous allez, lui dis-je, vous poster avec deux amis, à la montée de la gorge d'Apremont, et vous attendrez les deux voitures. Comme la côte est très raide, le premier landau montera au pas; vous l'attaquerez avec vos deux camarades en faisant un bruit de tous les diables. Moi, je serai dans le second landau qui suivra à cent ou cent cinquante mètres. Je sauterai en bas de la voiture en faisant des moulinets terribles avec ma canne. Alors, dès que vous me verrez arriver, inutile d'entamer avec moi une lutte, il fait si chaud ! Et puis un mauvais coup est si vite attrapé... Vous fuirez lâchement, sans hésiter, et vous vous réfugierez dans le bois. Est-ce compris ?

— Ce sera très rigolo, me dit le cycliste, égayé. Vous en avez de bonnes. Et combien donnez-vous ?

— Cinquante francs, payés d'avance ; tenez, les voici.

— Ça colle. Je vais chercher les copains.

— Prévenez-les bien de ne pas lutter avec moi. Ce serait d'une haute inutilité. Une fuite rapide...

— C'est entendu, bourgeois, vous serez content. Vous aurez de l'ouvrage proprement *faite.*

Mon cycliste emporta mon petit billet bleu ; moi je regagnai la famille qui se préparait pour le départ, tandis que Germaine continuait à expliquer ses inquiétudes au milieu des facéties de l'assistance. Moi, je riai encore plus fort que les autres, en songeant que Machiavel devait avoir ce rire-là, lorsqu'il organisait quelque guet-apens ou embuscade. Et déjà mon mariage m'apparaissait inéluctable, resplendissant au bruit des orgues, et dans des parfums d'encens.

— Hyménée ! Hyménée ! cantate numéro vingt-deux, comme on disait dans *Barbe-Bleue*.

Je retardais à dessein le départ sous des prétextes divers, pour bien donner à mes brigands le temps d'atteindre la gorge d'Apremont, puis, après avoir payé l'addition du dîner, avec une sage lenteur, j'embarquai la famille Fézensel, dans le premier landau. Quant à nous, comme nous voulions fumer, nous montâmes avec nos amis, dans le second landau, et pour rassurer Germaine, je lui promis de la rejoindre dans la première voiture, aussitôt que mon cigare serait achevé.

Donc, tout était bien réglé ainsi ; la mécanique était montée au point, et l'aventure devait marcher à merveille. Mais est-ce qu'on sait jamais ?... Napoléon aussi devait gagner la bataille de Waterloo. Or, Tutur, tu vas voir ma déveine ! Le malheur voulut que la voiture des Fézensel fût précédée d'un autre landau, dans lequel se trouvaient deux ingénieurs accompagnant deux vieilles dames.

Quand celles-ci se virent arrêtées en pleine forêt par mon cycliste et ses deux acolytes, elles se mirent à crier comme des putois en délire, d'autant plus que mes hommes, ne me voyant pas arriver, furent obligés de pousser l'attaque beaucoup plus à fond qu'il n'avait été convenu et de tarabuster vaguement les vieilles. Au bruit, je finis cependant par accourir, et tout en faisant mes moulinets de canne, j'indiquai à mes brigands qu'ils se trompaient de voiture. Ils lâchèrent donc leur première proie, le cocher s'enfuit au galop et ils firent un nouveau simulacre d'attaque vers la voiture Fézensel devant laquelle je m'étais planté, fier et résolu : « Paraissez Navarrois, Maures et Castillans ! » Mais mademoiselle Germaine s'était évanouie en criant : « Ah ! mes pressentiments ! » si bien qu'elle ne put me voir dans mon rôle de sauveur, pourchassant héroïquement les trois hommes, jusqu'à la lisière du bois, avec de beaux gestes.

Le fiasco était complet. Mais ce qu'il y a eu de plus triste, c'est que les vieilles dames

tarabustées dans le premier landau ont ébruité l'affaire, et que j'ai été obligé de leur faire les excuses les plus plates pour éviter l'intervention de la police. Quant à Germaine, elle a tout appris, et elle a eu l'esprit d'en rire; cependant, mon prestige de héros est à tout jamais envolé, et mon mariage est dans le lac.

Ce n'était pas écrit là-haut, vois-tu, Tutur, et pour une fois que j'ai voulu forcer un peu la main de la Providence, elle n'y a pas mis du sien, malgré l'adage : « Aide-toi, le ciel t'aidera ».

Je crois que je mourrai dans la peau d'un vieux marcheur, sans avoir fait souche légitime, car je commence à croire que le mariage de la main droite est beaucoup plus difficile que le mariage de la main gauche, et beaucoup moins... O hé ! o hé !

Au revoir, vieux.

Ton fidèle,

TOTO.

PAS D'IMPROVISATION !

Le député Marius Chancelade, bien que du Midi, pays de l'éloquence facile et des syllabes abondantes coulant à jet continu de la bouche melliflue des orateurs, a un terrible chagrin. Il est absolument incapable d'improviser.

La plume à la main, il trace des périodes ailées, des images magnifiques ; les idées s'enchaînent, claires, logiques, avec une richesse d'expressions qui font ressembler son style à un feu d'artifice éblouissant.

— Les discours de Chancelade, disait le président de le Chambre, c'est de la pyrotechnie.

On ne peut les lire qu'avec des lunettes vertes.

Il les lisait à la tribune, sans lunettes vertes, parce qu'il avait l'habitude, mais il les lisait. Cela marchait très bien lorsqu'on ne l'interrompait pas, ou lorsque les interrupteurs se bornaient à confirmer ses dires par des « Très bien » — « Parfaitement exact » — « Écoutez l'honorable préopinant, etc... » Alors, le succès était certain, les applaudissements éclataient, frénétiques, et, plus d'une fois, la Chambre entière avait cru devoir voter l'affichage de ces morceaux d'éloquence cicéronienne sur les murs des communes départementales :

Le président s'en fiche, au reste
Car c'est la France qui payera.

Mais, lorsque quelque collègue se permettait de soulever un incident, de poser une question indiscrète ou de lancer une insinuation audacieuse demandant une réponse du tac au tac, alors le pauvre Chancelade n'y était plus. Il se troublait, balbutiait lamentablement et, non

seulement il ignorait l'art de la riposte qui cloue le bec à l'adversaire par un mot cinglant, spirituel ou bonhomme ; mais encore, il avait toutes les peines du monde à retrouver l'endroit de la page où il avait été interrompu et à reprendre le fil de son discours. Ses adversaires connaissaient cette infirmité, et en abusaient pour lui faire, à brûle-pourpoint, les demandes les plus saugrenues ; et, bien souvent, au milieu d'un vacarme étourdissant, et, en dépit des coups de sonnette du président, le pauvre député avait été obligé de descendre de la tribune, tandis que les sténographes très égayés, inscrivaient dans leur compte rendu : « Hilarité prolongée. »

Aussi Chancelade, averti par l'expérience, se méfiait-il de lui-même. Il avait toujours en poche un volumineux carnet sur lequel il inscrivait à l'avance tout ce qu'il avait à dire, et même tout ce qu'il pourrait avoir à répondre dans les circonstances les plus ordinaires et les plus banales de sa vie.

Il avait rencontré en juillet dernier, au

château de la Roumargue, près Nîmes, une exquise jeune fille, répondant au doux nom d'Olivette Campistrous ; c'était une brune, au teint chaud doré par un rayon de soleil, qui eût pu répondre au signalement de l'Andalouse de Barcelone chantée par Alfred de Musset. C'était tout le Midi — le midi un quart — avec sa fougue, son exubérance, sa rapidité d'impression et son parfum aliacé. Marius n'avait pu la voir sans en devenir éperdument épris, et il lui avait écrit des déclarations magnifiques, des volumes de lettres rédigées dans une note tendre, amoureuse, caressante comme un chant d'oiseau. C'était en même temps passionné, et délicat, très chaud au fond, très chaste dans la forme, avec des périphrases adroites qui ouvraient à la jeune fille des horizons inconnus. Le soir, lorsque sur la terrasse de la bastide, à l'ombre des oliviers et des lauriers roses, elle relisait ces épîtres enflammées, son petit cœur battait à tout rompre sous sa basquine de couleur éclatante, et elle sentait des frissons qui lui montaient

tout le long des reins jusque dans la nuque, en la plongeant dans une sorte de béatitude indéfinissable. Un homme, qui écrivait de si jolies choses, devait savoir aimer, et sur la viole d'amour il était certainement un véritable virtuose.

Elle dut en rabattre et un peu déchanter. Comme elle était excessivement pétulante et bavarde, elle ne s'aperçut pas trop, aux premières entrevues, de la difficulté que le pauvre Chancelade avait à exprimer verbalement ce qu'il ressentait si bien. Elle faisait elle-même les demandes et les réponses, et cela marchait vaille que vaille, avec des regards chargés de flammes, des étreintes de main et des hochements de tête approbatifs. Mais lorsqu'elle voulut, à son tour, que son amoureux lui parlât, ce fut un bafouillage lamentable. Les tronçons de phrases, les réticences, les coq-à-l'âne absurdes vinrent seul, sur les lèvres du fiancé, qui, de plus en plus démonté par l'éclat de rire triomphant qui éclatait comme une fusée entre les dents blanches d'Olivette

préféra sauter sur son chapeau et s'enfuir désespéré.

Il est vrai que le lendemain même, il réparait cette bévue par une nouvelle lettre magistrale, où il expliquait son infirmité, en des termes si touchants, si ingénus, que mademoiselle Campistrous se sentit à nouveau émue, et attendrie.

— C'est bien simple, lui répondit-elle ; à l'avenir, mon pauvre ami, écrivez-moi à l'avance, ce que vous aurez à me confier, et venez me le dire vous-même.

Alors, la veille des entrevues, Chancelade préparait sur son carnet sa conversation en faisant la part de l'imprévu, et des questions éventuelles. « Vous me direz peut-être... mais moi je vous répondrai... Pour le cas, où votre avis serait de... je me permettrais de vous faire observer que..., etc., etc. » Il lisait tout cela à l'indulgente Yvette, et, peu à peu, sa cour prenait l'apparence d'une conversation qui se serait faite avec un sourd, celui-ci ne répondant jamais aux phrases qui lui étaient

dites, mais les notant soigneusement en marge de son calepin pour y répondre, dans la prochaine visite.

Tout cela n'était pas banal, mais l'amour est plus fort que le ridicule, et le bandeau qu'il met sur les yeux empêche de voir les imperfections de ceux qu'on aime. Bref, après deux mois de cette conversation écrite, si j'ose m'exprimer ainsi, la douce Olivette consentit à troquer son beau nom de Campistrous contre celui, non moins beau de Chancelade. Il fut décidé que le mariage serait célébré à la mairie de Nîmes, dans cette belle ville gallo-romaine, où les Arènes et la Maison Carrée donnent aux actes les plus simples de la vie bourgeoise un cadre grandiose et une incomparable majesté.

Enfin, le grand jour arriva. Tous les parents, tous les amis de Sommières, de Congenies, d'Uzès et du Vigan étaient là ; les hommes avec des chapeaux de forme un peu archaïque, les femmes avec ces belles jupes de soie brochée à ramages de tons éclatants comme

Daudet en a fait porter à tante Evangéline. On pénétra dans la salle de la mairie, très imposante avec ses guirlandes, ses colonnes rostrales, et le buste d'une belle tétonnière laurée qui, vraisemblablement, devait être la République ; Chancelade, avec son écharpe de député et ses insignes accrochés sur l'habit noir, s'assit sur un fauteuil de velours rouge et orné de crépines d'or, à côté de la suave Olivette Campistrous, charmante sous son voile de malines et dans sa robe de satin blanc qui faisait encore ressortir sa beauté brune et ses formes opulentes.

— Elle a tout l'Orient dans les hanches, fit observer le peintre Cazenave.

— Et Marius ne s'embêtera pas ce soir, té, appuya le directeur de Palavaz.

Mais un silence se fit. Le maire, M. Numa Souvignargues, s'était levé, ainsi que les futurs époux, et, après avoir lu les articles du code idoines à la cérémonie, avec une voix qui résonnait en des vibrations métalliques sous les grandes voûtes, il demanda :

— Monsieur Marius Chancelade, consentez-vous à prendre pour épouse mademoiselle Yvette Campistrous, ici présente ?

Comme l'interpellé ne répondait rien, il y eut un vif mouvement de curiosité dans l'assistance. Pourquoi se taisait-il ? Est-ce qu'il renoncerait ? Est-ce qu'il hésiterait ? Est-ce qu'il reviendrait sur son idée ? Noun de Diou ! Non, Marius Chancelade, une fois de plus, ne voulait pas risquer les hasards d'une improvisation. Il avait mis la main dans la poche de son habit, il en avait tiré son fameux carnet, et après avoir cherché la page, il lut enfin au maire qui attendait très surpris :

— Oui.

Puis, satisfait, il replaça le carnet dans sa poche, et la séance continua.

LES ÉTRENNES DE BOB

Je ne partage pas l'avis de quelques grincheux, qui trouvent les boulevards affreux pendant la semaine du jour de l'an. Peut-être se mêle-t-il à cette sensation je ne sais quel lointain souvenir d'enfance à l'heure où ce commencement d'année, précédé quelques jours auparavant par les mystères de la nuit de Noël, avait pour notre âme naïve des éblouissements d'apothéose ?

Le ciel s'est montré clément pour le pauvre monde : pas de pluie, pas de neige; un bon froid sec qui permet les temps d'arrêt, les dis-

cussions, les marchandages devant ces échoppes où s'entassent les verroteries, les tambours, les trompettes et toutes sortes de choses magnifiques en fer-blanc. Le mari et la femme s'en vont bras dessus bras dessous, cherchant, selon leurs moyens, ce qui pourrait faire plaisir au petit; des couples d'amoureux et d'amoureuses, frileusement serrés l'un contre l'autre, font, à petits pas, cette promenade traditionnelle; des bandes de joyeux viveurs, escortés par quelques demoiselles emmitouflées dans la loutre et le thibet, retrouvent là les joies de la fête de Neuilly et se livrent aux ébats d'une gaieté tonitruante; on leur pardonne bien volontiers leur mauvaise tenue en songeant aux achats innombrables et absurdes qu'ils subissent, et à l'or qu'ils répandent sur leur route.

M. Bourrimel, chef de division à la *Société internationale des Mines de Carton bituminé* (limited) ne se livrait pas, lui, à toutes ces réflexions philosophiques. Il trouvait tout simplement ces gens très ennuyeux, parce qu'ils l'obligeaient à mettre une heure et demie pour franchir à

pied l'espace qui séparait son bureau de la rue Richelieu de son domicile rue du Colisée, espace qu'il parcourait d'habitude en trente-cinq minutes, montre en main. Ah! oui, le premier de l'an était un jour bien désagréable, qui dérangeait toutes les habitudes et déséquilibrait tous les budgets. Étrennes à madame, étrennes au petit Bob, étrennes aux domestiques, étrennes au concierge. Encore, autrefois, il y avait, pour combler ce trou, la gratification accordée par les administrateurs; mais les temps étaient durs, le rendement des mines de carton bituminé avait sensiblement baissé, et les gratifications avaient disparu avec les gros dividendes et le reste.

En revanche, cette année, comme le jour de l'an tombait un dimanche, il n'y avait pas un seul jour de congé à la boîte. Oh! le sale métier, le sale métier!...

Tout en maugréant ainsi, il remontait les marches de son escalier, lorsque arrivé à la hauteur du second il se heurta contre le député baron Douillard qui descendait très gai, en fredonnant un petit air.

— Comme vous rentrez tard, mon cher monsieur Bourrimel, je vous ai attendu longtemps, mais je me suis enfin décidé à m'en aller.

— Vraiment, je suis confus, monsieur le baron ; mais on ne peut circuler sur les boulevards... de plus, nous avons beaucoup de besogne au bureau ; il faut arrêter les comptes de fin d'année. J'espère au moins que vous ne vous êtes pas trop ennuyé en m'attendant à la maison.

— Non, non, j'ai causé avec madame Bourrimel, et puis aussi avec votre petit garçon Bob. Je voulais savoir ce qu'il désirait pour ses étrennes.

— Vous êtes vraiment trop bon.

— Pas du tout. Il est très gentil, cet enfant... votre femme aussi est fort aimable. A propos, vous verra-t-on demain?

— Oh! demain, nous avons vérification générale des livres de caisse. J'en ai au moins jusqu'à sept heures.

— Jusqu'à sept heures?... C'est parfait. Sans adieu, et bonne année, monsieur Bourrimel.

— Bonne année, monsieur Douillard.

Arrivé chez lui, le digne chef de division trouva madame Bourrimel d'une humeur charmante. Très rose, très blonde, elle avait cet épanouissement satisfait, ce charme potelé des femmes grassouillettes qui n'ont pas encore atteint la quarantaine, battent leur plein, et connaissent enfin la joie de vivre. Campée devant une glace, elle rajustait une mèche rebelle avec un bras nu qui émergeait d'un peignoir un peu lâche en peluche turquoise retenu seulement à la ceinture par une torsade de soie.

— Je viens de rencontrer dans l'escalier le baron Douillard, dit Bourrimel.

— Ah! tu l'as rencontré. Il t'a attendu près de deux heures. Mais il n'était pas fâché du tout, au contraire.

— Je sais, je sais. Il est si bon.

— Oh! oui, il est bon. Ainsi, veux-tu voir ce qu'il m'a donné pour mes étrennes? Tiens, regarde. C'est très simple et c'est ravissant.

Et elle sortit d'un écrin une agrafe de corset en diamants avec le busc également en diamants.

— N'est-ce pas que c'est joli?

— C'est très joli, mais... si ce sont de vrais diamants, cela doit valoir des sommes folles?

— Oh, tu sais, ce sont des roses, de simples roses, dit madame en rougissant un peu. D'ailleurs je l'ai grondé en lui disant qu'il faisait des folies.

— Tu as eu raison, d'autant plus qu'une agrafe de corset, personne ne la voit. Alors, a quoi bon l'avoir en diamants, à quoi bon?

— C'est ce que je lui ai fait observer, mon ami, mais le baron avait son idée.

— Et à Bob?

— A notre petit Robert, il a promis d'apporter un joujou demain, mais il n'a pas voulu dire encore quoi; ce sera une surprise.

— Eh bien, ma chère, il faudra te trouver là pour recevoir notre député et le remercier, car moi, je l'ai prévenu que je ne pourrais pas être rentré avant sept heures.

— Je serai là. Sois tranquille.

Le lendemain, la vérification des livres de caisse dura encore plus longtemps que ne l'avait pensé M. Bourrimel. Il y avait

une sacrée erreur de un franc vingt centimes qu'il était impossible de retrouver en balance. Enfin, sur le coup de sept heures et demie, on finit par dénicher une fiche prouvant qu'on avait acheté pour ce prix une boîte d'allumettes bougies destinée au cabinet de M. le directeur, si bien qu'il était près de huit heures lorsque Bourrimel arriva chez lui.

Il trouva madame étendue sur son canapé, avec un air prodigieusement las et alangui.

Elle ouvrit un œil mourant, puis elle dit :

— J'ai une migraine, une migraine! Tout ce que j'ai pu faire, ça été de recevoir le baron; mais je t'en prie, laisse-moi reposer et va retrouver Robert dans sa chambre.

— Bien, ma bonne amie, répondit sans répliquer M. Bourrimel.

Il sortit sur la pointe du pied et trouva Bob en proie à la plus vive allégresse. Il faisait danser un superbe pantin en satin bleu, aussi grand que lui, tout garni de galons d'or et de grelots qui tintinnabulaient joyeusement.

— C'est bon ami le baron qui m'a apporté

ce beau polichinelle pour mes étrennes, s'écria Bob; il me l'a donné en sortant de chez maman.

— Il est superbe. Et as-tu bien remercié au moins le baron?

— Oh oui, maman aussi l'a bien remercié; seulement, il y a une chose que je n'ai pas comprise.

— Quoi donc, mon petit Bob?

— Eh bien, comme maman disait : « Vous avez été vraiment bien bon de donner ce beau polichinelle à Robert », le baron Douillard a répondu :

» — Votre polichinelle, à vous, est dans le tiroir ».

» Tu me le montreras, dis, papa, le polichinelle de maman?

— Comment, dans le tiroir! tu as rêvé, petit Bob.

— Pas du tout, papa. Je suis sûr que maman a un polichinelle, car le baron a ajouté en riant :

— Comme ça, vous aurez chacun le vôtre.

LE PORTRAIT DU NOTAIRE

J'allais quitter mon honorable notaire, maître Vertuchat, lorsque tout à coup je me souvins que j'avais vu son portrait cité parmi ceux qui devaient figurer au Salon des Champs-Élysées, et je crus devoir lui dire :

— A propos, c'est demain que nous irons vous admirer au Vernissage.

— Au Vernissage ! me dit maître Vertuchat avec amertune ; ah ! mon ami, vous renouvelez mon chagrin. Tenez, savez-vous où il est mon portrait ? Regardez.

Et soulevant la portière, il me montra une

magnifique toile posée contre le mur. L'auteur, Max Petrus, s'était certainement surpassé, et à force de talent, il était parvenu à idéaliser ce bonhomme en lunettes à branches d'or, à favoris grotesques ; à nimber de lumière ce front où n'avaient jamais siégé que les idées les plus saugrenues, les plus ridiculement bourgeoises.

— Il est impossible que le jury ait refusé ce tableau-là, fis-je en examinant le portrait, je suis un peu connaisseur et c'est une œuvre superbe.

— Non, le jury n'a rien refusé ; d'ailleurs Max Petrus est depuis longtemps hors concours ; aussi je me voyais déjà installé dans le salon carré, sur la cimaise, dans un bon jour. Tout Paris aurait défilé devant moi, et j'aurais entendu chuchoter dans la foule : « Vous savez c'est maître Vertuchat, le notaire de la rue Vivienne. C'est bien lui ! Comme on reconnaît l'honnête homme, à son air digne, son œil intelligent, son fin sourire... Car, il n'y a pas à dire, on voit tout cela dans mon tableau, l'air digne

l'œil intelligent, même le fin sourire... Quelle réclame pour mon étude ! Et ces beaux projets sont par terre ! Mon tableau va être accroché sans gloire, dans une pièce où je ne vais jamais et où je ne reçois jamais personne. N'est-ce pas navrant ? Et tout cela parce que M. Max Petrus s'est brouillé avec moi dans un accès de susceptibilité absurde. Oh ! ces artistes !

— Que s'est-il donc passé ?

— Eh bien, mon neveu désirait depuis longtemps avoir mon portrait. J'ai dépassé la soixantaine, et comme il me le disait très justement : « Mon oncle, vous pouvez partir d'un jour à l'autre ; eh bien, quand vous ne serez plus là, je voudrais au moins conserver, comme souvenir de vous, vos traits chéris reproduits par un peintre ; ne regardez pas à l'argent. Une bonne toile, même après votre mort, aura toujours de la valeur si elle est signée d'un nom célèbre ». Et il me proposait Max Petrus comme le seul capable de bien rendre le cachet spécial de ma physionomie.

— Il avait raison, ce neveu pratique.

— Oui, mais moi, notaire du quartier Vivienne, officier ministériel,je ne me voyais pas allant compromettre mes panonceaux chez Max Petrus. En dépit de son talent, il passait pour être resté très bohème, très vivant, très fêtard, et je frémissais à l'idée de pénétrer dans cet atelier témoin de tant d'orgies sardanapalesques. Lorsque l'hiver dernier, la nouvelle éclata que l'incorrigible Max faisait une fin : un mariage superbe avec la fille d'un grand industriel. Tout Paris parla de ce roman-là, une idylle comme il ne s'en produit plus guère en cette fin de siècle ; Max avait été mandé par le père pour faire le portrait de la jeune personne, celle-ci était ravissante et, peu à peu, le peintre était devenu amoureux de son modèle ; bref, renonçant à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, il s'était, à son tour, rangé sous la bannière des honnêtes gens qui mènent une conduite régulière ; depuis on le citait comme le premier mari de France.

Mon neveu m'ayant appris cette bonne nou-

vélle, je dis : « Bravo ! maintenant rien ne s'oppose plus à ce que j'aille chez Max Petrus. Tu auras ton portrait ».

Et de fait, le jeune maître avait quitté sa fameuse Tour de Nesles de la rue de Constantinople pour aller s'installer dans un hôtel sévère, rue Murillo, en plein quartier honnête. Le marché fut bientôt conclu, et tous les jours, de deux à quatre, je venais poser devant Max, dans un atelier merveilleux, tout tendu de vieilles tapisseries, orné de bibelots les plus rares. Partout des étoffes d'Orient, des canapés encombrés de coussins, des panoplies d'armes anciennes ; et, au milieu de ce fouillis artistique, des dentelles, des nœuds de rubans, des bottes de fleurs dénotant la présence d'une femme. Jamais, d'ailleurs, je n'avais aperçu madame Max qui, aux heures où j'arrivais, était toujours retirée dans ses appartements ; le peintre avouait avec ingénuité que la présence de madame l'empêcherait de travailler et d'apporter à la confection de mon portrait toute l'attention désirable. Comme il me le disait en riant : « Je

veux faire avec votre tête un chef-d'œuvre. J'adore les difficultés. »

Il venait très bien, ce portrait ; le maître en paraissait content et m'avait promis que ce serait son envoi de cette année au Salon. Vous pensez si j'étais ravi de l'effet que j'allais produire. Chaque jour, la ressemblance s'affirmait, les traits s'affinaient, l'œil prenait plus d'éclat sous les lunettes. Jamais je ne me serais cru si bien, et je dois bien l'avouer, mon ami, c'était moi, mais en mieux, en beaucoup mieux. J'étais sûr que mon neveu serait satisfait d'hériter de cette œuvre ayant une réelle valeur marchande.

Or, la semaine dernière, j'arrive à l'hôtel un peu plus tôt que de coutume, parce que j'avais à quatre heures rendez-vous pour une liquidation après divorce. Je sonne à la porte, et le valet de chambre, qui me reconnaît, me dit : « Monsieur est en haut dans son atelier, vous pouvez monter. »

Et je monte l'escalier, sans bruit, sur un épais tapis de Smyrne, et arrivé au troisième, à la porte de l'atelier, j'entre sans frapper, selon

mon habitude. Ah, mon ami! une femme merveilleusement belle était campée sur un socle, dans le costume sommaire de Phrynè; blonde, potelée, toute rose, avec des soins en parade, une main levée en l'air et l'autre appuyée sur la hanche ronde et grasse. Ému, troublé, comprenant l'inconvenance et l'indiscrétion de mon entrée, je m'incline respectueusement devant la dame, en balbutiant je ne sais quelles excuses incohérentes. Évidemment Max Petrus, après avoir fait, comme prétendu, le portrait de sa femme habillée, avait éprouvé le besoin, bien légitime après tout, de posséder, comme mari, son portrait toute nue. C'était son droit; assurément, c'était son droit; mais je pensais, à part moi, qu'il aurait bien pu pousser le verrou pendant la séance de pose; il m'eût évité une situation des plus ridicules.

A ma grande surprise, la dame blonde, au lieu de paraître offusquée le moins du monde, se drape avec noblesse dans un vieux morceau de velours de Gênes et va se coucher sur un

divan, sans paraître plus se soucier de ma présence que si je n'existais pas. Évidemment, me dis-je, c'est madame Max, et, se trouvant chez elle, elle pense qu'elle n'a pas à se gêner.

C'est égal : elle était rudement belle, et les devoirs de la courtoisie la plus élémentaire m'obligeaient, puisque je n'avais pas encore été présenté, à exprimer mon admiration sincère. Alors, j'assurai mes lunettes, et, risquant un nouveau regard extasié sur la belle femme étendue sur le canapé, les jambes en l'air, enroulée dans ce morceau de velours écarlate qui bâillait aux bons endroits et faisait paraître la peau encore plus satinée et plus blanche, je m'approchai du jeune maître et je lui glissai à mi-voix :

— ... Est-ce que c'est madame votre épouse ?... Je vous ferais mes félicitations...

J'avais à peine achevé ma phrase que j'étais empoigné par les deux épaules et jeté à la porte par l'irascible Petrus qui écumait de rage. Arrivé au bas de l'escalier, un peu plus vite que je n'aurais voulu, j'appris par le domes-

tique que la belle blonde entrevue était tout simplement mademoiselle Lazarine, un modèle de Montmartre ! Voyons, franchement, pouvais-je supposer qu'un artiste marié depuis six mois à peine, un homme passant pour le premier mari de France, faisait poser nue devant lui, dans son hôtel, une femme qui ne lui était pas unie par les liens sacrés et légitimes ?

Le soir même, il me renvoyait le tableau sans un mot d'explication. Et voilà pourquoi, mon cher ami, vous ne pourrez pas admirer au Vernissage le portrait de maître Vertuchat, notaire du quartier Vivienne.

LES DEUX FIANCÉS

Madame Balleroy est certainement une maîtresse femme : personne ne s'entend mieux qu'elle à la tenue d'une maison. Elle sait quel jour il faut mettre le pot-au-feu pour avoir le bouillon nécessaire aux légumes, et quel jour il est plus avantageux de risquer le gros gigot qui doit *faire trois fois*. Elle sait combien il y a de tasses éventuelles dans une livre de café, et combien une livre de sucre représente d'entremets.

Pas avare, mais comptant bien, accordant ce qu'il faut, mais ayant horreur du gaspillage ;

très bourgeoise si vous voulez, et manquant certainement un peu d'envolée... mais c'est avec ces bourgeoises-là qu'on fait les bonnes maisons.

Cependant, ses calculs étaient pour le moment un peu modifiés par le prochain mariage de sa fille. Marguerite Balleroy devait sous peu épouser le vicomte de Tavenay, secrétaire d'ambassade de dernière classe, sans aucune fortune, mais d'une élégance raffinée qui avait absolument séduit la jeune fille dans les soirées du printemps dernier. Il faisait blanchir son linge à Londres, ses plastrons tuyautés avaient le brillant bleuté de la porcelaine; ses habits étaient d'une coupe irréprochable, et ses pantalons avaient toujours par devant le pli longitudinal, triomphe de l'extenseur.

Avec cela, une jolie figure, une moustache blonde conquérante, un parfum troublant de corylopsis... et il n'en faut pas plus, quand on est débrouillard, pour séduire une petite Balleroy, et décrocher les quatre cent mille francs

que la maman donnait comme dot, en bonne monnaie sonnante et trébuchante.

Le vicomte avait donc fait sa demande, avait été agréé avec attendrissement, et dès lors avait été autorisé à venir dîner tous les soirs. C'est ce dîner qui dérangeait les proportions. Ce n'est pas que le futur mangeât beaucoup; un gros appétit n'est pas aristocratique (pauvre de moi!) et madame Balleroy, qui comptait les tranches à mesure qu'elles quittaient le plat pour descendre dans l'assiette du convive, avait remarqué, non sans une secrète satisfaction, que M. de Tavenay se servait toujours très légèrement, et ne reprenait jamais d'un plat. Seulement, gâté par la cuisine de l'*Union* dont il était membre, c'était un délicat, et dès le premier soir, il s'était troublé sur un certain hachis de canard, cependant admirablement mitonné, mais qui n'en était pas moins un reste de la veille. De là, l'obligation de soigner les menus et de consacrer à la table un crédit pour les extras.

D'un autre côté, la femme de chambre étant

très occupée par les préparatifs du trousseau, il avait fallu prendre une petite bonne supplémentaire, une nommée Rosa, évaporée, les cheveux au vent, le nez en trompette, et pour tout dire marquant assez mal; son seul avantage, — et, aux yeux de madame Balleroy, il avait son importance — était la modicité de ses gages. Elle ne demandait que quarante francs par mois, était blanchie, mais ne réclamait pas de vin. Et encore, était-ce bien un avantage? Cette Rosa cassait beaucoup, salissait énormément, et était toujours partie quand on avait besoin d'elle; ses absences étant d'ailleurs motivées, paraît-il, par un prochain mariage avec un gros commerçant du quartier. Cette circonstance faisait patienter madame Balleroy, les deux mariages devant avoir lieu à peu près vers la même époque, Rosa s'en irait lorsque Marguerite deviendrait vicomtesse de Tavenay et son désastreux passage dans la maison ne serait que provisoire.

Après, le calme et la régularité régneraient dans la placide demeure familiale un moment

troublée ; on pourrait commander, comme jadis, le pot-au-feu, le hachis de canard, le gigot à jours fixes, la livre de café et de sucre dureraient aussi longtemps qu'autrefois, et les comptes de fin de mois se balanceraient à nouveau dans une harmonieuse proportion.

En attendant, le vicomte continuait sa cour. Après le dîner, où il arrivait toujours en frac, cravate blanche, et précédé d'un gros bouquet de roses blanches, on restait dans le boudoir, et madame Balleroy, en mère discrète, passait dans le grand salon aussitôt le café pris, afin de laisser les deux jeunes gens causer tranquillement. Il y avait un certain petit coin protégé par le piano à queue, masqué par un palmier gigantesque, que le vicomte de Tavenay affectionnait particulièrement. Là, la main dans la main, les yeux dans les yeux, sur un petit canapé étroit pour un, large pour deux, on chantait l'éternelle chanson, on faisait des projets d'avenir, on se chuchotait à l'oreille un tas de choses très tendres... Le petit salon était d'ailleurs faiblement éclairé — à quoi

bon une dépense de lumière inutile? — La pénombre est propice aux douces causeries, et parfois madame Balleroy, rêveuse, souriante, lisant un livre pour se donner une contenance, croyait percevoir comme un bruit de baisers étouffés. Bah! les enfants étaient fiancés et le grand mal, après tout, quand le vicomte de Tavenay aurait pris quelques petits acomptes, aurait risqué quelques privautés? Il était homme d'honneur, et il se trouverait d'autant plus engagé qu'il se serait plus avancé.

A onze heures, madame Balleroy, après avoir fermé bruyamment son livre, et après avoir toussé pour annoncer son retour offensif, prévenait que le thé était servi, et Marguerite un peu rouge, un peu décoiffée, les yeux clignotants, repassait à la grande lumière du salon suivie par le vicomte qui s'exquivait, peu après, non sans déposer avant de partir un long baiser sur la petite main qu'on lui tendait.

Dès qu'il avait fermé la porte, madame

Balleroy se ruait sur les candélabres afin de souffler immédiatement toutes les bougies supplémentaires, et sonnait Rosa afin de déshabiller mademoiselle. Très souvent Rosa manquait à l'appel.

— Il faut l'excuser, disait Marguerite avec bonté. La pauvre fille est comme moi; elle doit être bien heureuse de passer sa soirée avec son futur.

Quand Rosa revenait, d'ailleurs, elle était à peine présentable; elle avait sa robe toute fripée, son corsage lâche, les cheveux épars, et les yeux comme meurtris. Il est évident que le gros commerçant devait lui aussi se permettre... quelques privautés et il fallait faire la part des différences sociales: mais quand même, cela n'avait pas bon air. La petite bonne marquait plus mal que jamais, faisait son service à la diable, cassait prodigieusement, et n'avait nullement la tête à elle. Il fallait toute la douceur de madame de Balleroy pour que la situation pût durer; mais celle-ci se disait toujours avec philosophie :

— Bah! cela n'aura qu'un temps. Elle ne coûte que quarante francs, et ne boit pas de vin... Attendons le mariage de Marguerite.

Pourtant, à la fin du mois, en réglant le compte de la blanchisseuse, madame Balleroy ne put s'empêcher de pousser un cri d'indignation à la vue du total formidable qui figurait en bas de la page. Elle remonta aux causes, et cherchant le détail, elle s'aperçut avec stupeur que Rosa figurait pour cinq paires de bas par semaine! La petite Rosa avait sali vingt paires de bas dans son mois! C'était fantastique.

Immédiatement elle la fit venir, et tout en lui mettant le livre sous le nez, elle lui dit, furieuse :

— Rosa, comment se fait-il que, vous, une simple petite bonne, vous me salissiez cinq paires de bas par semaine, alors que mademoiselle Marguerite votre maîtresse, se contente de trois!

Rosa se mit à rire et répondit :

— Tiens, madame, c'est tout naturel.

— Comment, c'est tout naturel. Voulez-vous m'expliquer comment c'est tout naturel ?

— Parbi, madame, le fiancé de mademoiselle est diplomate... tandis que le mien est charbonnier.

FILLE OU GARÇON?

LETTRE DE TUTUR A TOTO

Mon bon Toto,

Il m'arrive une calamité. On me donne congé de mon rez-de-chaussée de la rue du Cirque, pied-à-terre que Barbey d'Aurevilly, toujours simple, eût appelé son *tourne-bride de sous-lieutenant*. Je l'habitais pourtant bourgeoisement, puisque je ne l'habitais pas du tout et n'y venais que quelques heures par semaine, lorsque Lucienne pouvait s'échapper du domicile conjugal ; mais voilà, j'ai commis une imprudence : l'autre soir, Lucienne m'invite à un grand tralala de dîner, et sur le tard, me prie

de reconduire son amie, la petite baronne de Z..., qui demeure rue de Varenne. J'avais bien dîné, la route était longue, la baronne sentait très bon, un mélange de chypre et de fourrure; bref, je perds un peu la tête, et après quelques attaques plus ou moins repoussées, je finis par demander à la baronne si elle consentirait à venir visiter mon rez-de-chaussée de la rue du Cirque, et admirer mes petits Saxe. C'est ainsi qu'on s'exprime, je connais le protocole.

— Pourquoi pas? me dit-elle en riant, donnez-moi l'adresse par écrit.

Et je lui donne l'adresse par écrit: 19, rue du Cirque, rez-de-chaussée à droite.

— Eh bien, c'est entendu, je viendrai demain à cinq heures.

Je ne pouvais croire à mon bonheur. Évidemment ce n'était pas très bien de tromper Lucienne avec sa meilleure amie, mais du moment que celle-ci y mettait autant de bonne volonté, j'aurais été bien impoli de ne pas saisir la balle au bond. Il y avait là une ques-

tion de savoir-vivre... bref, je n'avais pas le moindre remords, preuve certaine que j'agissai correctement, car j'ai une conscience rigide qui m'avertit toujours. Ça ne sert absolument à rien, mais elle m'avertit quand même.

Eh bien, cette fois, elle restait muette, et sais-tu pourquoi elle restait muette, mon vieux Toto, c'est que le crime — si j'ose m'exprimer ainsi — ne devait pas être perpétré.

En effet, à cinq heures, après avoir préparé le décor habituel, bon feu, sandwichs, cigarettes, vin d'Espagne, etc., j'entends sonner. J'ouvre et je me trouve nez-à-nez avec la baronne, mais accompagnée de Lucienne qui faisait une tête ! Et moi donc. Je prévois une scène, alors vivement, pour couper court à la situation, je m'écrie :

— Mesdames, je n'essayerai pas de me défendre. J'ai *cédé*, moi, à un entraînement des sens très excusable chez un homme jeune ; vous avez *cédé*, vous, à je ne sais quelle vénimeuse incitation de perfidie féminine. J'aime mieux ma part que la vôtre. Cependant, comme,

en somme, je suis tombé dans votre piège et que ma situation, à l'heure actuelle, est la plus ridicule, permettez-moi d'égaliser les rôles.

Là-dessus, je suis sorti brusquement, en enfermant les deux amies à double tour. Elles ont d'abord attendu patiemment, mangeant mes gâteaux et buvant mon alicante; elles étaient persuadées que j'allais revenir les délivrer; mais quand elles ont vu arriver six heures, six heures et demie, elles ont commencé à prendre peur : Lucienne avait un dîner en ville, et la baronne avait, ce jour-là, sa loge à l'Opéra. Alors, elles ont tapé à la porte, elles ont appelé le concierge, qui n'avait pas la clef et ont fait un tintamarre de tous les diables. Un rassemblement s'est formé devant la maison, le concierge a été cherché un serrurier; mais comme ce dernier n'arrivait pas assez vite, elles ont pris le parti héroïque de sauter par la fenêtre, à la grande joie de la foule, qui, en apercevant de la rue le lit somptueux, le goûter, etc., etc.. les a prises pour ce qu'elles ne sont certainement pas — ou du moins je

l'espère. Bref, cela a fait un scandale épouvantable dans le quartier, et mon propriétaire m'a donné congé.

C'est ennuyeux, d'autant plus qu'il me faut absolument un autre... tourne-bride. Lucienne, après le premier moment de colère passé, m'a écrit que tous les torts étaient du côté de la baronne, une coquette qui avait voulu nous brouiller, et que ma réponse avait été très drôle. Au fond, Toto, il vaut toujours mieux être rosse que naïf. Bref, elle veut se raccommoder, et pour le raccommodement il faut un abri. Je me suis donc mis en campagne dans les quartiers les plus renommés pour la facilité de leurs mœurs bibliques, des quartiers où l'on ne soit pas étonné en entendant des cris de rage et d'amour, ou en voyant deux femmes sauter par une fenêtre... ce qui peut arriver tous les jours.

Et alors, j'ai été me promener dans les parages de la rue Marbeuf. J'avais comme un vague instinct que de ce côté-là je trouverais mon affaire. Sur la foi des écriteaux, je montai,

et, presque toujours, c'était une femme qui venait ouvrir. Comme mes pérégrinations avaient lieu avant déjeuner, ces dames apparaissaient en simple peignoir, mais l'accueil était plein de bienveillance et, malgré l'heure matinale, on sentait qu'on ne les dérangeait pas le moins du monde.

— Remarquez, monsieur, me disait l'une d'elles, le cabinet de toilette est à deux pas du lit. C'est excessivement commode.

— Voyez, me disait une autre, l'appartement a deux sorties, ce qui fait que les allants et venants ne se rencontrent pas.

Quels allants et venants, mon Dieu, je n'avais pas l'intention d'ouvrir un cabinet de consultation, ni de donner des audiences au public.

— Tenez, me disait une troisième, l'appartement est d'angle, et les deux fenêtres sont sur deux rues différentes. On voit ainsi venir les gens de loin, et on a bien plus de passage, que sur une seule rue !

Et les peignoirs de mousseline transparente, qu'on ne songeait pas à croiser sur la poitrine

bâillaient aux bons endroits, laissant deviner les gorges opulentes, les poitrines altières, toutes choses qui faisaient sans doute partie des avantages de l'appartement. De ces visites, je redescendais, sinon meilleur, du moins plus léger, mais bien qu'on m'affirmât qu'on pouvait entrer en jouissance immédiate, je ne trouvai toujours pas le tourne-bride rêvé. Jamais Lucienne n'aurait consenti à venir dans ces derniers asiles de l'hospitalité écossaise, ainsi nommés sans doute parce qu'on s'y habille en Écossais.

Enfin, avant-hier, rue Chambige, j'aperçois un écriteau qui se balançait au-dessus de la porte cochère:

A LOUER

JOLI PETIT APPARTEMENT DE GARÇON

pour jeune homme aisé

Je m'informai auprès du concierge.

— Ah! monsieur, me dit-il, c'est une bonbonnière, une véritable bonbonnière!

— Eh bien, faites-la-moi visiter.

— Oh ! monsieur, ma présence n'est pas indispensable. La locataire vous donnera bien mieux que moi tous les renseignements nécessaires.

Bon, je sonne au rez-de-chaussée ; chose bizarre, en guise de sonnette, il y avait un pied de biche à la porte ! Une dame à cheveux roux vénitien, avec des reflets violets, et des petites craquelures sous les yeux, vient m'ouvrir et me regarde d'un air avenant, attendri, comme on regarderait un garçon de la Banque apportant un chèque.

— Dis donc Toto, est-ce que tu aimes la salade un peu fatiguée? Je ne sais pourquoi la dame me faisait songer à la salade un peu fatiguée. Comme elle continuait à me dévisager, pour couper court à toute équivoque, je lui dis :

— Je viens pour l'appartement.

— Ah ! me dit-elle, comme si elle éprouvait un désappointement.

Et alors, elle me le fit visiter, mais avec un

nonchaloir, un manque de sincérité ! La conviction n'y était pas ; comme j'insistais pour voir en détail, car l'appartement, en dépit du délabrement des meubles, me plaisait assez comme distribution, voilà la dame qui s'arrête tout à coup et me dit :

— Ah zut ! j'en ai assez de vous trimbaler comme ça de pièce en pièce. Voulez-vous la vérité ? L'appartement n'est pas à louer.

— Alors... pourquoi diable cet écriteau ?

— Parce que je n'ai pas le sou, que je dois deux termes, et que je suis trop fière pour me mettre à la fenêtre. Comprenez-vous ?

Si je comprenais ! Je m'enfuis, mais en descendant je ne pus m'empêcher de lancer au concierge :

— Dites donc, vous, il faudrait tâcher de ne pas commettre des erreurs de sexe.

— Des erreurs de sexe !

— Eh bien ! oui ; vous affichez : appartement de *garçon*. Vous feriez bien mieux de mettre : appartement de *fille*. Au moins, on serait prévenu.

C'était mon trait du Parthe. Avec tout cela, je cherche toujours, mais je vais être bien las pour le raccommodement avec Lucienne.

Bonsoir, Toto.

TUTUR.

LA VIE DE CHATEAU

Au château de Plessis-Précy, la représentation théâtrale avait eu lieu avec un éclat inaccoutumé. On avait monté *Rosalinde*, grand drame lyrique, dont la musique avait été composée par Rodolphe Badaire, le jeune prix de Rome, et sa musique, d'une réelle puissance, avait été merveilleusement interprétée par des artistes de l'Opéra-Comique, venus tout exprès de Paris, entourant la duchesse de Plessy-Précy qui personnifiait Rosalinde avec tout l'éclat de son talent et de sa beauté.

Il y avait surtout un moment très pathétique.

C'était celui où le chevalier Enguerrand assommait le félon Renaud, venu pour tuer Rosalinde en se servant de son complice Gondebaud comme d'une massue. Bien entendu le baryton Maillard, qui représentait Gondebaud, disparaissait dans une draperie par un truc ingénieux et était remplacé par un mannequin de grandeur naturelle exactement semblable à Gondebaud, avec les cheveux longs, la barbe noire, et le pourpoint de velours rouge, mannequin que le chevalier Enguerrand faisait tourner d'une manière terrible. L'effet produit était prodigieux ; à la fin, Enguerrand épousait Rosalinde, et le drame se terminait par un bel épithalame d'amour devant tous les vassaux assemblés.

La toile tomba sur des applaudissements frénétiques. Après la représentation, il y eut grand souper pour les invités et les artistes, dans la Salle des Gardes, qui, parée des armures, des oriflammes et des lances, semblait un cadre destiné à continuer la pièce ; les lumières des lustres se reflétaient à l'infini

dans les aciers, piquaient des étincelles sur les brassards, les cuirasses et les casques, et, au centre de la large table — telle une châtelaine des temps héraldiques — la duchesse du Plessis-Prény présidait avec sa couronne sur les cheveux d'or, et la robe mi-partie drap d'argent et satin vieux rose, brodé de l'écusson.

Au dessert, le lieutenant de Tinsac eut une invention géniale. Il alla chercher le mannequin sur le théâtre et l'installa triomphalement à table, coupe en main ; et rien n'était drôle comme de voir le chanteur Maillard qui, lui aussi, avait conservé son costume, assis en face de son Sosie qui lui ressemblait comme un frère. Mais ce grand toqué de lieutenant ne s'en tint pas là, et, après le souper, qui avait été d'une gaieté folle, n'eut-il pas l'idée d'emporter le mannequin et de l'installer dans la chambre d'une vieille demoiselle, la chanoinesse de Luzarche, où il le coucha mollement sur une chaise longue, dans une attitude naturelle.

Bien entendu, lorsque la chanoinesse, vers

les trois heures du matin, remonta à sa chambre, située au troisième étage, dans une des tours du château, elle poussa des cris de putois en délire, et s'enfuit à la vue de Gondebaud. Les invités avaient été prévenus, et immédiatement la chambre de la chanoinesse fut envahie par toute une bande d'invités des deux sexes, conduits par Tinsac, tous en proie aux transports d'une hilarité convulsive, hilarité qui finit par gagner à son tour la vieille demoiselle quand elle vit qu'elle n'avait affaire qu'à un mannequin inoffensif.

— Voyez-vous, disait la jolie vicomtesse Lekardeur de Grasse, il ne faut jamais donner à ceux qui font des farces la joie d'avouer qu'on a eu peur. La plus cruelle mortification qu'on puisse leur infliger, c'est d'ignorer absolument la facétie qu'ils ont risquée. Ainsi, moi, pendant les chasses d'automne, on m'a fait, bien souvent, des plaisanteries d'un goût aussi délicat que celle dont vous avez été victime ; le lendemain matin, à déjeuner, tout le monde m'observait. On s'attendait à des récri-

minations, à des plaintes qui eussent causé une vive allégresse. Je ne bronchais pas, je ne savais rien ; et mes tortionnaires étaient les premiers punis.

On s'accorda à trouver que la vicomtesse avait parfaitement raison et parlait d'or ; mais quoi ? Tout le monde n'avait pas son calme, son sang-froid et cette puissance sur ses nerfs. Le beau Fontange, si habitué à vaincre, s'était heurté cette fois à une maîtresse femme qui ne faisait que ce qu'elle voulait et écoutait tous ses paraloxes et ses phrases enjôleuses avec une petite moue de dédain. Après quinze jours de déclarations et de feux d'artifice dont les fusées avaient été tirées en pure perte, il n'était pas plus avancé qu'à sa première déclaration.

— Mais enfin, pourquoi ne voulez-vous pas de moi? murmurait douloureusement Fontange. Vous êtes veuve, vous êtes libre, vous m'avez avoué en souriant que vous n'aimiez personne. Alors pourquoi cette résistance, pourquoi cette froideur désespérante ?

— Mais tout simplement, mon cher ami,

parce que je n'ai pas envie de prendre un amant. Ce n'est pas par vertu, ni même, si vous voulez, par préjugé... mais cela ne me dit rien ; voilà tout. Le jour où ça me dira, croyez bien que je ne me gênerai pas plus pour dire oui à ce moment-là... que pour dire non aujourd'hui.

Fontange souhait bien qu'il faudrait quelque événement imprévu pour brusquer la situation, mais lequel ? L'incident du mannequin lui suggéra une idée... C'était bien un peu risqué, mais qui ne risque rien n'a rien. Le lendemain matin, il grimpait à la chambre du baryton Maillard qui devait, ainsi que ses camarades, ne prendre que le train de onze heures, et le supplinit de lui laisser son costume complet de Gondebaud, pourpoint de velours collant, et postiches.

— C'est encore pour une farce ? demanda Maillard en riant.

— Oui, vous savez, dans la vie de château, c'est la grande ressource des soirées. Il faut bien s'amuser.

— Eh bien, cher monsieur, gardez, et rapportez-moi le tout quand vous rentrerez à Paris. Je vous recommande seulement la perruque et la barbe qui me servent dans Sigurd.

— C'est entendu ; mais je compte sur votre discrétion d'ici le départ du train.

— Bouche close, cher monsieur.

Fontange fit un paquet du costume et l'emporta clandestinement dans sa chambre où il l'enferma dans l'armoire. A déjeuner, on replaisanta mademoiselle de Lazarche sur ses terreurs de la nuit précédente et, comme les lazzis continuaient, la vicomtesse Lekarveur de Grasse recommença son thème :

— Bien, pourtant, si vous n'aviez rien dit ! Si vous aviez tranquillement laissé le mannequin dormir sur votre canapé, croyez-vous que ça n'eût pas mieux valu ?

Le lieutenant Tinsac convint qu'il aurait été fort attrapé, le plaisir d'une farce n'étant complet que lorsqu'on peut constater le résultat produit, et Fontange fit chorus, tandis que la vicomtesse se redressait, très

fière au fond de se sentir mieux équilibrée et moins nerveuse que toutes les femmelettes qui l'entouraient.

— Oui, oui, affirmait-elle avec énergie, il faut décourager les farceurs trop heureux de notre faiblesse morale.

Cependant, Fontange, dans l'après-midi, simula un commencement de migraine, suite toute naturelle des fêtes ininterrompues, et, vers les dix heures, il demanda à la duchesse la permission de se retirer. Une fois dans sa chambre, il endossa le costume de Gondebaud, se grima avec un soin méticuleux, avec la perruque et la fausse barbe, puis, à pas de loup, il se glissa vers l'appartement de la vicomtesse et s'étendit sur le divan, jambe de ci, jambe de là, avec une raideur automatique.

L'attente fut longue. A minuit seulement, non sans un certain battement de cœur, il vit la belle madame Lekardeur qui entrait avec un bougeoir. Elle poussa le verrou, se regarda un instant dans la glace pour savoir si toutes ces veilles n'avaient pas altéré les

roses de son teint ; puis, en se retournant, elle aperçut le Gondebaud étendu. Malgré toutes ses belles théories, elle eut cependant un petit sursaut, et un cri de surprise sinon de frayeur ; mais elle se remit très vite, et, avec un beau haussement d'épaules, elle se mit à rire en murmurant :

— Non, vraiment, ce Tinsac est par trop bête! Il devrait au moins varier ses plaisanteries!

Elle se déshabilla lentement, laissant glisser à terre sa robe de satin crème, ses jupons fanfreluchés qui formaient de grands ronds blancs sur les rosaces du tapis ; elle dénoua ses beaux cheveux ondés, qui s'éparpillèrent comme un chaperon d'or sur ses blanches épaules à fossettes, puis elle passa une chemise de linon, si fine, si décolletée, si transparente que Fontange ne put s'empêcher de tressaillir, secoué jusqu'aux moelles par un frisson de désir fou.

La vicomtesse vit ce mouvement, pâlit, et se crut le jouet d'une hallucination.

— Est-ce que ce baryton aurait osé?... Non,

ce n'était pas possible ! Elle bégaya d'une voix qu'elle s'efforçait d'assurer :

— Est-ce vous, monsieur Maillard ?...

— Non, répondit Fontange, en envoyant au diable la perruque et la fausse barbe ; c'est moi qui vous adore.

Outrée, madame Lekardeur allait se précipiter vers la porte, appeler pour chasser l'audacieux intru, mais elle se sentit prise si tendrement, dans une étreinte si passionnée, si chaleureuse, elle reçut sur les lèvres un baiser si ardent, si goulu, si savant, que tout à coup sa colère tomba et elle ne vit plus que les inconvénients d'une esclandre. Et puis, en chemise, une femme a une telle infériorité... Bref, la vicomtesse subit la loi de cette force qui prime le droit, et ne protesta que par quelques soupirs étouffés, sans qu'on pût démêler s'ils étaient de regret ou de plaisir.

... Et le lendemain, fidèle à sa théorie, elle ne parla de rien à déjeuner.

Fit-elle pas mieux que de se plaindre ?...

LES HUMBLES

Dans son petit appartement meublé de la rue Satory à Versailles, le capitaine Madurel, tout joyeux, bouclait une valise dans laquelle il avait entassé à droite les affaires d'Eugénie, madame Madurel, et à gauche ses effets de « négociant », ainsi qu'il qualifiait ses vêtements civils.

Le matin, sur son rapport, il s'était inscrit pour une permission de quatre jours. Direction : Fontainebleau. Il y avait si longtemps qu'il avait promis à madame Madurel de lui montrer la forêt ; mais toujours il s'était heurté à des

difficultés d'argent, car, même aujourd'hui, promu capitaine-commandant, et touchant tout près de quatre cents francs par mois, avec sa croix et la solde de Paris, il avait bien souvent encore à payer quelque acompte au maître-sellier ou au maître-tailleur, sur l'arriéré du lieutenant, et n'arrivait que tout juste à joindre les deux bouts. Quant à Eugénie, c'était une bonne et douce créature qu'il avait épousée par amour, une petite cousine du pays normand qu'il avait connue de toujours ; mais les douze cents francs de dot exigés par l'État avaient été — comme il arrive si souvent — purement fictifs.

Cependant, à force d'économies, sur le chauffage, sur l'éclairage et même sur le menu, Madurel était arrivé à décrocher le petit billet bleu de cent francs nécessaire, d'après ses calculs, à une fugue de quatre jours, pendant lesquels on mènerait la grande vie, l'on *ne se refuserait rien*. Enfin, on allait donc admirer Fontainebleau !

— Tu verras, disait le capitaine en pliant

avec amour un veston bleu, tu verras comme c'est joli ! J'y ai été en garnison comme brigadier-fourrier et je n'ai pas oublié le *Jardin du Roi*, le *Rocher d'Avon* d'où l'on découvre un panorama merveilleux, la *Vallée de la Sole* et les *Gorges de Franchard*, aussi sauvages que celles d'*Apremont*. Je te montrerai le vieux chêne, le *Pharamond*, couvert de blessures, et le *Buffon*. Cela m'amusera de te promener à travers tout cela.

— Ah, oui, nous allons être bien heureux ! dit Eugénie, toute rose, en se coiffant d'un petit chapeau de paille natté de rouge très simple avec bouquet de fleurs des champs. Tu es sûr, au moins, que tes quatre jours seront accordés par le colonel ?

— Parbleu ! Pendant la semaine de Pâques, il y a la moitié de l'effectif de l'escadron partie en permission, et d'ailleurs Bunel, le capitaine en second, est là. Donc, rien à craindre.

Et comme la valise était bouclée, comme le précieux billet bleu avait été soigneusement introduit dans le portefeuille, M. et madame

Madurel se mirent à la fenêtre pour voir venir de plus loin le marchef Chambenoit, apportant la décision. Malgré l'heure matinale, Versailles paraissait déjà en fête. A toutes les fenêtres, des drapeaux et des oriflammes claquaient au vent dans un beau soleil. Le long de la rue Satory, des soldats endimanchés, avec le plumet et les gants blancs descendaient par petits groupes, en pleine lumière, de ce pas traînant et indécis du prisonnier subitement rendu à la liberté. Au bout de la rue, vers la place d'Armes, les vieux arbres datant de Louis XIV, ces vieux arbres qui avaient vu tant de choses, commençaient à reverdir une fois de plus. Au loin, des appels retentissaient en fanfares matinales ; en ce matin joyeux, il y avait comme une griserie dans la ville du Grand-Roi, sortie de sa torpeur habituelle.

— Voilà Chambenoit ! cria tout à coup Eugénie en se penchant sur la balustrade.

Et, de fait, la silhouette du maréchal des logis chef venait d'apparaître au coin de la rue de l'Orangerie ; le sous-officier avançait en se

dandinant, sans se presser, très fier de sa haute taille moulée dans la tunique du matin ; le haut képi bien campé sur les yeux, il portait sous le bras le cahier de la décision et le livre des ordinaires. Le long de la route, il souriait aux filles extasiées, et rendait d'un air protecteur le salut que les petits soldats, de droite et de gauche, envoyaient à son double galon d'argent.

— Rentrons, dit Madurel à sa femme. Il ne faut pas avoir l'air de le guetter à la fenêtre. Ce sera plus convenable.

Ils se rassirent l'un et l'autre, très calmes en apparence, sur les deux fauteuils garnis de housses au crochet qui meublaient le salon, et, quelques minutes après, Perdriol l'ordonnance, introduisait le sous-officier.

— Salut, mon capitaine, dit Chambenoit, les deux talons réunis, avec cette gaie et affectueuse familiarité qui s'établit entre le bon marchef et son capitaine-commandant.

— Qu'y a-t-il à la décision ?

— Oh ! quelques lignes seulement. Travail

du dimanche. Simple coup de brosse aux chevaux et abreuvoir à deux heures.

— Et... les permissions demandées au rapport sont accordées ?

— Parfaitement. Voici la vôtre pour Fontainebleau.

— Merci, mon ami, dit Madurel, en serrant le petit carré dans le portefeuille à côté du beau billet bleu — deux papiers si bien faits pour s'entendre — tandis que le visage d'Eugénie s'éclairait d'un sourire radieux. Je vais m'en aller quatre jours ; pendant ce temps, vous aurez à vous adresser, pour tout ce qui concerne l'administration de l'escadron, au capitaine Bunel.

— Entendu, mon capitaine ; mais, puisque vous vous absentez, voulez-vous que nous arrêtions ensemble le cahier des ordinaires ?

— Oui, oui, j'ai encore le temps avant le train. Allons-y !

Alors Chambenoit ouvrit sur la table en palissandre le grand registre en toile grise ; d'un coup de pouce, il fit prestement tourner

les pages, et s'arrêta au mois d'avril où s'alignaient une foule de chiffres divisés en deux colonnes : *Avoir* et *Débet ;* avec les totaux à l'encre rouge, puis, il commença :

— Vous vous souvenez, mon capitaine, le Jeudi-Saint, quand les hommes sont revenus tout trempés du service en campagne, vous avez absolument voulu leur accorder le soir, une ration de vin.

— Parbleu oui, les pauvres diables l'avaient bien gagnée. Au reste, nous avions du bon.

— Ça allait bien ; seulement nous n'avions pas pensé au maigre du Vendredi Saint. Pour ce jour-là, en dehors de la morue que j'avais fait dessaler dans les seaux, vous m'avez donné l'ordre d'acheter des boîtes de sardine et du gruyère. Je ne voulais pas, mais vous avez insisté en me disant que la morue ne soutenait pas l'homme. Bref, l'extra du Vendredi Saint a grevé l'ordinaire de quarante francs.

— Diable ! fit Madurel, tandis qu'Eugénie écoutait, prise d'une vague inquiétude.

— Enfin, hier, est arrivé du gouverneur de Paris l'ordre, à l'occasion de l'ouverture de l'Exposition, de donner aux cavaliers double ration de vin ; si bien que, maintenant, nous sommes en déhet de cent francs. Si c'était un effet de votre bonté de me les remettre avant de partir ?...

Maduvel reçut le coup en plein cœur. Cent francs de déhet ! Il frisait sa moustache pour dissimuler son trouble, mais il était atterré. Chambenoit croyait lui dire la chose la plus simple du monde, et il ne se doutait pas du désastre, de l'écroulement du cher projet si longtemps caressé... En somme, c'était par l'ordre du capitaine que les dépenses avaient été faites ; c'était par sa faute que le petit budget de l'escadron avait été dépassé... Il n'avait qu'à payer.

Avec un flegme apparent, sans sourciller, il tira héroïquement du portefeuille le pauvre petit billet bleu qui reposait, à côté de la permission, et le remit au marchef, en disant d'une voix blanche :

— Voilà, mon ami. De cette manière, nos comptes sont à jour, n'est-ce pas ?

— Oui, mon capitaine. La balance y est.

Madurel signa le registre, tandis que Chambenoit s'en allait, en disant :

— Adieu, mon capitaine. Bonne permission ! Amusez-vous bien !

Il n'avait pas refermé la porte du salon qu'Eugénie s'écriait, en interrogeant anxieusement son mari du regard :

— Alors ?...

— Alors, ma pauvre amie, le voyage ne sera pas encore pour cette fois.

Comme l'ordonnance Pendriol entrait, annonçant que le break du régiment était en bas :

— Renvoyez le break au quartier. Nous... prendrons un fiacre plus tard.

Et tandis qu'Eugénie éclatait en sanglots convulsifs, Madurel continua, très doucement :

— Je t'en supplie, ne pleure pas, ma pauvre chérie. Tu me fais une peine affreuse. Ote ton chapeau. Sois brave.

Eugénie le regarda ; puis, se redressant, elle lui dit, à travers ses larmes :

— Oui, je serai brave, mais il y a des choses qu'il vaut mieux ne pas avouer. Pour le colonel, pour les camarades — et aussi pour Chamlemoit — il faudra avoir l'air d'être partis... On ne comprendrait pas... Nous fermerons les fenêtres pendant quatre jours, nous ne nous montrerons nulle part; et quand tu reparaîtras au mess, tu raconteras que nous nous sommes bien amusés à Fontainebleau. Il le faut, vois-tu, il le faut, et ce sera bien mieux ainsi...

Et ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

TABLE

LE TROTTOIR ROULANT 1
LE REPROCHE D'ARLETTE. 11
PAR PEUR DU SCANDALE. 21
PLAISIRS D'HIVER 31
LES DEUX SACS. 41
FÊTE DE CARÊME. 51
UN COUP DE TÊTE 61
LE « BON DOCTEUR ». 71
LA BOULE DE NEIGE. 81
AMOURS D'AUTOMNE 91
LA PHOTOGRAPHIE 101
LA RÉSISTANCE. 111
MI-CARÊME DE TUTUR 121
LE POTAGE FŒDORA 133
MADAME LE COMMISSAIRE. 143
APRÈS LE BAL 153
CHANGEMENT D'IDÉE. 163

POUR LES PAUVRES. 173
LES CARTES. 183
LE MANNEQUIN 193
LE CERCLE BLEU 203
LE PETIT CHAPEAU. 213
LE BUT 223
A DOMICILE. 233
LE TOUPIGNON 241
LES BRIGANDS 251
PAS D'IMPROVISATION 261
LES ÉTRENNES DE BOB 271
LE PORTRAIT DU NOTAIRE 279
LES DEUX FIANCÉS 289
FILLE OU GARÇON. 299
LA VIE DE CHATEAU 309
LES HUMBLES. 319

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 12200-3-00. — (Encre Lorilleux).